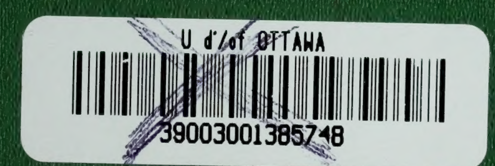

U d'/of OTTAWA
39003001385748

Jan 28/54

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

LES NOUVELLISTES

AVEC LA COLLABORATION DE

M. PAUL D'ESTRÉE

Ouvrage contenant six planches hors texte.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1905

LES

NOUVELLISTES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Légendes et Archives de la Bastille, avec une préface de M. Victorien Sardou, de l'Académie française. 7[e] édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Le Drame des Poisons, avec une préface de M. Albert Sorel, de l'Académie française. 6[e] édition. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

L'Affaire du Collier, 5[e] édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

La Mort de la Reine, 4[e] édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Les Brigands. Un vol. grand in-8, broché . . . . . . 15 fr. »

LIBRAIRIE A. FONTEMOING

La Bastille des Comédiens : le For-l'Évêque, 7[e] édition. Un vol. in-8, broché . . . . 3 fr. 50

L'Émigré, par Sénac de Meilhan, publié avec une introduction en collaboration avec M. Stryienski. Un vol. in-8, br. 7 fr. »

LIBRAIRIE PERRIN

Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution; ses lettres (1793-1796), publiées avec une introd. et des notes. 3 fr. 50

LIBRAIRIE BLOUD ET C[ie]

La Famille fait l'État, nouv. édit. Une broch. in-16. . 0 fr. 60

Grandeur et décadence des Aristocraties, nouvelle édition. Une broch. in-16. . . . . 0 fr. 60

Grandeur et décadence des classes moyennes, nouvelle édition. Une broch. in-16. . . . . 0 fr. 60

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION

Les origines de la guerre de Cent Ans : Philippe le Bel en Flandre. Un vol. in-8, broché. . . . . 15 fr. »

Les lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille, de 1659 à 1789. Un vol. in-4, cart. 20 fr. »

LIBRAIRIE PLON, NOURRIT ET C[ie]

Catalogue des Archives de la Bastille. Un vol. in-8, br. 18 fr. »

933-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-04.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

LES

NOUVELLISTES

AVEC LA COLLABORATION DE

M. PAUL D'ESTRÉE

Ouvrage contenant six planches hors texte.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

A MONSIEUR LE VICOMTE

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

Vous jetez un éclat si brillant sur la presse contemporaine, que le titre de folliculaire, tant méprisé par Voltaire et par M. Joseph Prudhomme, en devient pour vos confrères un titre d'honneur.

Cette histoire de nos ancêtres est écrite par les plus modestes, mais sous le magnifique patronage du meilleur de leurs descendants.

Avec l'expression de notre reconnaissance, veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de notre dévouement respectueux.

PAUL D'ESTRÉE. FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

AU LECTEUR

M. Paul d'Estrée nous a été un précieux collaborateur. Dès l'époque où nous classions les papiers de la Bastille, nous étions frappé de l'intérêt offert par les dossiers relatifs aux Nouvellistes, que nous eûmes soin de grouper et de mentionner ensuite sous une rubrique spéciale en rédigeant le catalogue des archives provenant de la vieille prison d'État. Ainsi l'attention de M. Paul d'Estrée a été attirée sur ces liasses. Il en a tiré plusieurs études, dont de nombreux lecteurs ont pu apprécier le caractère nouveau et piquant, sur le Nouvelliste sans fard, sur le fameux chevalier de Mouhy, sur Bosquet de Colomiers, sur Nicolas Mahudel, nouvelliste et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et généralement sur les « nouvellistes à la main ». Ici nous ne nous sommes occupé que des « nouvellistes à la bouche », des nouvellistes proprement dits; et M. Paul d'Estrée,

avec son érudition sûre et précise, avec son tact si fin des hommes et des choses de l'ancien régime, — déjà les lettres françaises n'en possèdent-elles pas de nombreux témoignages? — nous a été du plus grand secours. Sans lui ce livre n'eût sans doute jamais paru; en tous cas il ne fût pas devenu ce qu'il est. Le lecteur voudra bien, comme nous tenons à honneur de le faire nous-même, lui en attribuer le mérite.

Fr. F.-B.

LES NOUVELLISTES

I

LE MANQUE DE NOUVELLES

1[1]

En notre temps tout trépidant de chemins de fer, d'autoscaphes et d'automobiles, de télégraphe, de téléphone, de reportage et d'interview, d'information à outrance et à jet continu, s'imagine-t-on une société — celle de l'ancien régime — où l'on restait sans nouvelles, et des guerres meurtrières, alors si fréquentes, et du mouvement commercial, et de l'action du gouvernement, et des événements mondains et littéraires : bref de tout ce qui fait la vie publique?

Pas de journaux!

1. *Bibl. nat.*, mss franç. 3810 et nouv. acq. franç. 1180. — Collections de la *Gazette* et du *Mercure*. — Gui Patin, *Lettres*, éd. Réveillé-Parise; Paris, 1846. — Eug. Hatin, *Histoire... de la Presse en France*, t. I et II; Paris, 1859. — Pierre Brun, *Autour du XVII*e *siècle*; Grenoble, 1901. — A. Christian, *Origines de l'imprimerie en France*; Paris, 1900.

« L'âge d'or! » diront nos contemporains; soit, mais aussi que d'inquiétudes! que d'angoisses pour la famille qui a l'un des siens dans l'armée de Flandre, l'armée d'Allemagne ou l'armée d'Italie; pour le négociant qui attend sa fortune d'un projet mis à l'étude dans les conseils du gouvernement; pour le rentier qui a placé ses capitaux en actions de la Compagnie des Indes; et, plus généralement, pour tous les bons citoyens qui s'intéressent à la prospérité du pays. Plus de nouvelles! mais en y réfléchissant bien, ce serait pour les Français, pour les Parisiens surtout, une calamité.

« Notre ville, écrit déjà Gui Patin, est pleine de gens curieux et affamés de nouvelles. »

Dès l'année 1649, *le Commerce des nouvelles restably* peignait cet état d'esprit, alors qu'assiégés pendant les troubles de la Fronde, les Parisiens étaient privés de toute communication avec l'extérieur.

« La disette de pain, disait notre auteur, ne leur estoit pas tant insupportable. Ils ne savoient de quoi contenter les chancres affamés de leurs cerveaux. Quand ils se rencontroient l'un l'autre, c'estoit à se demander :

« — Que dit-on de nouveau?

« — Je ne sais.

« — Cela est étrange que l'on ne sait aucune nouvelle. Il semble que tout soit mort. L'on vit comme des bêtes, sans savoir ce qui se passe. »

« Ainsi, sans quelques rogatons dont les colporteurs, en vidant leurs pochettes, remplissoient les chambres vides de leurs cervelles, ils prenoient le grand chemin des petites maisons. »

Montlosier indique la torpeur où s'engourdissait le

pays. « On recevait une seule gazette, appelée *Gazette de France*, qui paraissait une fois par semaine; voilà pour le mouvement des esprits. Dans le même temps un coche, à moitié vide, partait toutes les semaines des principales villes de province pour Paris; voilà pour le mouvement des affaires. » Encore Montlosier ne parle-t-il que des dernières années de l'Ancien Régime. Il ajoute : « Je me souviens du temps où on commença à recevoir dans nos provinces une feuille un peu moins insignifiante appelée *le Courrier d'Avignon*. Ce fut comme une fortune[1]. »

En 1631, Théophraste Renaudot avait fondé sa fameuse *Gazette*. Le premier numéro en est daté du 30 mai. On ne voudrait pas diminuer la gloire du célèbre médecin, de ce grand esprit, généreux et novateur; mais, comme le fait déjà observer le savant auteur de l'*Histoire de la Presse en France*, Eugène Hatin, on aurait tort de considérer *la Gazette* comme un journal, dans la véritable acception du mot. Ce n'était qu'un recueil hebdomadaire d'informations officielles, représentant à peine, pour la semaine écoulée, le contenu d'une demi-page d'un de nos quotidiens.

Encore de quelles informations s'agit-il? *La Gazette* s'occupe beaucoup plus de la Turquie et des États du Grand-Mogol, que de la France, de Versailles ou de Paris. Les nouvelles de la semaine apprenaient au lecteur que tel ou tel grand seigneur était parti pour sa maison des champs, ou que Madame Deuxième avait tenu sur les fonts la petite-fille de la duchesse de Créquy. Prenons au hasard un des numéros de *la*

1. Montlosier, *Mémoires*, I, 161.

Gazette, celui du 19 février 1724, par exemple. Il devait suffire au bonheur et à la curiosité des Français de connaître — et c'était le menu de toute une semaine — ces nouvelles palpitantes d'intérêt :

Le 9 février, Mme d'Orléans, abbesse de Chelles, a fait célébrer un service pour le repos de l'âme du duc d'Orléans.
— Le 12, le Roi a entendu la messe de *Requiem* pour l'anniversaire de Mme la Dauphine, sa mère.
— Le 15, le Roi est entré dans sa quinzième année.
— Le même jour, M. de Rolinville, envoyé extraordinaire de Lorraine, a été reçu en audience particulière.

Un point, c'est tout.

Or, comme l'écrira Manuel, en son style âprement ironique : « Un peuple qui veut s'instruire ne se contente pas de *la Gazette de France*. Que lui importe que le roi ait lavé les pieds à des pauvres qui ne les ont pas sales ; que la Reine ait fait ses Pâques avec le comte d'Artois ; que Monsieur ait daigné agréer un livre, que, peut-être, il ne lira pas, et que le Parlement en robe ait harangué un Dauphin en maillot ? Il veut à la fin savoir tout ce qui se dit et tout ce qui se fait : pourquoi et pour qui un cardinal de Rohan s'amusait à enfiler des perles ; s'il est vrai que la comtesse Diane (de Polignac) nommait des généraux d'armée et la comtesse Jules (de Polignac) des évêques ; combien le ministre de la guerre (le prince de Montbarrey) donnait de croix de Saint-Louis à sa maîtresse pour ses étrennes. »

A ces questions *la Gazette* ne répondait pas ; ni à d'autres. Ce n'était cependant pas faute de rédacteurs autorisés. Dès les débuts, Richelieu et le Père Joseph lui envoyaient des articles politiques ;

Louis XIII en personne y traitait des questions militaires[1].

Bien loin d'avoir été ce que nous appelons aujourd'hui un journal, *la Gazette* — et c'est encore une observation d'Eugène Hatin — ne fit qu'enrayer le développement et la marche du journalisme. A peine était-elle née, que Richelieu, pressentant l'importance d'un pareil organe, s'en rendait maître et la tournait aux fins de sa politique. Et, pour que cet instrument de règne ne cessât d'appartenir à l'État, il lui donnait un privilège qui devait, durant plus d'un siècle, empêcher toute concurrence. Le privilège fut renouvelé dans la suite, confirmé et précisé. En voici la teneur dernière[2] : « Faisons défense, disait le roi, à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, de s'immiscer dans la composition, vente et débit d'aucuns imprimés de relations et de nouvelles, tant ordinaires qu'extraordinaires, lettres, copies ou extraits d'icelles, et autres papiers généralement quelconques, contenant les relations des choses qui se passeront tant en dedans qu'en dehors de notre royaume. »

En 1665, un conseiller au Parlement, Denis Sallo, eut l'idée de tenter, dans le domaine des lettres, l'entreprise que Renaudot avait créée sur le terrain de la politique. Il fonda *le Journal des Savants*. Le nouvel organe eut tout aussitôt la protection du gouvernement et l'hostilité... des gens de lettres. Ceux-ci trouvaient intolérable, inouï, scandaleux, que la critique se

1. Voir *Bibl. nat.*, ms. franç. 3840. Mémoires, en forme de journaux écrits de la main du roi Louis XIII, concernant les opérations militaires en Lorraine, en Picardie et en Languedoc, de 1633 à 1642.
2. Lettres patentes de 1761.

mêlât d'apprécier leurs ouvrages. « On y prend le chemin, dit Patin, de juger avec superbe de tout ce qui paraît en lumière. » Au fait, eût-il été permis de débiter une gazette où l'on eût imprimé que le beurre vendu par le coquetier Maillard ne valait rien : de quel droit publiait-on qu'un recueil de vers, mis en vente chez le libraire Barbin, ne valait pas davantage? Cependant *le Journal des Savants* tint bon. En 1701, Pontchartrain en fit l'acquisition pour le compte de l'État. On imagine ce qu'on y trouva dès lors d'information indépendante et de libre critique.

En 1672, la petite presse, mi-littéraire, mi-politique, s'était fait sa place entre *la Gazette* et *le Journal des Savants*, avec l'apparition du *Mercure galant*. Le but du *Mercure galant* — le titre suffirait à l'indiquer — était bien plus d'amuser que d'informer et d'instruire. C'était une petite revue mensuelle, à laquelle le gouvernement s'empressa d'accorder également sa protection, c'est-à-dire d'en faire un journal à privilège exclusif de toute publication similaire. *Le Mercure* eut du succès et devint pour son propriétaire une excellente affaire; si bien qu'en 1724 le roi s'en empara et porta sa sollicitude jusqu'à en désigner le directeur, à charge par celui-ci de pensionner un certain nombre de gens de lettres peu fortunés.

Au début du XVIIIe siècle, on n'avait donc, en fait de presse, qu'une revue politique, *la Gazette*; une revue littéraire, *le Journal des Savants*; une revue anecdotique et mondaine, *le Mercure*; revues officieuses, sinon officielles, ne donnant que des informations succinctes et soigneusement tamisées au préalable dans les officines administratives. Et chacune de ces

feuilles, armée de son privilège, s'opposait à l'apparition de toute publication concurrente.

Par la suite, quelques nouveaux périodiques parvinrent cependant à prendre pied sur un terrain aussi étroitement gardé, mais en se cantonnant chacun dans un domaine très spécial. Un état, dressé en mai 1765, pour le ministre de la Maison du Roi, donne la liste complète des feuilles qui paraissaient à cette époque en France[1] :

La Gazette de France, le Journal des Savants, le Mercure de France, le Journal de Verdun, les Affiches de Paris et *les Affiches de Province, le Journal de Trévoux* publié par les Jésuites, *le Journal Œconomique, le Journal ecclésiastique, le Journal de Médecine, le Journal encyclopédique, le Journal de Jurisprudence, le Journal des Dames, le Journal des Spectacles*, la fameuse *Année littéraire* de Fréron publiée depuis 1754, *l'Avant-coureur, la Gazette littéraire* rédigée par les mêmes rédacteurs que *la Gazette de France, la Gazette du Commerce*, enfin *le Bulletin pour les deuils de la Cour*[1].

Tel est le tableau de la presse française vingt ans avant la Révolution. Chacune de ces petites revues avait un censeur officiel. C'est donc bien la situation que Beaumarchais définit en un « couplet » célèbre :

« Il s'est établi un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et, pourvu que je ne parle dans mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »

1. *Bibl. nat.*, ms. nouv. acq. franç. 1180.

Il faut arriver à 1777, douze ans avant la Révolution, pour rencontrer le premier quotidien, *le Journal de Paris*. Lancée au mois de novembre 1776, l'annonce en avait immédiatement déchaîné l'hostilité des écrivains. Que de brocards, de chansons et d'épigrammes! En voici un échantillon.

Le journal avait trois commanditaires, dont l'un était le pharmacien Cadet :

On lisait au sacré vallon
Un nouveau journal littéraire.
« Quelle drogue! dit Apollon.
— Rien d'étonnant, répond Fréron,
Il sort de chez l'apothicaire.
— Quoi, dit Linguet, sur son haut ton,
Un ministre de la canule
Voudrait devenir notre émule!
— Oui, dit La Harpe, que veux-tu?
Cet homme, ayant toujours vécu
Pour le service du derrière,
Doit compléter son ministère
En nous donnant un torche... »

Tel fut l'accueil que *la République des lettres* fit au premier quotidien.

II[1]

Il est édifiant de suivre, dans un recueil de législation, la série des édits, ordonnances, déclarations, lettres patentes, arrêts du Conseil, sentences du Parlement, statuts corporatifs, codes coutumiers et autres réglementations généralement quelconques,

1. Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XIV-XXVIII.

qui restreignirent la liberté d'écrire sous l'ancien régime.

Le 10 septembre 1563, Charles IX défend de rien imprimer sans la permission spéciale du roi ; interdiction renouvelée le 16 avril 1571. Les contrevenants étaient passibles des peines les plus sévères.

Louis XIII confirme et précise. En cas de délit, le châtiment est étendu aux imprimeurs, libraires, étalagistes, colporteurs. Les lettres royales du 25 juin 1624 défendent de publier quoi que ce soit concernant les affaires de l'État. Ce qui semble encore à Louis XIV un excès de tolérance. Il redouble de rigueur, et les Parlements abondent dans son sens. Les plus indépendants, comme celui de Bretagne, vont jusqu'à défendre de critiquer, non seulement le gouvernement, mais n'importe qui. On ne doit plus écrire d'aucune personne.

Au regard du régime despotique de Louis XIV, la Régence aurait été un gouvernement libéral. En matière de presse, ce libéralisme consista à rendre plus dures encore les ordonnances antérieures. Des peines corporelles viennent aggraver les amendes et la moitié de celles-ci est promise au délateur.

Le duc de Bourbon, puis le cardinal de Fleury s'inspirent du même esprit. Une ordonnance du 10 mai 1728 déclare que les contrevenants seront considérés comme « perturbateurs du repos public ». Ils seront condamnés, la première fois, au bannissement hors de leur province; en cas de récidive, au bannissement hors du royaume. Quant aux imprimeurs, ils seront mis au carcan pour un premier délit; le second délit les conduira aux galères, « sans que la peine puisse être atténuée ».

Loin que, sous l'influence des idées philosophiques qui commencent à se développer, la sévérité des lois promulguées contre les écrivains s'adoucisse, elle s'accroît d'ordonnance en ordonnance. Le 16 avril 1757, le roi déclare que « tous ceux qui seront convaincus d'avoir composé, fait composer ou imprimer des écrits tendant à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à donner atteinte à l'autorité du gouvernement, à troubler l'ordre ou la tranquillité, seront punis de mort ». Les « folliculaires », comme disait déjà Voltaire, devaient être pendus. « Troubler l'ordre ou la tranquillité », expressions merveilleusement générales. On allait pouvoir pendre tout le monde. Les imprimeurs, colporteurs, libraires devaient être pendus également.

Le 28 mars 1764, on défend plus particulièrement de faire paraître quoi que ce soit concernant l'administration des finances. Le 10 janvier 1767, c'est le Parlement de Paris qui impose silence sur les questions religieuses; car les Parlementaires, adversaires éloquents de la royauté, étaient encore moins libéraux que le gouvernement. Et les libraires eux-mêmes n'avaient pas d'autre manière de voir. Les règlements qu'ils rédigent eux-mêmes concordent avec les ordonnances royales, avec les arrêts du Conseil et les sentences des tribunaux. Enfin l'État avait à sa disposition les lettres de cachet. Autant l'ancien régime témoignait d'égards aux écrivains en renom, aux Voltaire, aux Diderot, aux La Beaumelle, aux Marmontel, aux Morellet, aux Mirabeau, hôtes illustres de la Bastille ou du château de Vincennes, autant il poursuivait les publicistes obscurs avec une incroyable sévérité. Pour ceux-ci nulle légalité. Quand ils s'étaient

établis à l'étranger, on organisait, pour les y saisir, d'incroyables guet-apens[1].

Au Mont Saint-Michel, une cage de bois les attendait. Voltaire cite le cas du malheureux Dubourg, de son vrai nom Victor de la Cassagne. Ce pamphlétaire famélique s'était réfugié en Allemagne pour y publier une satire du gouvernement français, *le Mandarin ou l'Espion chinois*, qui se vendait par fascicules comme un petit journal. Il fut arrêté, en 1745, par des soldats de l'armée française qui occupait Francfort. Enfermé dans la cage du Mont Saint-Michel, il y subit plusieurs interrogatoires.

« Après un an et quatre jours d'encagement, dit Voltaire, Dubourg mourut de misère et de folie. Il avait depuis douze jours refusé sa nourriture; et les religieux du Mont Saint-Michel lui entonnaient du bouillon par un entonnoir. Quand il mourut, ses vêtements étaient des loques. Aussi quel horrible séjour, et si mortel que le président de l'élection d'Avranches, l'interrogateur, n'avait pu y rester plus de six heures et en était sorti tout glacé. »

Voltaire exagère sans doute; mais la cage existait. Elle avait plusieurs mètres en long et en large. Un homme pouvait s'y tenir debout.

Après Dubourg, on y mit un autre publiciste, Desforges, pour avoir écrit une poésie, fort belle d'inspiration, qui eut son heure de célébrité :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,

où l'auteur critiquait l'attitude honteuse du gouvernement français dans l'affaire du prince Édouard

1. Paul d'Estrée, *le Nouvelliste sans fard*, extrait du *Bulletin du bibliophile* du 15 décembre 1896.

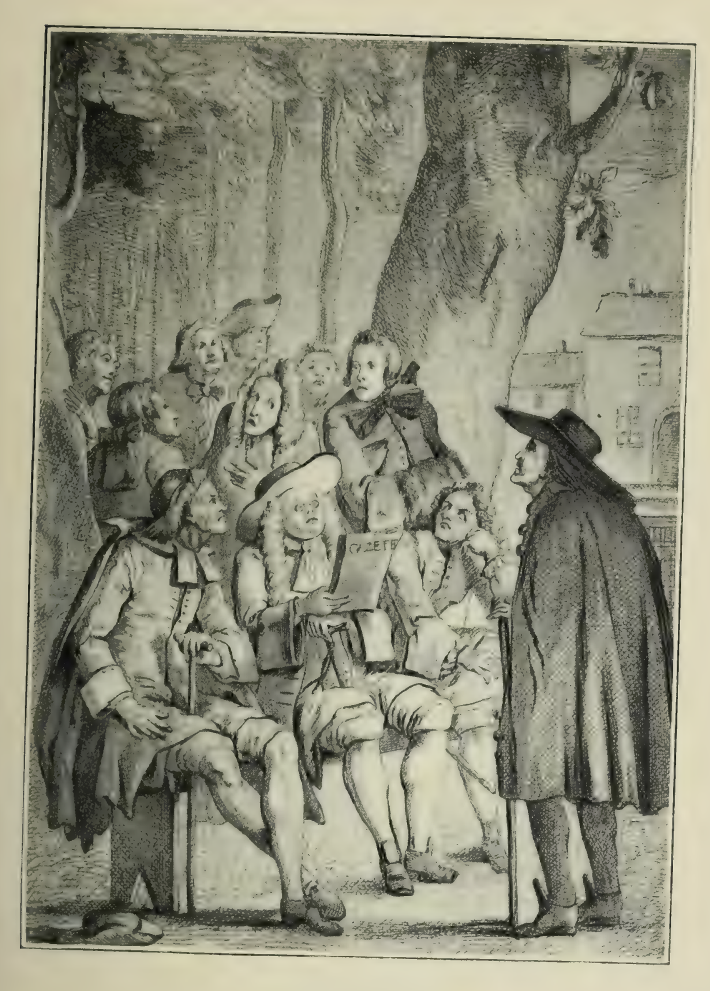
Stuart. On sait que le ministère avait osé faire arrêter le prétendant au trône d'Angleterre en plein Opéra, avec scandale, et en violation des droits les plus élémentaires de l'hospitalité.

III[1]

On aurait tort cependant de faire grief de ces rigueurs au pouvoir royal.

Non, ce n'était pas la faute au gouvernement. C'était l'esprit du temps. Les victimes de l'intolérance étaient les premières à solliciter contre leurs adversaires les foudres de l'autorité. A ce point de vue, il n'est pas d'exemple plus topique que celui de Voltaire. Quand l'illustre philosophe se trouve à Paris, on ne voit plus que lui dans les bureaux de la police. Est-il au loin, il accable le lieutenant général de lettres aussi humbles que pressantes. Démarches et lettres ont le même objet : il faut enfermer, à Bicêtre ou au For-l'Évêque, tel ou tel confrère qui s'est permis de toucher aux œuvres du grand homme. Et, dans son empressement à faire emprisonner ses détracteurs, quelle ardeur, quelle activité! « En arrivant à Paris, écrit-il le 31 août 1744 au lieutenant de police, Feydeau de Marville, j'allai d'abord chez vous pour vous faire ma cour. » Naturellement. — « Je m'y suis présenté depuis, poursuit le philosophe, pour vous demander justice, au nom du sens commun, contre les ouvrages impertinents dont cette ville est inondée. Entre autres, il y

1. *Correspondance secrète pour servir à l'histoire de la République des lettres.* — Eugène Hatin, livre cité. — P. Brun, *Autour du XVII[e] siècle*; Grenoble, 1901, in-12. — Sainte-Beuve, *Lundis.* — Léouzon-le-Duc, *Voltaire et la police*; Paris, 1867, in-16.



LES NOUVELLISTES

D'après une gravure anonyme du XVIIIe siècle.

en a un, aussi insolent que ridicule, et qui serait digne du plus profond mépris, s'il n'était digne de punition. » Ces requêtes sont fréquentes ; et l'argument dont notre solliciteur use le plus volontiers, pour démontrer l'infamie de ceux qui osent critiquer ses ouvrages, est qu'en s'attaquant à lui, Voltaire, on porte atteinte à « un officier de la maison du roi ». Au fait, du moment où Voltaire était officier de la maison du roi, n'était-il pas de la dernière inconvenance de ne point trouver sublimes les vers de ses tragédies?

A-t-il un procès? Voltaire ne peut admettre que ses adversaires osent plaider leur cause. Il s'agit du libraire Jore. Celui-ci a fait composer par son avocat un mémoire des plus modérés. Ce *factum* — c'est l'expression du temps — est mis en vente, suivant l'usage. « Il ne tient qu'à vous, monsieur, écrit Voltaire au lieutenant de police, le 16 juin 1736, d'empêcher les imprimeurs d'imprimer ce libelle, et de le pincer. » Et, le 26 juin : « Les lois, les bonnes mœurs, votre autorité sont également blessées. Je le réclame, monsieur, punissez un scélérat déjà coupable mille fois devant vous. » En effet, n'était-il pas scandaleux que, dans un procès contre Voltaire, un libraire eût l'insolence de faire valoir ses droits? En l'absence du philosophe, ce sont ses amis, le fidèle Thiériot, Mme Denis, qui courent chez le ministre ou le magistrat. Et il faut lire les écrits incriminés pour en apprécier la modération et la justesse.

Le vindicatif philosophe poursuit d'une haine féroce le directeur de *l'Année littéraire*, Elie Fréron. Il réclame contre lui les pires châtiments. « Est-ce que Bicêtre est plein? » écrit-il, le 24 juillet 1749, à d'Argental. Un moment, il a pu espérer que son

ennemi était écroué au For-l'Évêque. La lettre de cachet aurait été obtenue par la Clairon, actrice que le publiciste s'était permis de critiquer :

Absolvit nunc pœna Deos !

s'écrie Voltaire qui ne sait plus contenir sa joie.

Il ne se contente pas de poursuivre les auteurs. Fort de ses études sur les ordonnances précitées, le philosophe s'attaque aux libraires. Il fait enfermer l'intègre Didot. Il rôde autour des boutiques et des étalages, guettant en policier sournois les publications nouvelles. Et, quand il a découvert une brochure dont sa gloire pourrait être égratignée, il part d'un trait la porter à la police. Il traque les colporteurs, organise dans son propre logis des souricières où viennent donner ces malheureux, qu'il fait jeter ensuite dans les prisons les plus rebutantes, volontairement oublieux de la femme et des enfants laissés sans pain au logis.

Puis, sur la fin de sa vie, imposant les mains dans un geste sublime au petit-fils de Franklin, il dira avec une émotion communicative : « Dieu et la liberté ! »

En mourant, le maître transmit à ses disciples l'esprit qui l'avait animé. Au cours d'un article sur *Bajazet*, La Harpe fut amené à comparer la pièce de Racine à la *Zulime* de Voltaire. Le sujet des deux tragédies présentait quelque analogie. Finalement, le critique se prononça en faveur de *Bajazet*, mais avec une certaine circonspection : « C'ést donc une terrible entreprise, écrivait-il, que de refaire une pièce de Racine, même quand Racine n'a pas très bien fait. »

Quelle hérésie ! oser prétendre qu'une pièce de Voltaire est inférieure à une pièce de Racine, laquelle

elle-même ne serait pas très bien faite! « Est-ce que Bicêtre est plein? » se fût écrié le génie méconnu. Il était mort, hélas! mais ses pontifes veillaient. Ils contraignirent La Harpe à faire amende honorable dans le numéro suivant du *Mercure*. Encore cet acte de contrition ne suffit-il pas à leur ressentiment. Les démarches, dont le maître avait donné de mémorables exemples, recommencèrent sur de nouveaux frais; tant et si bien, que la direction du *Mercure* fut enlevée à La Harpe [1].

D'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie, entendait la tolérance de la même façon. Un rédacteur du *Courrier du Bas-Rhin*, feuille publiée dans les États du grand Frédéric, s'étant permis d'attaquer l'encyclopédiste, celui-ci appela sur la tête de son détracteur les foudres du roi de Prusse; ce qui lui valut la réponse suivante :

« Je sais, écrit Frédéric, qu'un Français, votre compatriote, barbouille régulièrement par semaine deux feuilles de papier; je sais qu'on achète ses feuilles et qu'un sot trouve toujours un plus sot pour le lire; mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'un écrivain de cette trempe puisse porter atteinte à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert! si vous étiez roi d'Angleterre, vous verriez bien d'autres brocards que vos très fidèles sujets vous fourniraient pour exercer votre patience. Si vous saviez quel nombre d'écrits infâmes vos chers compatriotes ont publiés contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce misérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces

1. Hatin, II, 445-47.

ouvrages de la haine et de l'envie de mes ennemis. Et je me suis rappelé cette belle ode d'Horace : *Le sage demeure inébranlable....* »

Du moins d'Alembert put-il se consoler de cet échec en faisant interdire en France *le Courrier du Bas-Rhin.*

A l'instar de son secrétaire perpétuel, l'Académie en corps ne supportait pas la moindre atteinte à sa majesté. Linguet ayant risqué sur elle quelques plaisanteries, dans *le Journal de Bruxelles* du 25 juillet 1776, à propos de la réception de La Harpe, l'illustre Compagnie résolut d'en faire porter ses doléances au gouvernement. Elle désigna pour cet office deux grands seigneurs, qu'elle avait lieu de croire bien en Cour, le duc de Nivernais et le duc de Duras. Ceux-ci obtinrent que le ministre intervînt auprès de Panckouke, éditeur du *Journal de Bruxelles*, et que Linguet fût exclus de la rédaction. Le publiciste se réfugia à Londres et, dans ses fameuses *Annales politiques*, reprit l'offensive contre Messieurs de l'Académie. Nouvelle démarche auprès du ministre de la Maison du roi : c'était Amelot. Les Immortels levaient les bras au ciel :

« — L'administration peut-elle tolérer l'introduction en France d'un pareil ouvrage?

— J'en suis bien fâché, Messieurs, répondit cette fois le ministre, mais je ne puis faire droit à votre requête. Le roi, la reine, toute la famille royale ne lisent que le journal de M. Linguet et le lisent avec le plus grand plaisir. »

Le mot était d'autant plus spirituel que Linguet attaquait avec une certaine âpreté le gouvernement français, à commencer par Amelot lui-même.

Le *Journal de Monsieur*, rédigé par Geoffroy et par l'abbé Royou — ce dernier était beau-frère de Fréron — avait déjà parcouru une assez longue carrière, puisque la collection en comprenait une trentaine de volumes, quand l'Académie, mécontente du compte-rendu de l'une de ses séances, obtint en 1783 la suppression de la feuille.

Enfin cette ombrageuse personne crut avoir découvert le moyen de juguler, une fois pour toutes, des critiques qu'elle jugeait inadmissibles. C'était de se faire attribuer le privilège exclusif de la presse périodique. Il ne paraîtrait plus désormais en France de journal, ni de revue, qu'avec l'estampille et sous la tutelle de Messieurs de l'Académie. Voltaire trouvait ce projet admirable. Il mit tout en œuvre pour le faire aboutir ; mais il ne put arriver à ses fins.

Que si l'Académie pensait comme d'Alembert, son secrétaire perpétuel, et comme Voltaire, son premier sujet, toute la République des lettres pensait comme l'Académie. Desfontaines rédigeait le *Nouvelliste du Parnasse.* Il y faisait la critique des livres nouveaux. Dès 1732, les gens de lettres obtinrent du gouvernement qu'il mît fin à ce scandale. Desfontaines changea son fusil d'épaule; il gardait à vrai dire le même fusil. Il fit paraître ses *Observations sur les écrits modernes*. Les auteurs des écrits modernes estimèrent qu'ils n'avaient que faire d' « observations ». Ils implorèrent le Conseil du roi, qui interdit la feuille nouvelle, le 6 septembre 1743.

Linguet lui-même, qui attaque les autres avec la vivacité que l'on sait, n'admet pas plus que les autres qu'il puisse être attaqué.

Les artistes dramatiques n'ont pas l'épiderme

moins sensible que les gens de lettres. La Clairon obtient une lettre de cachet contre Fréron qui, dans l'article incriminé, ne l'avait même pas nommée. Il ne fallut rien moins que l'intervention de la reine de France pour sauver le coupable. Or Fréron était dans la presse le plus ferme soutien du trône et de l'autel.

Et la monarchie frappa le vaillant lutteur; elle le tua même pour satisfaire la rancune des auteurs critiqués. *L'Année littéraire* était entrée dans sa vingt-troisième année, quand on vint brusquement annoncer à Fréron que ses adversaires l'emportaient enfin auprès du chancelier. Son journal était supprimé sous prétexte qu'il ne payait pas régulièrement les pensions dont il avait la charge. A cet instant, Fréron revit passer sous ses yeux, comme en un rapide éclair, les phases de sa longue lutte pour la défense des traditions, des croyances, du génie de la France; pour la gloire de ce qu'il croyait fermement être le vrai, le bien et le beau : la religion, la royauté et la grande littérature du XVIIe siècle. A tant d'ennemis ameutés contre lui, au flot montant des idées nouvelles, il n'avait eu à opposer que la puissance de son travail et la force de son caractère. Enfin, il se sentait vaincu. Sa tête s'inclina sur sa poitrine : « C'est là, dit-il, un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie. Le salut de tous est attaché au sien. » Et Fréron ferma les yeux.

Son fils, qui avait hérité de son talent, n'oublia pas comment son père était mort. Aussi, dès les premières heures de la Révolution, la royauté — juste expiation — ne connut-elle pas de plus féroce pamphlétaire ni d'ennemi plus acharné que lui.

Le Parlement, qui ne cessait de présenter au roi les remontrances les plus éloquentes en faveur de la liberté, n'admettait pas plus la liberté que ne l'admettaient les philosophes, du moment qu'elle pouvait servir de rempart à ses adversaires. Chacun de ses membres est un Voltaire en robe et en bonnet. Le Parlement emploie trois séances (11, 14 et 18 juillet 1780) à vitupérer, par la bouche de Duval d'Eprémesnil, les *Annales* de Linguet qui ont osé le prendre à parti. Le 2 mars 1785, il va jusqu'à faire défendre, par le Conseil du roi, de publier aucune dissertation sur quelque matière de législation et de jurisprudence que ce soit.

Necker, l'homme de la Révolution, au point que son départ du ministère déchaîna la tempête du 14 juillet, allait plus loin encore : il n'entendait pas qu'on parlât de lui, fût-ce pour en dire du bien; et il fit interdire une petite feuille qui avait eu l'impertinence de publier quatre vers à sa louange.

Au moins, les journalistes eux-mêmes se reconnaissaient-ils justiciables de la critique?

Boursault était traduit devant le lieutenant de police par Donneau de Vizé, directeur du *Mercure de France*, pour avoir osé plaisanter dans une comédie, — et avec quelle modération! — la rédaction du journal. Et, comble d'horreur! n'avait-il pas intitulé sa pièce, *le Mercure de France*? Vizé en réclamait la suppression; mais le lieutenant de police ne lui donna satisfaction qu'en partie. Boursault, obligé de modifier le titre de sa pièce, l'appela spirituellement : *la Comédie sans titre*.

Non moins irritable fut ce groupe de journalistes, qui se constitua dans la seconde moitié du XVIIIe siècle,

et auquel nous devons la *Correspondance secrète pour servir à l'histoire de la République des lettres.* Le Président de Bachaumont, ses collaborateurs et ses successeurs, rédacteurs de ces Mémoires, n'ont pas assez d'indignation pour flétrir les critiques qui « avilissent le talent ». Et ils disent son fait à certain auteur dramatique, Cailhava de l'Estandoux, assez téméraire pour composer une comédie intitulée *le Journaliste* : « On assure qu'aucun censeur n'ose prendre sur lui d'approuver cette iniquité [1] ».

Bref, dans cet ordre d'idées, la pensée du siècle qui, d'apparence, semble pourtant épris de tolérance et de liberté, se cristallise dans cette phrase de l'encyclopédiste Grimm, l'ami de Voltaire et de Diderot : « Tous les grands hommes ont été intolérants... et il faut l'être [2] ».

*
* *

La Presse, telle que nous la comprenons, de libre information et de critique indépendante, ne pouvait donc pas exister dans la vieille France.

En terminant la période de l'ancien régime, dans sa longue histoire du journalisme, Eugène Hatin conclut :

« Le corps, la machine, l'instrument était créé ; mais il lui manquait l'âme, le souffle, le ressort qui devait lui donner la vie et le mouvement ; les Watt et les Fulton de cette vapeur, dont Renaudot fut le Salomon de Caus, ne devaient arriver qu'avec la Révolution. »

1. 3 août 1773.
2. *Correspondance*. 1er juin 1772.

Sur ce dernier point seulement l'opinion du savant et consciencieux historien demande à être complétée : « L'âme, le souffle, le ressort », pour reprendre ses expressions, existaient depuis longtemps. Ils animaient ceux qui ont été les vrais ancêtres de notre presse contemporaine, précurseurs qui ont eu le caractère, les mœurs et la libre allure de leurs descendants, s'ils n'ont pas eu leur notoriété. Ils ont rempli la même fonction sociale, ils ont exercé la même action : ils se sont appelés les Nouvellistes.

II

NOUVELLISTES D'ÉTAT, DE PARNASSE ET DE RUELLES[1]

Ce n'est pas seulement la curiosité, ce sont les intérêts les plus graves, les exigences des relations et des carrières, ce sont les affaires et le négoce, c'est la vie même de l'esprit, qui réclamaient d'autres informations que les quelques nouvelles de cour et les rares échos mondains donnés par *la Gazette* et *le Mercure*. Si bien qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle, on ne pouvait se montrer plus agréable à ses entours, être mieux venu dans un salon, ni payer plus gracieuse-

1. Molière, *les Précieuses ridicules*. — La Bruyère, *Caractères*. — *Nouvelles nouvelles* par M. D... (Donneau de Vizé), Paris, 1663, 3 vol. in-12. — « Journal de l'assemblée du Luxembourg » par l'abbé de Choisy, *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 3186, p. 175-216. — Collection du *Mercure galant*. — *Le Galant nouvelliste, histoires du temps*; Paris, 1693. — *Le Galant nouvelliste* par Mme la comtesse D. L*** (Mme de Gomez de Vasconcelle); Paris, 1703. — *Les Nouvellistes*, comédie en trois actes par M..., comédien ordinaire de la troupe de Villeneuve, représentée sur le théâtre de Villeneuve, le 25 juin 1741, *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2751, p. 138-240. — *La Novellomanie*, comédie en un acte, *Bibl. nat.*, ms. franç. 9249, p. 291 et suiv. — *Le Nouvelliste*, comédie de d'Ardène, dans le recueil de ses œuvres (Marseille, 1767), t. IV. — « Pot-pourry », par Menin, conseiller au Parlement de Metz, *Bibl. de la ville* de Paris, ms. 29388, in-fol.

ment son écho à la table où l'on était invité, qu'en apportant des nouvelles importantes ou piquantes et puisées aux bonnes sources. Certes l'homme d'esprit était recherché, comme il le sera toujours; mais accueilli avec plus d'empressement encore était celui que l'on savait bien informé. « C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies », dit la Madelon des *Précieuses ridicules*. Ainsi se forma, en s'adaptant aux besoins et au goût du jour, le type du « nouvelliste ». L'auteur de *la Novellomanie* le définit : « Un nouvelliste est un homme qui sait tous les jours les plus fraîches nouvelles ». Il a disparu de la société actuelle, où son rôle est tenu par la presse quotidienne; mais quelle n'était pas son importance sous l'ancien régime!

Au salon, c'était à lui que revenait la place devant la cheminée, où il se chauffait le haut-de-chausses, tout en parlant avec autorité et non sans avoir relevé les basques de son habit.

> Lycas, qui revient de Versailles,
> Le sait, déclare-t-il, du duc de...
> « Je le tiens aussi de l'Hostel de...
> Ainsi rien qui soit plus certain[1]. »

A table, il prend le dé de la conversation et, durant qu'il parle, les plus beaux yeux se suspendent à ses lèvres.

Tel Lubin, que Donneau de Vizé présente dans son *Mercure galant*. C'est un « affamé de nouvelles[1] ». Du matin au soir il court la ville, « d'un pas sans égal ». « Vrai Furet », dit d'Ardène[2]. Et c'est précisément ce

1. *Mercure galant*, janv. 1693, p. 67.
2. D'Ardène, *le Nouvelliste*, dans la collection de ses *Œuvres*, IV, 305.

nom, « Furet », que l'auteur de la *Novellomanie* donne à son héros. Il se faufile à Versailles [1].

> En cour, malgré la foule et la garde revêche,
> Il vous gobe en passant une nouvelle fraîche.
> Souvent, contre le mur appliqué fortement,
> Il comprend des seigneurs certain bourdonnement,
> Dont il rumine après toute la conséquence [2].

Il revient enfin, « gonflé de nouvelles », pour s'en aller, « plus léger qu'un crieur de gazettes », en régaler les dames [3] :

> Par là, plus fier encore, il respire à longs traits
> L'odeur du doux encens que lui donnent les belles,
> Et cueille à pleines mains le fruit de ses nouvelles.
> Quels plaisirs n'a-t-il pas dans leurs réduits secrets?

Type au reste déjà ancien. Les auteurs le montrent dès le XVIe siècle, « chargé de plumes, se paonnant, empesé et plus droit qu'un fuseau. Il s'en va au Louvre et, oyant à la porte, ou à la basse-cour où sont les laquais, quelque nouvelle, il s'en retourne voir ses amis et leur fait entendre que le roi l'a tiré à part, lui parlant en secret deux heures et que, entre autres choses, il lui dit la nouvelle qu'il apporte [4] ».

Donneau de Vizé qui, en sa qualité de directeur du *Mercure*, était lui-même nouvelliste, met ses confrères en scène. Il peint leur ardeur inlassable à s'enquérir de toutes choses :

« De grâce, Monsieur, dit Clorante, en s'interrompant avec la précipitation d'un curieux, c'est-à-dire d'un nouvelliste, puisque vous venez du Palais,

1. *Bibl. nat.*, ms. franç. 9249, p. 291.
2. « Les Nouvellistes ». *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2751. p. 225-26.
3. *Mercure galant*, janv. 1693, p. 67.
4. *L'Antiquité des larrons* (Paris. 1621), p. 116-17.

apprenez-moi ce qui s'y est conté de nouveau aujourd'hui [1]. »

« Si quelqu'un, sans y penser, dit qu'il sait quelques nouvelles, Clorante ne le laisse jamais en repos qu'il ne les lui ait fait savoir et le presse tellement de dire ce qu'il sait, qu'il est contraint, s'il se veut délivrer de lui, de lui dire quelques nouvelles fausses ou véritables ; car, sans cela, Clorante ne pourrait se résoudre à le quitter [2]. » Et c'est ainsi que le nouvelliste s'en va tout le long du jour quêter des faits divers « pour les redire le soir aux lieux où il passera son après-souper ». Ce sont surtout les hommes « en place » et les personnes « en crédit » qu'il s'efforce d'approcher. Là sont les meilleures sources d'informations. Car il désire, afin d'authentiquer son récit, pouvoir ajouter : « C'est d'un tel que je le tiens. »

Chacun d'entre eux sait bien quel besoin d'un patron,
Pour courir en tous lieux, ont toutes les nouvelles,
Et que l'on les croit peu fidèles
Dès qu'on les débite sans nom.
Fier de celui du duc dont Lubin s'autorise... [3].

« Une nouvelle, dit Dorifile, a toujours son patron [4]. »

Il lui faut un détail dont quelqu'un nous réponde.

C'était la « source ». Et Menin, ancien conseiller au Parlement de Metz [5], dans son portrait du nouvelliste : « Il y en a qui fréquentent les grands et les ministres, affectent de tout savoir de bonne part et

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 18.
2. *Ibid.*, III, 325-26.
3. *Mercure galant*, janv. 1693, p. 68.
4. Dorifile, l'un des personnages de la comédie de d'Ardène, *le Nouvelliste* (Marseille, 1767).
5. Mort vers 1769.

parlent d'un ton plus assuré. Ils citent indiscrètement les maisons et les personnes dont ils tiennent ce qu'ils débitent. » Menin ajoute qu'il emplissait lui-même sa pochette aux nouvelles auprès des personnages les plus haut placés, auprès du cardinal de Polignac, « qui ne disait et ne croyait que ce qu'il fallait dire et croire ; » auprès du maréchal d'Alègre, du marquis de Chamarante, premier maître d'hôtel de la reine Marie Lezczsinska, auprès du maréchal de Berwick. « C'est l'habitude que j'avais avec ces seigneurs, dit notre parlementaire, qui m'a appris à penser et à parler comme il faut sur les nouvelles. » Puis, ce qu'il débitait d'après de telles autorités, « lui faisait honneur dans les compagnies [1] ».

Ariste décrit un de « ces fameux bourgeois, qui vivent de leurs rentes et qui n'ont pas d'autre occupation que celle que leur donne leur désir curieux d'apprendre des nouvelles de tout ». Celui-ci a la bonne fortune d'être admis en privé chez un des premiers commis aux Affaires étrangères. Quand cet important fonctionnaire n'est pas au logis, ou que notre homme ne peut être reçu, il se glisse jusqu'à la « garde-robe », où se trouvent les valets, et s'efforce d'obtenir de ceux-ci les bribes de renseignements qu'ils ont pu recueillir en faisant leur service [2].

Pour compléter ses informations, le nouvelliste a des correspondants en province, à l'étranger, avec lesquels il entretient un échange de lettres, à grand'-peine, et souvent à grands frais.

Donneau de Vizé définit les nouvellistes : « Ce sont

1. Pot-pourry », manuscrit conservé à la *Bibl. de la Ville de Paris*, 29388, in-fol., pp. 82 sq.
2. *Nouvelles nouvelles*, II, 226-29.

les personnes desquelles la passion dominante est de parler continuellement de nouvelles et d'en demander sans cesse, aussi bien que d'en débiter ».

Et, en effet, après avoir mis tant de soin à faire une belle récolte d'informations, notre homme entend en faire profiter — et quoiqu'ils en puissent avoir — ses amis et ses connaissances.

Lisimon parle ainsi :

« Je le rencontrai le lendemain, comme je sortais de mon logis.

« — Je vous tiens présentement, me dit-il, vous ne m'échapperez pas comme vous le fîtes hier, et je prétends un peu causer avec vous, avant que nous nous séparions.

« — J'ai mille fois plus à faire qu'hier, » lui repartis je d'un air assez froid. »

Cela ne le rebuta pas. « De quelque côté que je tournasse, dit Lisimon, c'était toujours son chemin. »

Et voilà notre homme pendu aux basques de celui qu'il vient de harponner, tantôt lui débitant des nouvelles en les assaisonnant de ses commentaires, tantôt lui lisant des lettres, tout récemment arrivées, disait-il, d'Allemagne ou d'Italie. « Il me ramena jusque devant mon logis où je fus plus d'une heure sans pouvoir entrer, il me retenait toujours et m'entretenait de nouvelles. » Enfin la femme du malheureux Lisimon qui, de la fenêtre, apercevait son embarras, lui envoya dire que du monde l'attendait au logis [1].

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 248-50.

Tel encore Théonas dans *le Nouvelliste* : dès qu'il entrevoit de loin quelqu'un de connaissance, il

Lui fait signe, l'aborde et, lui serrant le poing,
A la bise, au grand chaud, le soleil sur la tête,
Quoiqu'il en puisse dire, un quart d'heure l'arrête,

pour lui conter des nouvelles et raisonner des affaires d'État[1].

Les nouvellistes savent tout : les festins, les bals, les comédies, les assemblées et généralement ce que font les personnes de qualité. Ils suivent les grands procès dont ils connaissent les dessous. Au centre du groupe qui les écoute, ils plaident l'une des parties et concluent au jugement qui sera tel, affirment-ils, à moins qu'il n'y ait injustice. « Quand il doit se faire quelque cérémonie, ils ordonnent des rangs et disposent de tout. Quand la cérémonie est passée, ils disent tout ce que l'on a fait et ils ne manquent jamais, le lendemain d'une bataille, d'une prise de ville, d'une fête publique ou de la première représentation d'une comédie nouvelle, d'aller en tous lieux pour en dire les particularités, ou les apprendre. »

Dans la comédie des *Nouvellistes*, l'un des personnages trace le portrait d'un « reporter » fameux — car, vraiment, le mot est ici à sa place — qu'il vient de quitter :

S'il se passe au Mogol le moindre événement,
Il le sait, mais le sait dans le même moment.
Rien n'échappe aux rayons de sa vive lumière :
. . . .
Il ne se passe rien dans ce vaste univers,
On ne dit pas un mot, on ne fait pas un vers,
Qu'il n'en sache l'objet, le motif et la suite.

1. *Le Nouvelliste* par d'Ardène, dans ses *Œuvres complètes*, IV, 296.

Mais il est admirable surtout quand il expose les plans des opérations engagées sur les frontières. Il connaît les projets des généraux, il suit leurs marches et critique leur stratégie :

Il veut par le terme de *Nous*
Prendre sa part à la victoire,

Et place ce « Nous » à tout propos :

Nous avons — c'est ainsi
Qu'il parle — nous avons, dira-t-il, pris Nancy,
Défait les Allemands qui voulaient nous surprendre;
Nous les battrons encore.

Après une foule d'exploits, dont l'inévitable « Nous » sera le héros, « Nous » arrive à la politique :

Et son « Nous » de nouveau revient.
Nous accommoderons l'Électeur de Cologne
De Gueldre, ajoute-t-il, et de tout ce qu'il tient.
Nous raserons Marche et Bastogne.
Au grand évêque de Munster
Nous laisserons Zutphen, Grol, Borklo, Deventer.
Puis nous rendrons Nassau maître de la Hollande.

Enfin, à propos de certains projets que l'on prête au gouvernement, notre homme, après en avoir souligné les dangers et les faiblesses, conclut par cette parole où se résume toute l'importance du personnage :

« — Si le Roi entreprend cela, je ne me mêle plus de ses affaires[1] ! »

La Presse moderne dirait-elle mieux ?

Aussi quelles ne sont pas l'estime et l'admira-

1. Gayot de Pitaval, Bibliothèque des gens de Cour, II (Paris, 1732), 103.

tion de l'auditoire pour un homme aussi considérable :

Je ne saurais trouver de termes suffisants
Pour exprimer l'excès du plaisir que je sens;
Je viens de contracter l'heureuse connaissance
Du plus grand citoyen que nous ayons en France :
Un homme qu'on devrait accabler de bienfaits.
Si le roi connaissait ses plus zélés sujets,
Celui que je dis là, sans lui faire une grâce,
Des plus grands de l'État pourrait remplir la place :
C'est un mérite rare, et, pour tout dire enfin,
Un homme qui sait tout de la première main [1].

Pendant la guerre, le rôle du nouvelliste grandit encore. C'est alors qu'on est attentif à ses moindres paroles et que lui-même est dans son élément. Il sait les événements d'hier et prédit ceux de demain :

Quelqu'aimable que soit la paix,
La guerre en nouvelles féconde
A seule pour lui des attraits... [2].

« Quelques-uns, dit La Bruyère (car le grand écrivain s'occupa beaucoup des nouvellistes), quelques-uns consentiraient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle. »

L'essentiel était d'avoir des informations toutes fraîches et d'être le premier à les faire connaître. « Ils donneraient tout ce que l'on voudrait pour avoir une nouvelle que personne ne sût encore [3]. » Pour reprendre l'expression dont se sert le héros mis en

1. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2 754, p. 148.
2. Le Nouvelliste sur la guerre de Hollande, dans *le Mercure galant*, janv. 1693.
3. *Nouvelles nouvelles*, III, 316.

scène par d'Ardène, chacun d'entre eux tient à « caqueter des premiers [1] ».

Le nouvelliste est d'ailleurs habile à présenter le fait qu'il veut lancer, au point que les plus incrédules y sont pris. « Il y en a, dit Donneau de Vizé, qui savent bien qu'ils mentent, mais qui le font si hardiment que l'on croit que tout ce qui vient d'eux est véritable : ils ne cherchent point ce qu'ils veulent dire, ils circonstancient bien toutes choses et il semble que leur visage soit le témoin de ce qu'ils disent, tant il paraît sincère. »

Ce besoin de recueillir et de répandre des nouvelles devenait une passion. Il tournait à la manie :

Une inquiète ardeur d'apprendre des nouvelles
Agite mille gens, trouble mille cervelles
Et cause tous les jours des effets si plaisants,
Qu'il semble que le monde ait perdu le bon sens [2].

Au logis, la femme estimait que son mari agirait plus sagement en s'occupant de ses propres affaires. Elle s'écrie tout éplorée :

Ce métier, où l'on perd son temps,
N'est pas le fait d'un homme sage
Qui doit songer à son ménage ;
C'est affaire de fainéants [3].

Elle s'en plaint à ses voisines. Son homme n'est plus qu'un inutile :

Quand chez un procureur il va pour ses affaires,
Il oublie en causant ce qui l'y fait aller ;
Pourvu qu'il nouvellise, il n'y songe plus guères,
Et s'en revient sans en parler.

1. D'Ardène, *le Nouvelliste*, comédie dans le recueil de ses Œuvres, IV, 258.
2. Du Camp d'Orgas, *Satires et Réflexions* (éd. de 1690), VIII, 65.
3. Donneau de Vizé.

Dans les moments mêmes où madame rêverait d'un plus doux entretien :

Il ne songe jamais si ce n'est de nouvelles
Et quand il croit en avoir de fort belles,
Il me tire en rêvant, la nuit, pour m'en conter.
. . . .
Dernièrement, il brûla trois chandelles,
A compter sur ses doigts, à la plume, aux jetons,
Combien le Grand Seigneur a dedans son armée,
Dont la Pologne est alarmée,
De cavaliers et de piétons;
Puis, avec grande patience,
Il vit à quoi pouvait monter cette dépense,
Et, d'un si long travail las jusqu'au dernier point,
Il vint coucher ensuite et ne me parla point[1].

Et l'auteur ajoute : « Si tous les hommes étaient comme celui-là, les femmes seraient fort à plaindre et le roi manquerait bientôt de soldats ».

Jusque dans les moments suprêmes de la vie, notre homme demeure la proie de sa passion. C'est encore sa femme qui parle :

Dernièrement, tout prêt à rendre l'âme,
Il pensa me faire enrager,
Et, d'un air tout mourant, il me disait : « Ma femme,
N'as-tu rien de nouveau? Si tu veux m'obliger,
Va-t-en chercher, je t'en conjure,
Quelque nouvelle qui soit sûre. »
A son apothicaire il en disait autant,
A son médecin tout de même :
Ils avaient beau le voir avec un soin extrême,
Sans nouvelles jamais il n'en était content.
S'ils n'en apportaient pas il leur faisait la mine.
Et nous étions obligés quelquefois
D'en inventer entre nous trois,
Pour l'obliger à prendre médecine[2].

1. Scène d'une comédie consacrée aux nouvellistes par Donneau de Vizé publiée dans le *Mercure galant* (1673), II, 77 et suiv.

2. Scène d'une comédie projetée par Donneau de Vizé, *Mercure galant*, 1673, II, 80.

Et la satire est à peine chargée. Le conseiller au Parlement de Bordeaux, Andrault, étant à toute extrémité, envoie encore chercher certain Portugais qui avait coutume de le renseigner sur les événements du jour. Il lui demande ce qu'il a dû apprendre de nouveau par le « dernier ordinaire » ; et il ajoute : « Je suis bien fâché de ne pouvoir attendre l'autre courrier ; mais il faut que je parte ! »

*
* *

Nos chasseurs de nouvelles, selon leur humeur et suivant leurs dispositions favorables ou hostiles aux puissants du jour, se divisaient en nouvellistes tant pis et nouvellistes tant mieux. La Bruyère a laissé des uns et des autres un ineffaçable portrait. « Démophile est à ma droite, écrit-il, se lamente et s'écrie : « Tout est perdu, c'est fait de l'État, il est « du moins sur le penchant de sa ruine. » Démophile ajoute : « On a fait de lourdes fautes. Je sais bien ce « que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre et « l'histoire m'en a beaucoup appris. » Il débite des nouvelles qui sont les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait craindre. Il dit que la cavalerie allemande est invincible ; il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siège, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat, ou, si on le livre, on doit le perdre, et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière ; et comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume ; il entend déjà sonner le beffroi des villes et crier à l'alarme. »

« Mais à ma gauche, poursuit La Bruyère, Basilide met tout d'un coup sur pied une armée de 30 000 hommes. Il n'en rabattrait pas une seule brigade. Il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers, il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes. Il envoie tant en Allemagne, et tant en Flandre; il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins sur les Pyrénées et il fait passer la mer à ce qui lui reste. » Si les ennemis viennent à essuyer une défaite dans laquelle ils aient laissé sur le champ de bataille quelques milliers d'hommes, Basilide en compte tout aussitôt 40 000.

Aussi bien il suffit qu'il entende dire que les armées françaises ont pris contact avec l'ennemi, ou qu'elles assiègent quelque forteresse, pour qu'aussitôt il fasse déplier sa plus belle robe et l'expose à l'air, afin qu'elle soit prête pour le *Te Deum* qui va être chanté à la cathédrale.

Il accourt, hors d'haleine, s'arrête, souffle à peine : « Voilà, s'écrie t-il, une grande nouvelle. Ils sont défaits à plate couture. Le général, le chef, du moins une bonne partie, tout est tué. Voilà, continue-t-il, un grand massacre et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. »

Et il s'assied, il respire après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, dit La Bruyère, « qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille ».

Voici enfin le nouvelliste enthousiaste. « Il ne parle que de lauriers, de palmes, de triomphes et de trophées. Il dit dans un discours familier : « Notre héros, « notre grand potentat, notre invincible monarque ».

Il travaille aux inscriptions qui doivent décorer les arbres et les pyramides pour la célébration de tant de glorieux exploits [1].

*
* *

Mais il est une autre division parmi les nouvellistes, plus importante, car elle se détermine d'après les matières mêmes que chacun d'eux s'attachait à traiter. Donneau de Vizé, dans ses *Nouvelles nouvelles*, présente les types qui caractérisent trois genres bien distincts, le premier sous le nom de Lisimon, le second sous le nom de Clorante, et le troisième, sous celui d'Ariste. « Quoique ces messieurs, dit l'auteur, cherchent partout des nouvelles et se mêlent d'en débiter, leur occupation, néanmoins, ne laisse pas que d'avoir quelque sorte de différence. »

Le premier remplit le rôle dévolu aujourd'hui à nos rédacteurs politiques. « Il fait l'homme de cabinet et ne s'attache qu'aux nouvelles d'État. » Et il en a le nom de « nouvelliste d'État ». « Il sait, à l'entendre, les desseins les plus cachés de tous les princes de l'Europe et de tous leurs ministres. »

L'autre fait le bel esprit : c'est le « nouvelliste de Parnasse », le journaliste chargé, en l'an de grâce 1904, de la partie littéraire. « Il sait tous les vers qui se font, tous les livres qui s'impriment. »

Le troisième type, qui correspond à la plupart de nos journalistes contemporains, est celui du nouvelliste « universel ». Il sait tout et traite de tout avec

1. Ces détails dans *les Caractères* de La Bruyère, chapitre : Du Souverain et de la République.

autorité. « Il s'enquiert de tout, il raconte toutes sortes de nouvelles. Il sait les affaires d'État et il sait celles de Parnasse. Il sait de plus, non seulement celles de son quartier, mais encore celles de toute la ville. En un mot, il ne se passe rien dans le monde dont il ne parle. »

Le nouvelliste d'État a le front chargé de nuages. Il porte en lui les destinées de la patrie.

Aux affaires d'État tout entier il s'applique,
Et d'être très grand politique
En tous lieux il a le renom.
Il pourrait gouverner lui seul mille provinces,
Et nous n'avons point aujourd'hui
De personne qui mieux que lui
Sache les intérêts des princes.

Tout autre est le nouvelliste de Parnasse, vif et pimpant.

« Ah! Messieurs, s'écrie Clorante en entrant, l'on vient de me donner la meilleure pièce que j'aie vue de ma vie! Elle est incomparable en son genre. Toute la cour l'a vue, l'a admirée. Il faut que vous ayez le plaisir de l'entendre[1]! »

Ceci dit, Clorante prit un siège et se mit à lire, sans se préoccuper autrement de savoir si l'on était disposé à l'écouter.

A peine eut-il achevé qu'Ariste s'écria :

« — Ah! bons Dieux! à quoi ai-je songé, de ne vous avoir point encore montré quelques galanteries et quelques vers que j'ai exprès dessus moi? »

Car les nouvellistes de Parnasse s'en allaient, les poches gonflées d'une foule de productions en vers et

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 7-8.

en prose dont ils étaient fiers de pouvoir donner la primeur.

On était à table.

Clorante n'eut pas plutôt entendu le propos d'Ariste qu'il s'essuya les doigts, tendant les mains pour avoir communication immédiate de ces nouveautés, que, de loin, il semblait dévorer des yeux. Ce qui ne se fit pas sans peine car, pour les trouver, Ariste fut obligé de débarrasser ses poches, qui étaient en nombre infini et pleines de mille papiers; cependant que Clorante perdait presque contenance « de voir que ceux qu'on lui cherchait étaient si long temps à trouver ». Enfin, les voilà : ce sont deux madrigaux.

Les nouvellistes de Parnasse ne se contentent pas de se munir des informations diverses dont se compose la « chronique des lettres »; ils jugent et commentent les productions de l'esprit; ils sont critiques littéraires. Parmi eux, quelques-uns deviennent de véritables autorités. Les « précieuses » de Molière les proclament « arbitres souverains des belles choses ». « Ce sont eux, dit Madelon, qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait autre chose que cela. »

Molière fait tracer par ses *précieuses* le portrait achevé du nouvelliste parnassien. Par lui, « on apprend chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une

jouissance; celui-ci a composé des stances sur une infidélité; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met son ouvrage sous la presse ».

Aux nouvellistes de Parnasse on peut joindre les nouvellistes musicaux, que l'on nommait « les coureurs de chansons[1] ». Ils étaient pour les mélodies et les airs nouveaux ce que leurs confrères étaient pour les informations politiques et les productions littéraires. « Ils ne font, dit Donneau de Vizé, que demander et que donner le petit air nouveau[2]. »

Puis voici les critiques d'art. « Ils prennent un grand intérêt aux bâtiments du roi et à l'embellissement de Paris. Ils sont tous contrôleurs des grands édifices et ne manquent jamais de les aller voir. » Tel par exemple aujourd'hui, l'éminent critique des *Débats*, M. André Hallays. « Après les avoir bien considérés et avoir bien contrôlé dessus, ils débitent leurs nouvelles, en y regardant travailler, et l'on voit souvent quantité de personnes qui s'y arrêtent, plutôt pour les écouter que pour regarder les bâtiments[3]. » Nous avons encore *le Journal pour rire*. Ce sont les nouvellistes « enjoués ». Force est de reconnaître qu'au siècle de Corneille et de Racine, ils sont les favoris du public, « parce que la manière dont ils disent leurs nouvelles fait que tous ceux qui les écoutent s'y divertissent. Ainsi leurs nouvelles, fausses

1. *Nouvelles nouvelles*, III, 326-27.
2. *Ibid.*, III, 325-27.
3. *Ibid.*, III, 321.

ou véritables, plaisent à tout le monde, parce que leur personne plaît [1] ».

C'est enfin le représentant d'une presse plus spéciale, le « nouvelliste galant ». Poupin et parfumé, il se glisse dans le boudoir. « La guerre seule ne fait pas des nouvellistes, constate le rédacteur du *Mercure* [2]. On en voit de galants dans les ruelles et qui ont encore plus d'occupations, parce que l'Amour a plus de sujets que Mars. »

Tous d'ailleurs s'accordent sur un point : nouvellistes d'État comme nouvellistes de Parnasse, nouvellistes enjoués comme nouvellistes galants, n'ont égard qu'à l'actualité. Et c'est encore un des traits caractéristiques de ce journalisme de conversation, qui se répand partout et que rien ne saurait fixer : le souci de la question du jour, de l'affaire dont chacun s'occupe, de « l'affaire en règne », pour se servir de l'expression qui courait alors.

« L'affaire qui est en règne, dit Donneau de Vizé, est toujours le principal sujet de leurs conversations et ils s'en disent tous les jours les nouvelles les uns aux autres [3]. »

Il n'est pas jusqu'à la quatrième page de nos journaux, dont ils ne devancent la publicité et les réclames. Les annonces même de la nature la plus délicate, et qu'on pourrait croire toutes modernes, trouvent leur place dans le milieu que nous étudions.

Mme Caquet fait les mariages :

MADAME CAQUET.

Dans un registre exact de toutes les familles,
J'ai le taux des garçons, comme le taux des filles,

1. *Nouvelles nouvelles*, III, 327.
2. *Mercure galant*, janv. 1693, p. 83-84.
3. *Nouvelles nouvelles*, III, 319.

Et pour ce qui regarde enfin l'intérieur,
Je sais sans me vanter tout mon Paris par cœur.

GAZETIN.

Ah! de chaque maison vous savez la chronique...

MADAME CAQUET.

Chronique scandaleuse, et, de plus, je m'en pique,
Quatre fois la semaine on vient chez moi jouer.

. . . .

On vous épluche là le voisin, la voisine,
Et chacun à son tour passe par l'étamine :
Ainsi quand je connais et les mœurs et le bien,
Un mariage après ne me coûte plus rien [1].

Le nombre des nouvellistes allait donc croissant et se multipliant. Tout le monde devenait nouvelliste. Les femmes s'en mêlaient. Si bien, conclut Donneau de Vizé, qu'on se demandera bientôt :

« — Quelle nouvelle? ne savez-vous rien de nouveau? » au lieu de :

« — Comment vous portez-vous? »

Et notre auteur, qui est cependant nouvelliste de profession, ne trouve à ce besoin de s'informer partout de ce qui se passe, d'autre explication — que dirait-il en voyant aujourd'hui tout le monde en France lire son journal? — qu'un texte de *la Guerre des Gaules* :

« Si César ne nous faisait voir que la France a été de tout temps remplie de nouvellistes, en accusant toute notre nation d'arrêter les passants sur les grands chemins et les marchands forains en plein marché pour leur faire dire des nouvelles, peut-être qu'on ne croirait pas ce que je viens de dire. »

1. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2 754, p. 191.

III

NOUVELLISTES DE PLEIN VENT[1]

Des ruelles et des salons, le nouvellisme — le mot est de l'époque — ne devait pas tarder à gagner la rue. Ici les promenades publiques vont témoigner de leur importance. Au temps jadis, celles-ci tenaient dans la vie de société une place beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Le bourgeois du XXe siècle est comme muré dans son existence privée; il n'aime pas à se répandre en dehors du cercle étroit de ses relations personnelles; mais autrefois on entrait facilement en rapports avec le premier venu, sans le connaître. Les pages qui suivent ne visent pas seulement Paris, mais les grandes villes de province, Lyon et Marseille entre autres. Les promenades publiques y étaient relativement beaucoup plus nombreuses et plus vastes que de nos jours. Elles étaient fréquentées par la meilleure société.

1. Donneau de Vizé, *Mercure galant*, 1673. — Du même, *Nouvelles nouvelles*. — *Le grand théâtre des nouvellistes, docteurs et historiens à la mode*; Anvers, 1689. — Du Camp d'Orgas, *Satires ou réflexions sur les erreurs des hommes et les nouvellistes du temps*; Paris, 1690. — *Nouveau règlement général pour les nouvellistes*; Paris, 1703. — L'abbé Pic, *les Nouvellistes*, lettre à Mme..., dans *Œuvres mêlées attribuées à Saint-Evremond*; Londres, 1711. — Anonyme, *les Nouvellistes*, comédie représentée sur le théâtre de Villeneuve, le 25 juin 1741, *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754. — D'Ardène, *le Nouvelliste*, dans ses œuvres posthumes, t. IV; Marseille, 1767.

On s'abordait les uns les autres spontanément, avec grâce et bonne humeur, quand on se pressentait de semblable condition. Puis, après échange de gais propos, on se quittait de même. Les comédies du temps abondent en scènes que cette facilité de liaison a inspirées. Les étrangers s'en étonnent. « Les Français aiment à se lier et à vivre en société, écrivent-ils. Ils aiment particulièrement les étrangers. Ils sont curieux, ils s'informent de tout et ils donnent cent occasions de parler[1]. » Les dimanches et jours de fête, au Cours et dans les jardins, se pressait une foule de promeneurs qui venaient jouir du beau temps, tout prêts à faire salon en plein air dans les costumes les plus brillants. « Après dîner, quelque part qu'on aille, à Luxembourg, au Palais-Royal, à l'Arsenal, on voit les dames avec leurs éventails, la gorge à peine couverte de toile de soie. »

Mais que se passe-t-il? De ci de là, nos promeneurs s'arrêtent et se groupent autour d'une manière d'orateur qui devise avec animation. Celui-ci raconte, sur un ton tout à la fois important et aimable, des faits récents, que personne encore ne connaissait et qu'il tient, dit-il, de première source; un autre commente, d'un air réfléchi, le dernier traité que vient de conclure M. le Secrétaire du roi pour les Affaires étrangères. Ce sont les héros des promenades publiques; ce sont les nouvellistes. « Ils ont leurs rendez-vous en tous lieux où ils savent qu'il doit se rencontrer grand monde. » « Vous les y voyez présider au milieu de quantité d'auditeurs, parler d'action et se faire écouter. Là ils marient les rois et les princes,

1. Nemeitz, *Séjour de Paris* (éd. Franklin, Paris, 1897), p. 58.

font la paix, déclarent la guerre. » « Le bon et le mauvais succès des affaires d'État, dit Donneau de Vizé, paraissent sur leur visage. Leur corps ne saurait demeurer en place, non plus que leur esprit. Ils quittent sans parler ceux avec qui ils sont, pour aller joindre d'autres qu'ils aperçoivent, puis ils les quittent encore après pour d'autres et reviennent ensuite à leur première compagnie [1]. »

Si grande fut la place occupée par ces nouvellistes de plein vent dans le milieu contemporain, qu'un nombre infini d'écrivains ont retenu leur personnalité pour peindre leurs postures dans les moments où on les voyait pérorer avec animation, ou bien, au contraire, écouter avec une attention béate ceux qui discouraient devant eux. « Ils ne regardent point ceux qui les saluent et ne saluent presque jamais personne, tant ils sont attentifs à écouter tout ce qui se dit en leur compagnie. Ceux de leurs amis qui sont nouvellistes se viennent mêler parmi eux, sans les saluer, sans dire bonjour et sans parler du tout, et c'est une coutume qu'ils observent afin de ne pas interrompre celui qui parle [2]. »

Ils sont groupés en cercle, ceux de derrière montant sur les épaules de ceux qui sont devant eux, afin de mieux entendre ce qui se dit.

Tels étaient ces amas d'avides nouvellistes
Qu'une nouvelle fait grossir,
Et qu'une autre plus loin, dite par leurs copistes,
Fait en un instant éclaircir.
Je m'imagine voir des têtes avancées,
Sur des épaules entassées...,

1. *Nouvelles nouvelles*, III, 320.
2. *Ibid.*, III, 322-24.

Souvent, dans un même groupe, plusieurs parlent à la fois. On ne sait à qui entendre. « Celui-ci quitte une nouvelle à moitié, pour en commencer une autre et la laisse aussitôt pour reprendre la première. » Et l'on y peut rire de tel nouvelliste dans un cruel embarras, parce qu'il ne peut, à son grand désespoir, entendre à la fois tout ce qui se dit, de ci, de là, et reste perplexe un moment, ahuri, comme l'âne du philosophe entre les deux mangeoires.

La saison de la neige et de la brume trouve nos hommes à leur poste, tout comme les journées de soleil et de lumière :

Vous voyez en hiver la troupe désolée,
Courir avec fureur dans cette grande allée,
Et plusieurs sans manteaux, tout gelés et transis,
De la moitié du corps paraissent rétrécis.
Dans le temps fortuné de la saison nouvelle,
Imitant le soleil, on voit croître leur zèle.
Alors, se promenant sous les jeunes ormeaux,
On les voit attentifs à cent projets nouveaux [1].

Ils parlent de tout avec une admirable assurance et la plus grande volubilité. Tels les montre en un tableau pittoresque le *Grand théâtre des Nouvellistes* :

Dans qui pourrait-on voir plus de métamorphoses?
Vous êtes, selon vous, tour à tour toutes choses :
Tantôt théologiens, philosophes, rhéteurs,
Pilotes, souffleurs d'or, astrologues, sculpteurs,
Docteurs en droit, danseurs, médecins, gens de lettres.

Et plus loin :

Grammaire, poésie, histoire, rhétorique,
Peinture, art militaire, architecture, optique,
Tous concerts d'instruments et musique et plein chant.
Art de changer en or l'airain le plus méchant,

1. *Le Grand théâtre des Nouvellistes* (1689), p. 94-95.

Danse, géométrie, algèbre, pilotage,
En parlant à pied sec craindre peu le naufrage,
Savoir l'astrologie et tracer aux humains
Leur bon et mauvais sort par les seuls traits des mains,
Joindre la politique à la philosophie,
Le droit, la médecine à la théologie,
Ce sont là seulement de ces sortes de gens,
Sous les marronniers verts, les superbes talents.

Cette foule de nouvellistes, répandus dans les promenades, se divisait naturellement en nouvellistes « parlans » et nouvellistes « écoutans ». Les premiers, à peine est-il besoin de le dire, jouaient le principal rôle et ne laissaient pas d'en être extrêmement fiers. Aussi chacun se piquait-il d'avoir les meilleures nouvelles, les plus intéressantes, les plus sûres, dont l'authenticité fût garantie par le nom d'un personnage connu, partant autorisé.

L'essentiel était que les informations données fussent réellement des primeurs.

Dans la comédie *les Nouvellistes*, Frontin le dit fort galamment :

Une nouvelle en sa fraîcheur
Brille comme une belle fleur,
Qui garde son parfum toute une matinée.
Mais le soir la flétrit : la nouvelle est fanée.
Je l'enferme en mon sein, cette rose sans pair :
Et ce n'est que pour vous qu'elle va prendre l'air [1].

A quoi M. Gazetin, son interlocuteur, répond :

Combien je vous sais gré de cette préférence !

Pour s'approvisionner de ce précieux butin, les uns avaient des émissaires qui parcouraient la ville, les autres entretenaient, souvent à grands frais, d'actives correspondances en province, à l'étranger. Les négo-

1. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2751, p. 215.

ciants surtout et les banquiers sont sollicités d'ajouter aux lettres, où ils traitent de leurs affaires, des détails sur les événements dont les pays qu'ils habitent sont le théâtre. Puis l'on s'en va saisir au passage, ou traquer à domicile ceux que l'on croit susceptibles de donner d'utiles indications : l'interview moderne. « L'on doit savoir gré, dit d'Ardène, à ces Nouvellistes ardents, quand ils ne viennent pas nous relancer au milieu de nos occupations les plus sérieuses et jusque dans l'intérieur le plus secret de nos demeures[1]. »

Mêlons-nous maintenant à l'un de ces groupes de Nouvellistes, avec Donneau de Vizé qui les a tant fréquentés. L'un de ces messieurs arrive hors d'haleine. Il brandit triomphalement une feuille de papier. C'est une lettre d'Égypte ! Aussitôt, tous se pressent autour de lui pour en connaître la teneur.

Les auteurs comiques ne tarderont pas à railler nos amis au sujet de ces lettres remplies d'informations merveilleuses et reçues des pays les plus lointains.

Dans la comédie *les Nouvellistes*, Frontin joue le rôle d'un nouvelliste du jardin du Temple.

FRONTIN.

Tout le jardin du Temple est en combustion :
Nous avons, grâce soit à la bonté divine !
Un journal fort exact qui nous vient de la Chine.

GAZETIN.

De la Chine !

FRONTIN.

Oui, monsieur. Peut-on n'être jaloux
Que de savoir ce qui se passe auprès de nous ?
Il faut viser plus loin. Si le ciel nous seconde,
La Gazette viendra bientôt de l'autre monde.

1. D'Ardène, *Œuvres complètes*, IV, 291.

Retournons cependant à notre homme qui arrive, affairé et l'air vainqueur, dans les allées ombreuses de la promenade, avec sa lettre d'Égypte. Une « assemblée », dit Donneau de Vizé, se forma aussitôt autour de lui.

« Tant qu'on lut, l'attention fut si grande qu'on ne proféra pas une seule parole. » Cependant les auditeurs ne pouvaient s'empêcher d'exprimer, par le jeu de leur physionomie, leur intime et complète satisfaction.

Et à peine eut-il terminé sa lecture, que le propriétaire de la précieuse pièce s'écria, glorieux, en l'agitant à nouveau au-dessus de sa tête :

« — Ce sont là des nouvelles! Morbleu, des nouvelles! de belles nouvelles ! ce que l'on peut appeler des nouvelles! et qu'il n'appartient pas à tout le monde d'avoir. »

Mais ce cénacle de rencontre aborde la discussion du document communiqué. « Nous eûmes ensuite, dit Donneau de Vizé, une longue conversation dont l'Égypte fut le sujet, et l'on y parla fort de l'illustre M. de Monceaux, qui a entrepris ce voyage pour des raisons qui lui sont si avantageuses. »

A peine cet entretien touchait-il à sa fin, que l'on vit approcher du groupe deux hommes causant avec animation et donnant des signes du plus grand étonnement. L'un d'eux parlait à voix très haute :

« — Non, jamais la malice de Tartuffe n'approcha de celle de Viergette; et l'hypocrite de la comédie paraîtra un ange, si on le compare à cet abominable faux dévot! »

Ce fut occasion d'entendre l'histoire toute fraîche de ce Viergette, un bourgeois de Champagne, issu de très

honorable famille... Un fait divers, corsé de détails plus ou moins curieux, tels qu'on les voit aujourd'hui encore remplir les colonnes de nos quotidiens.

Puis on mit sur le tapis les « affaires de la campagne », c'est-à-dire de la guerre qui était alors engagée en Hollande. En fidèles sujets, les Nouvellistes admirent la rapidité avec laquelle le roi vole de conquête en conquête. On craint pour les approvisionnements, dans ce pays « serré, plein de digues, où il faut tout porter ».

Les fragments de dialogue, que nous a conservés *le Mercure*, expriment d'une manière pittoresque et vivante cette gazette parlée en plein air :

« Pour ce qui est des approvisionnements, dit l'un de la compagnie, on ne doit pas s'en mettre en peine. M. le marquis de Louvois s'en mêle, et c'est tout dire. On sait de quel air et de quelle promptitude il sert et fait servir Sa Majesté.

— Je crois que rien ne manquera de ce côté, reprit un autre ; mais l'assiette du pays doit faire appréhender beaucoup, et l'on sait de quelle manière il a résisté aux Espagnols qui ne sont pas de malhabiles gens[1] ».

Et, vraiment, il semble qu'on voie et qu'on entende cette assemblée de gazetiers bavards, les uns assis sur un banc ou sur des chaises, les autres en cercle tout autour, au centre les orateurs, l'air important et réfléchi, le geste persuasif ; on distingue les hochements de tête de ceux qui approuvent ; de droite ou de gauche, c'est de temps à autre une exclamation, un cri de surprise ou d'approbation. Quelques-uns prennent des notes.

1. *Mercure galant*, 1673, II, 53-54.

La conversation se fixa ensuite — et ce fut une vraie discussion — sur la genèse de la guerre de Hollande. On en découvrit les origines lointaines, on en précisa les causes immédiates. Faits, dates, noms propres, textes exacts des traités, tourbillonnaient dans la conversation.

L'un des assistants, qui avait voyagé, entreprit la description du pays. « Il n'y a là que des canaux et des prairies, disait-il, point de montagnes, et toutes les maisons y sont journellement lavées et frottées, au dedans comme au dehors. »

Un autre fournissait des renseignements sur les mœurs hollandaises :

« — En Hollande les maris n'ont pas le droit de battre leurs femmes. »

Doux pays ! Et chacun de rire. L'échange de réflexions et de nouvelles passe ensuite aux négociations, que M. Courtin vient de conduire en Suède et dont l'issue a été si favorable.

La matière était encore à l'ordre du jour, quand arriva un nouvelliste que chacun salua de ce nom « le Romain ». La plupart des membres de la société, qui le connaissaient d'ailleurs fort bien, auraient été embarrassés de l'appeler d'une manière différente. Le nouveau venu s'était fait connaître sous cette désignation, parce qu'il s'était donné la mission de communiquer à sa compagnie les lettres qu'il recevait régulièrement de Rome.

C'est déjà, comme on voit, l'usage des pseudonymes, qui, depuis, s'est tant répandu dans la presse.

Le « Romain » débuta par la description de l'entrée que venait de faire dans la Ville Éternelle le duc d'Estrées, ambassadeur de France auprès du pape. Il

dénombra les principaux carrosses du cortège, où plus d'une centaine étaient attelés de six chevaux.

Il parlait encore, quand un nouveau venu l'interrompit pour annoncer que le roi avait couché à Notre-Dame de Liesse.

« Cela n'est pas exact », répliquèrent quelques autres.

Le premier s'obstina. Les contradicteurs répliquèrent. Car c'était la dernière des injures pour un nouvelliste, que de voir mettre en doute son information. Déjà les propos tournaient à l'aigre, les mains étaient prêtes à se lever, quand un des membres de la réunion, homme posé et qui n'avait pas encore dit trois paroles, tira avec ostentation une lettre de sa poche. La rumeur se calma. Par cette lettre on mandait que le roi était arrivé le 29 à Laon, et que les officiers de Liesse, conduits par le sieur Maynou, bailli du lieu, y étaient venus complimenter Sa Majesté.

« Si le sieur Maynou a vu Sa Majesté, dit le nouvelliste obstiné, je crois que je dois me rendre. Ce n'est pas que je sois condamnable pour avoir soutenu la nouvelle que j'ai avancée, et en voici la raison! »

La suite est bonne à connaître, car elle montre comment un esprit consciencieux pouvait en arriver à propager une fausse nouvelle et comment les nouvellistes de promenades publiques parvenaient à en faire la critique.

« J'étais assuré, dit le nouvelliste, que le sieur Maynou avait harangué le roi, et le sieur Maynou étant de Liesse, j'avais lieu de croire que le roi y avait été.

— Vous concluez mal, lui répondit-on. Et les fausses nouvelles que l'on débite sans cesse ne

seraient pas si fréquentes, si les apparences ne faisaient pas trop tôt conclure ceux qui ont démangeaison de dire quelque chose de nouveau. Cependant chacun devrait savoir que les apparences sont souvent trompeuses. »

La réplique fut coupée par « un ami de l'assemblée », qui venait du sacre de l'évêque de Dax et en rapportait d'intéressants détails.

Aussi bien les fausses nouvelles se répandaient beaucoup moins aisément et en moins grand nombre qu'on ne serait tenté de le croire aujourd'hui. Sans que personne en fût chargé à un titre quelconque, il s'était établi une manière de police et de contrôle. Le public même avait acquis en cette matière un doigté qui lui servait à faire, de sa propre initiative, le départ du bon grain et de l'ivraie. « Un nouvelliste se fait entendre de loin, il arrive presque essoufflé, débite avec feu sa nouvelle. La foule qui l'environne l'écoute avec avidité. L'histoire finie, chacun, par une prompte retraite, lui fait entendre qu'il masque la vérité [1]. »

Quant aux nouvellistes, ils avaient des principes de critique qui leur permettaient de passer au crible toute espèce d'information. Ils s'étaient créé ainsi, lentement, mais sûrement, une vraie méthode, dont quelques-uns usaient avec une singulière perspicacité, pour étudier les faits du passé, les événements du jour, voire pour scruter l'avenir.

Ici, d'ailleurs, les contemporains raillent encore. Parlant des campagnes militaires, « les Nouvellistes, disent-ils, font voir, clair comme le jour, quels doivent être nos succès ; et si leurs prophéties

1. *Entendons-nous*, ouvrage posthume de M. Gobe-Mouches, 1760, in-12, p. 8.

se trouvent fausses, tant pis pour les événements. Il suffit que leurs conjectures soient selon les principes incontestables de la plus exacte politique[1] ».

Sans parler de la déconsidération s'attachant à l'homme qui avait lancé une nouvelle fausse parmi ses confrères, l'auteur du bruit erroné était tenu d'aller en personne le démentir auprès de tous ceux auxquels il l'avait communiqué. Et combien, en cette circonstance, il se trouvait « penaud », ainsi que nous l'apprend d'Ardène dans son *Nouvelliste* :

En coupable,
Il aimerait autant faire amende honorable,
Que d'aller humblement — car enfin il le faut —
Reprendre sa nouvelle et jusqu'au demi-mot,
A mille et mille gens dire, changeant de note :
Messieurs, je vous trompais[2].

Les fausses nouvelles, en dépit des précautions prises pour leur fermer les avenues, parvenaient encore, comme bien on pense, à se glisser parmi nos compagnons. Les contemporains ne cessent d'en plaisanter, et parfois d'une manière divertissante. Dans la comédie, *Arlequin Mercure galant*[3], notre personnage répond à Jupiter, soucieux d'être bien renseigné :

« — Des nouvelles? En voici :

« *Des Antipodes* : Ces gens-là souhaiteraient avec impatience de savoir si c'est eux ou si c'est

1. *La Capitale des Gaules* (La Haye, 1760), p. 41 et suiv.
2. D'Ardène, *Œuvres complètes*, IV, 325.
3. *Arlequin Mercure galant*, comédie en trois actes mise au théâtre par M. D..., et représentée pour la première fois le 22 janvier 1682.

nous qui vont la tête en bas et les pieds en haut.

« *D'Espagne :* Ces jours passés, dans une fête de taureaux, un homme s'étant présenté pour combattre un taureau extrêmement furieux, on fut étonné de voir ce taureau humilié devant lui; et, comme on cherchait la cause d'un effet si prodigieux, on sut que cet homme était marié et que sa tête était mieux ornée que celle de l'animal. »

Quelquefois le groupe des discoureurs était brusquement disloqué par l'un des habitués qui arrivait en criant :

On débite là-bas une bonne nouvelle,
Et que chacun estime telle,
Cette nouvelle qui ravit,
Et que de bien loin on écrit,
Est de Madagascar et même toute fraîche...[1].

Et chacun de courir vers le point du jardin où l'on donnait connaissance de la dépêche de Madagascar.

D'autres fois, au contraire, c'est l'importance même de la nouvelle annoncée dans un cercle qui en provoque la dispersion. Car chacun tire tout aussitôt de son côté, pour obtenir d'autre part la confirmation de ce qui vient d'être dit, ou bien en connaître des détails nouveaux[2].

Afin de suivre les opérations militaires, quelques-uns ont apporté des cartes qu'ils déploient sur les bancs ou sur leurs genoux. A défaut d'une carte, une canne, promenée par une main savante, trace sur le sable des allées le cours des fleuves, marque l'em-

1. *Mercure galant*, 1673, III, 9.
2. *Ibid.*, 1673, II, 277-78.

placement des villes assiégées, figure les grandes évolutions stratégiques. « Nos armées sont-elles en campagne? — ils en tracent et dirigent la marche avec le bout de la canne. Ils dessinent le terrain où elles doivent camper, les mouvements qu'elles feront, la position et les forces de l'ennemi, les opérations réciproques des uns et des autres [1]. » Et, dans la comédie du château de Villeneuve, Gazetin décrivant à son frère Chrisante le nouvelliste idéal :

Personne mieux que lui, le compas à la main,
Ne sait d'un général deviner le chemin;
Et, dans le Luxembourg, sa canne s'est usée
A force de tracer la marche d'une armée [2].

Plus loin, dans la même pièce, ces démonstrations de haute tactique sont mises en scène de plaisante façon. L'action se passe vers 1743. On parle de la guerre engagée en Orient entre la Turquie et la Perse. Frontin qui, pour les besoins de son intrigue, singe le nouvelliste, vient de donner lecture d'une lettre qu'il aurait reçue de ces contrées lointaines. Il s'apprête à la commenter suivant la formule :

FRONTIN.
Vous savez qu'Aracan...
JOURNAL.
Pour nous rendre ceci d'une façon plus claire,
Je pense que le plan nous serait nécessaire.
FRONTIN.
En effet, il vous faut remettre sous les yeux
La carte du pays pour me comprendre mieux.
Prêtez-moi votre pied, monsieur, que je l'arrange;
Prenez donc, s'il vous plaît, que ce soit là le Gange.
Pour connaître Aracan, mettez le vôtre là...
Et je nomme ceci (il crache) golfe de Bengala.
L'autre pied s'il vous plaît pour plus d'intelligence.

1. *La Capitale des Gaules*, p. 44.
2. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal.*, ms. 2751, p. 180.

On voit le jeu de scène qui se précise mieux encore dans la suite du dialogue :

Il est bon du Mogol de voir la résidence.
La ville de Golconde est de cette autre part.
Voulez-vous bien permettre... Excusez de l'écart.
Ça, ne remuez plus, si votre pied s'écarte
Il sera malaisé de connaître la carte.

GAZETIN.

Je ne suis pas trop bien pour la voir aisément.

JOURNAL.

La posture est gênante.

FRONTIN.

Écoutez un moment.
Tournez-vous. Eh! morbleu, votre pied se dérange,
Et vous allez, monsieur, le mettre dans le Gange.

GAZETIN.

Je suis présentement à ma commodité.

JOURNAL.

Expliquez donc enfin votre difficulté.

FRONTIN,

frappant comme un sourd sur le pied de Journal :

Il faut partir de là.

JOURNAL.

Vous frappez comme un diable,
Doucement.

FRONTIN.

Excusez. L'endroit est remarquable.
Il faut venir ici. Par de certains coteaux,
On peut faire filer trente mille chevaux,
Qui pourront, sur-le-champ, surprendre à la sourdine
Un poste avantageux dans le fond de la Chine.
Mais le point difficile est de parvenir là.
S'ils passent par ici, le golfe Bengala
Leur coupe le chemin... Et si leur marche change,
Ils trouveront alors le grand fleuve du Gange.
Le passer à la nage est un autre embarras.
Ils n'ont point de vaisseaux... comment faire en ce cas?

JOURNAL.

Je conviens avec vous que l'affaire est critique....

Et la discussion s'engage à fond.

Lorsque se déroulent des événements importants, à l'époque par exemple où les armées sont aux prises sur les frontières, l'agitation parmi les groupes de nouvellistes est extrême.

« La confusion fut si grande, écrit Donneau de Vizé dans *le Mercure* de juin 1673, tant de gens y parlèrent à la fois des conquêtes du roi et de la naissance de M. d'Anjou, que ceux qui parlaient ne s'entendaient pas eux-mêmes.

« — Quoi, disait l'un, prendre en même temps Orsoy, Burich, le Fort de la Lippe, Vezel, Rhimberg...

« — Ce n'est pas tout,... » disait l'autre.

Soudain s'élève un bruit confus.

Un homme de qualité vient d'affirmer que l'armée est entrée dans l'île de Bleteau. Il s'agit du fameux passage du Rhin.

« Comme ce passage nous rendait en quelque façon maîtres des formidables retranchements qui étaient le long des bords de l'Issel, cette nouvelle fut trouvée de capitale importance et chacun courut de son côté pour en apprendre les particularités, qu'on ne sut point ce jour-là, non plus que celles de la prise de Grool. »

L'impatience des nouvellistes « écoutans » est dans ces moments d'une pétulance presque dangereuse pour ceux mêmes qui viennent donner pâture à leur curiosité. Ceux-ci sont littéralement assaillis, presque étouffés par la presse qui se fait autour d'eux :

Un des moins diligents, arrivant à grands pas,
Apporte une nouvelle et l'annonce trop bas.
Chacun pour la savoir le presse et l'environne,
Car, parmi ces gens-là, l'on ne connaît personne.

Il a beau s'écrier : « Vous allez m'étouffer! »
Cela ne sert de rien qu'à les plus échauffer.
Et, plus il fait d'efforts pour sortir de la presse,
Plus à le retenir tout ce grand corps s'empresse :
Jusqu'à ce que, enfin, chagrin et furieux,
Il fende à coups de pied le corps des curieux.
Se mettant à l'écart il s'évente, il respire,
En soi-même ravi de ce qu'il vient de dire,
Quand, les plus éloignés, n'ayant rien entendu,
Sur ce pauvre essoufflé s'en vont à corps perdu [1].

Les nouvellistes ne se contentent pas de narrer les événements : ils les discutent; ils jugent les hommes et leurs actes, obéissant aux caprices de leur humeur, aux tendances de leur esprit, se laissant guider par leurs intérêts ou par leur caractère.

Leurs emplois sont fort beaux sur la terre et sur l'onde;
Ils gouvernent seuls tout le monde;
Ils prennent les villes d'assaut.
Sans leur avis jamais rien n'est fait comme il faut,
Et leur prudence est sans seconde.
Ils jugent souverainement [2].

Dans sa *Capitale des Gaules*, Fougeret de Montbron les présente sous le même jour. Tout en se promenant dans les jardins, dit-il, « ils citent à leurs tribunaux les princes, les ministres et les généraux. Le sanctuaire inaccessible du Conseil leur est ouvert. Tous les mystères du cabinet leur sont dévoilés. Rien n'échappe à leur pénétration, à la sagacité de leurs lumières [3] ». Puis ils escomptent l'avenir. « Messieurs les nouvellistes, dit l'auteur de *la Quintessence*, sont toujours en avance sur les événements [4]. » De faits connus, ils tirent des déductions qui leur permettent

1. Du Camp d'Orgas, *Satires* (éd. de 1690), VIII, 65, sq.
2. *Mercure galant*, mars 1673, p. 36.
3. *La Capitale des Gaules*, p. 44.
4. Numéro du 15 février 1725.

de prévoir les suites d'une campagne, les résultats de négociations en cours, ou l'heureuse fortune d'un ministre dans la charge dont il vient d'être honoré. Sur l'authenticité des nouvelles annoncées, sur l'issue des événements qui se produisent, sont ouverts des paris, souvent fort élevés, qui donnent à la discussion autant d'attrait que d'importance. Une gageure de ce genre fait le nœud de la comédie *le Nouvelliste*, par d'Ardène. A en croire *le Radotage* de Marchand, lors de la guerre qui nous enleva le Canada, en 1763, un nouvelliste, pris d'une ardeur extrême, après un pari engagé, voulut s'embarquer pour l'Amérique, impatient de voler au-devant du vaisseau qui devait apporter l'annonce de la prise de Louisbourg[1]. Parfois s'élève une contradiction. « Ils sont quasi prêts à se battre contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment. » Quelques taquins s'amusent « à les obstiner ». Ces querelles ne dégénèrent que rarement en conflits sérieux.

Le premier venu, qui entre dans le jardin, est pris pour arbitre. Tel l'abbé Pic, brusquement assailli par une bande où tout le monde parle à la fois :

« Je les écoutai pendant un quart d'heure avec étonnement, sans pouvoir comprendre de quoi il s'agissait :

« — Je parie, disait l'un, que Monsieur ne sera pas « de votre sentiment.

« — Je suis sûr que vous serez condamné, » ajoutait l'autre.

« — Vous êtes tous deux dans l'erreur, » répliquait un troisième. »

1. Marchand, *le Radotage* (1760), p. 142.

« Un quatrième me parlait par-dessus l'épaule de ceux qui s'étaient avancés les premiers. J'entendais encore d'autres voix derrière moi qui ne m'étourdissaient pas moins. Mon silence ne servait qu'à les animer. Je les quittai à la faveur d'une ouverture qu'ils me laissèrent, sans avoir pu m'instruire de la cause de leur querelle[1]. »

Nos « gazetiers à la bouche », comme on les nomme fréquemment, n'attendaient pas toujours l'arrivée du courrier et la distribution de l' « ordinaire », pour annoncer, de la meilleure foi du monde, les nouvelles qui s'y trouvaient. Pour railler ces « informations futures », l'auteur anonyme des *Nouvellistes* en met une dans la bouche de son personnage grotesque, M. Journal, que la science s'est chargée de transformer, bien des années après, en une de ses plus belles découvertes. La coïncidence en est vraiment surprenante. On trouve donc dans *les Nouvellistes*, dès l'année 1741, et avec une précision de détail presque invraisemblable, la description de la télégraphie électrique. M. Journal dit à son compère, M. Gazetin (l'auteur désirait évidemment dérider son public par une grosse bouffonnerie) :

Savez-vous le système
Dont je veux démontrer l'utilité extrême?

GAZETIN.

Non, vraiment, savez-vous....

JOURNAL.

Ne m'interrompez pas.
Souvent la poste jette en de grands embarras.
Les chemins sont mauvais; un pont, une rivière
Nous causent le retard d'une journée entière.
Par un secret tiré de cette tête-là,
J'ai trouvé le moyen d'éviter tout cela.

1. L'abbé Pic, dans la *Correspondance* de Saint-Evremond, p. 211-12.

GAZETIN.

J'entends, par des oiseaux...

JOURNAL.

La route est peu fidèle;
Un chasseur pourrait bien arrêter la nouvelle.
Vous connaissez, monsieur, le pouvoir de l'aimant?
Au fond d'un cabinet je vous place un cadran :
Son aiguille aimantée y marque, au lieu des heures,
Des princes souverains les fameuses demeures;
Sous lesquelles j'inscris les incidents divers
Qui peuvent arriver dans ce vaste univers.
Ma pendule achevée, — écoutez la merveille! —
Tous mes correspondants en ont une pareille,
Et, pour m'apprendre un fait dont je dois être instruit,
Ils y mettent l'aiguille et la mienne la suit.
Par cet heureux moyen, en moins d'une seconde,
Je sais ce qui se fait, monsieur, dans tout le monde.

GAZETIN.

Miracle! que d'esprit! mon cœur est enchanté!

JOURNAL.

Vous êtes donc content de cette nouveauté?

GAZETIN.

Très fort, vous savez donc...

JOURNAL.

Je ne sais rien encore;
Le tout est dans ma tête... [1].

Quand ils ont épuisé les matières graves, nos discoureurs en plein air passent à des sujets moins austères : il parlent de masques et de modes, et des mille petits bruits scandaleux de la ville. « On ne dit plus que des bagatelles, le reste de l'après-dînée [2]. » Enfin, comme de nos jours encore, dans nos quotidiens, les faits et gestes des criminels sont la grande et inépuisable ressource à défaut de sujets plus intéressants.

« Savez-vous bien, dit l'un des personnages mis

1. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754, p. 183-84.
2. *Mercure galant*, 1673, II, 73-74.

en scène par Vizé, que lorsque ces Messieurs les Nouvellistes manquent de nouvelles, qu'ils se jettent sur les pendus et sur les roués et qu'ils s'entretiennent de ce qu'ils ont fait avant que d'être pris, de ce qu'ils ont répondu quand on les a interrogés, de ce qu'ils ont dit en mourant et de la manière dont ils sont morts ? »

Ces discours, auxquels les « exploits » des grands criminels servaient de trame, étaient écoutés passionnément : histoires de brigands qui hantaient le bourgeois rentrant chez lui. Il tremble de voir Cartouche ou Poulaillier surgir à chaque carrefour, et n'en retourne pas moins le lendemain pour écouter, en faisant creux de sa main derrière son oreille, le nouvelliste qui conte si dramatiquement ces terribles et horrifiques histoires [1].

Et tout cela ne forme-t-il pas, aujourd'hui encore, une sorte de rubrique très soigneusement entretenue pour la plus grande satisfaction de l'abonné ou du lecteur?

Mais quel est cet homme, assis sur un banc, sous les marronniers en fleurs, qui s'écrie à voix haute :

« — Puisque je vous dis que je le tiens de mon beau-frère en personne!

— Du roi?

— Du roi, de mon beau-frère, c'est tout un! »

Il a le visage et le poil noirs, il est de taille grosse et trapue.

C'est le comte Charles d'Aubigné, frère de la marquise de Maintenon, que son esprit vif et naturel,

1. *La Lorgnette philosophique* (par Grimod de la Reynière), Paris, 1785, 2e partie, p. 52.

autant que ses relations à la cour, transformaient, dans les promenades publiques, en nouvelliste entouré et applaudi. « C'était un panier percé, dit Saint-Simon, fou à enfermer, mais plaisant, avec de l'esprit et des saillies et des réparties auxquelles on ne se pouvait attendre; avec cela bon homme et honnête homme, poli, et sans rien de ce que la vanité de la situation de sa sœur eût pu mêler d'impertinent. » Aussi se bousculait-on pour occuper l'une des places de devant dans le cercle de gazetiers à la bouche, dont ce « beau-frère du roi » était l'oracle [1].

Tels on voyait les nouvellistes fichés, comme des pieux, dans les endroits des jardins publics qui se trouvaient favorablement disposés pour leurs assemblées. « Promeneurs végétatifs », ainsi qu'on les nommait, et qui semblaient en réalité faire partie du jardin au même titre que les plantes et les ifs en rangs d'ognons.

Les « nouvellistes écoutants » y restaient auprès de l'orateur en exercice, « consommant souvent les heures du repas, plutôt que de ne pas entendre la fin d'une nouvelle commencée [2] ». La première nouvelle ouïe, une seconde suivait et s'opposait, comme la première, à ce que l'on rejoignît le potage [3]. Les femmes couraient alors relancer leurs maris, les tirer par les basques, avec les propos les plus vifs. Oyez la bourgeoise que Donneau de Vizé met en

1. Saint-Simon, éd. Boislisle, IV, 291-96; « Portraits et caractères », ms. du Musée britannique, publ. par M. de Boislisle, *ibid.*, 291-95, note.
2. *Mercure galant*, 1673. II, 15.
3. *La Capitale des Gaules*, p. 41 et suiv.

scène Elle se plaint à tout venant de la manie de son seigneur et époux :

> Avecques de faibles cervelles
> A qui ce jardin plaît aussi,
> Il est des jours entiers ici,
> A toujours écouter ou conter des nouvelles [1].

Parfois l'orage, qu'annonçaient des coups de tonnerre, obligeait la compagnie à se disperser. Mais il fallait la nuit pour séparer définitivement ces obstinés discoureurs. Alors, ils se décidaient à regagner le logis; car, sur les neuf heures, les jardins étaient fermés au sourd et lourd roulement des tambours.

1. *Mercure galant*, 1673, II, 78-79.



LES NOUVELLISTES DANS LA GALERIE DU PALAIS

D'après une estampe du tome II des *Nouvelles nouvelles* de Donneau de Vizé (*1663*).

IV

LES SPÉCIALISTES[1]

Les nouvellistes de promenades publiques se divisaient donc en nouvellistes « parlans » et nouvellistes « écoutans ». En outre, on retrouvait parmi eux, et d'une manière plus tranchée encore, les catégories déjà signalées parmi les nouvellistes de salon.

Au premier plan, voici ceux qui ne s'occupent que de « grandes affaires », les nouvellistes d'État. On les appelle plus particulièrement, d'un nom que l'on trouve dans *le Mercure* dès 1673, « les Politiques ». Comme ils constituaient, parmi les nouvellistes, la fraction de beaucoup la plus importante, la partie la plus remuante, celle qui parlait le plus, le plus haut et qui faisait le plus parler d'elle, l'expression « les Politiques » en vint, dans le courant du XVIII[e] siècle, à désigner généralement les nouvellistes.

Le Nouvelliste d'État reparaît dans les jardins

1. *Mercure galant*. — Donneau de Vizé, *Nouvelles nouvelles*; Paris, 1663. — *Le Grand théâtre des Nouvellistes*; Anvers, 1689. — *Le Journaliste amusant ou le Monde sérieux et comique*; Paris, 1731, in-12.

publics tel qu'on l'a rencontré « après souper », dans les salons :

Quatre ou cinq fameux politiques
Assemblés au Palais-Royal,
S'entretenant un jour des affaires publiques,
En raisonnaient tant bien que mal.
Ceux-ci voulaient la paix, ceux-là voulaient la guerre.
Chacun suivait ses préjugés.
« On est sûr, disait l'un, de triompher sur terre,
Mais les vaisseaux sont négligés.
— Pour réussir, le Prince, interrompit un autre,
Devrait faire ceci, devrait faire cela.
— Ah ! monsieur ! que dites-vous là ?
Quel conseil plus creux que le vôtre !
Il faut donc au bon sens renoncer désormais ?
J'ai vécu plus d'un jour dans les cours étrangères ;
Pour être bien instruit je me consume en frais :
Que le roi fasse un peu ces démarches légères,
Je veux être pendu, si l'on me voit jamais
M'embarrasser de ses affaires [1] ! »

Était-ce jalousie professionnelle ? — mais Eusèbe Renaudot, directeur de *la Gazette de France*, se plaignait de ce que le monde fût envahi par ses confrères, les bavards : « On ne peut plus tenir contre les politiques qui inondent les maisons et la ville [2]. »

Que si les « Politiques » n'avaient qu'en médiocre estime leurs confrères de la littérature, ceux-ci le leur rendaient bien ; et Donneau de Vizé s'est plus d'une fois amusé de leurs rivalités.

Par leur importance, les nouvellistes militaires tiennent le second rang. « Ils se plaisent à ne parler que de ce qui regarde l'armée [3]. »

1. P. de Bologne, *Amusements d'un septuagénaire* (Paris, 1786, in-12), p. 19.
2. Lettre du 14 sept. 1702, publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*.
3. *Mercure galant*, 1673, II, p. 135.

Le Mercure reproduit des fragments de leurs dialogues. Il s'agit encore, en 1673, de la campagne de Hollande. Le roi commande en personne et le prince de Condé est arrivé pour le seconder de ses conseils.

« Sa Majesté est toujours la première et la dernière à cheval, dit un nouvelliste; elle écrit tous les jours, de sa main propre, les ordres qu'elle donne à tous ses officiers généraux.

— Voilà les affaires en bon train, dit alors une personne de la compagnie, en faisant paraître beaucoup de joie; et il faut nécessairement que l'on parle dans peu de quelque chose de considérable.

— Vous en parlez bien à votre aise, lui répartit un bon vieillard qui avait fait trente ou quarante campagnes; si vous saviez quelles sont les fatigues de la guerre.....

— Chaque métier a ses peines, interrompit le nouvelliste; mais je crois que celles de la guerre ne doivent pas être si grandes, puisque l'on dit que tout ce que l'on entreprend pour la gloire est doux.

— S'il est doux pour la gloire, il est bien rude pour le corps, » répliqua le vieillard.

« Une grande ondée qui survint, note le rédacteur du *Mercure*, et qui aurait pu donner à boire à toute l'armée d'Alexandre, obligea la compagnie de se séparer, sans poursuivre une conversation qu'elle aurait eu bien de la peine à quitter[1]. »

Quand la fortune des armes tournait, il se trouvait parmi les nouvellistes militaires des esprits enthousiastes, qui ranimaient les courages, atténuaient les revers, montraient la victoire prochaine. Tel,

1. *Mercure galant*, 1673, II, 135.

Louis de Mérode-Montmorency, prince d'Isenghien, maréchal de France, qui ne croyait pas déroger à son rang, en venant dans les promenades publiques, au temps de la désastreuse campagne de Bohême, remettre dans les cœurs de fermes espoirs.

« Il entretient l'ardeur guerrière par le récit d'une victoire hebdomadaire! il transforme nos soldats en héros! Les amateurs de nouvelles l'étouffent de caresses, les politiques lui témoignent leur respect [1]. » Et il avait, soldat blanchi sous l'uniforme, des expressions d'une rondeur militaire; brave à trois poils, « vieille culotte de peau », qui, certain jour, en sa qualité de président du tribunal des maréchaux de France, « renvoyait à la police » ces faquins de Marmontel et de Fréron assez osés pour vouloir se battre en duel comme des gentilshommes.

A force de parler de marches et de contremarches, d'équipements et d'artillerie, ces stratèges de promenades publiques en arrivaient à se considérer de bonne foi comme de grands capitaines. C'est en toute sincérité qu'ils s'écriaient :

Oui, si le Roi voulait me donner une armée,
Je connais le terrain... [2].

Ces spécialistes étaient naturellement, en majeure partie, d'anciens militaires qui venaient dans ces cénacles, aux temps des guerres sans cesse renaissantes, fournir l'appoint de connaissances acquises dans la vie des camps. Mais les abbés aussi — qui l'aurait cru? — montraient des dispositions particu-

1. *Le régiment de la calotte*, éd. de 1886, Paris, in-12, p. 104.
2. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754, p. 200.

lièrement belliqueuses; après les vieux soldats, c'étaient eux qui suivaient avec le plus d'intérêt les manœuvres des généraux.

L'auteur anonyme du *Grand Théâtre des nouvellistes*, qui ne laisse échapper aucune occasion de plaisanter ces tacticiens de la voie publique, écrit à ce propos :

Et vous, abbés du temps, dont le cœur est tout braise,
Pour enflammer la guerre assis tout à votre aise,
Et qui, dans le transport de cette passion,
Faites du Luxembourg un second Ilion,
Parlez, abbés, parlez, est-ce que vos bréviaires
Pour bien décrire un camp vous donnent des lumières[1] ?

Aux nouvellistes militaires se joignent les voyageurs. Ils apportent aux spécialistes le précieux concours de témoignages précis. Ils complètent la relation de la campagne en cours par la description du pays : « Dewenter est la capitale de tout le pays d'Over-Issel; c'est une place forte et grande et remplie de très beaux édifices. Elbourg est sur le Zuyderzée; Harderwick est une place forte qui a été bâtie plusieurs fois; Harlem est une grande ville très forte, elle est située sur le rivage de l'Issel à deux lieues d'Elbourg, etc. [2]. »

Puis, accourent, voltigeant de groupe en groupe, ayant partout le mot pour rire, « le mot de la fin », ceux que, dans les ruelles, nous avons entendu appeler les « nouvellistes enjoués » et qui sont nommés ici les « nouvellistes turlupins », du mot « turlupinade », qui désignait alors calembourgs et calembredaines. C'est, nous l'avons dit, le Journal

1. *Grand Théâtre des Nouvellistes*, p. 94.
2. *Mercure galant*, 1673, III, 35-36.

amusant. Voici, par exemple, des militaires qui ont achevé l'énumération des succès remportés par Louis XIV durant sa campagne de Hollande, entre autres toute cette suite de prises de places fortes, que termina la reddition de Crèvecœur. Et le nouvelliste turlupin de conclure aussitôt par ces mots — « qu'il proférait assez haut pour les faire entendre au loin » :

« — Hé, messieurs, n'avouerez-vous pas que les Français ont beaucoup trop d'honnêteté pour les Hollandais et qu'ils n'ont pas voulu leur laisser de Crèvecœur à la fin de la campagne [1]? »

Et les rires bruyants égayaient l'aridité des dissertations stratégiques.

Cependant notre « échotier » a des mots plus fins. Les flottes françaises assiégeaient, en 1782, Gibraltar occupé par les Anglais. On attachait grande importance à la prise de la place.

« — Et comment va le siège de Gibraltar? » demande l'un des assistants.

— Hé! mais assez bien, répond Turlupin, il commence à se lever. »

Ce qui, par parenthèse, était envisager gaîment l'échec de ce siège entrepris à grand appareil et qui fut pour nos armes un véritable désastre.

Plus loin, nous trouvons les groupes de *nouvellistes de Parnasse*, qui, pour être en plus petit nombre que les politiques, n'en sont pas moins écoutés. A eux surtout s'applique l'observation des contemporains, que, s'il était important d'apporter des nouvelles sûres et

1. *Mercure galant*, 1673, III, 326-27.

fraîches, il n'était pas moins utile de les bien dire. Il ne suffit pas d'être un journaliste bien informé; encore faut-il savoir tenir une plume, écrire avec élégance et clarté.

Dans son numéro de mai 1673, le rédacteur du *Mercure* raconte comment, le départ du roi étant devenu officiel, il se rendit dans les promenades, pour y recueillir l'impression qu'en éprouvaient les Parisiens; mais il tomba sur un groupe de Nouvellistes de Parnasse. Déjà l'un d'entre eux avait commencé à lire une pièce de vers. « Il me dit sans compliment — car ce sont des choses que les nouvellistes trouvent inutiles — qu'il allait recommencer pour l'amour de moi. Ce qu'il fit sans me donner le temps de répliquer. »

C'étaient des stances intitulées :

Le père rival de son fils.

En voici la première :

Philis mes beaux jours sont passés,
Et mon fils n'est qu'à son aurore.
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis plus assez.

A peine la lecture fut-elle terminée, que les auditeurs, en jurant cent fois et en frappant du pied et en levant les yeux au ciel, déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien entendu de plus beau [1].

Dans ces cercles se répandent les nouvelles académiques. Nous sommes en mai 1673; Godeau, évêque de Vence, vient de mourir. Il était des qua-

1. *Mercure galant*, 1673, II, 1er-7 mai. — Cette pièce est du conseiller Ranchin.

rante. On loue ses poésies, sa traduction des psaumes. Peu de temps auparavant était mort La Mothe Le Vayer. Celui-ci, disent nos discoureurs, était très savant; il avait beaucoup de belles-lettres, témoin les quinze ou seize volumes qu'il laissait au public. On passe à sa biographie. Le Vayer avait été précepteur de Monsieur, frère unique du roi. Il avait eu l'idée originale de se marier à quatre-vingts ans et avait vécu plusieurs années encore après lesdites noces, mais sans avoir d'enfants; ce qui faisait rendre un rare hommage à la vertu de sa femme.

C'est, comme on voit, l'article nécrologique au complet. Puis on dispose des deux fauteuils devenus vacants à l'Académie : ce sont des pronostics. Les beaux-esprits, qui semblent les plus dignes d'être élus, sont passés en revue. Enfin on parle des livres nouveaux.

Au XVIII[e] siècle, les nouvellistes de Parnasse sont demeurés identiques à ceux qu'a dépeints, sous Louis XIV, Donneau de Vizé. « Ils procèdent à l'anatomie des anciens et des modernes. Racine et Corneille souffrent, de ces bourreaux, un martyre qu'ils n'ont point mérité. Despréaux ne peut échapper à leurs fureurs [1]. »

Ils apparaissent, jusqu'à la fin de l'ancien régime, comme les faiseurs de gloire, dispensant le succès et minant d'autre part les renommées qui ont osé s'édifier sans leur agrément. « Troupe légère de beaux-esprits qui mettent un homme à la mode, selon leur caprice ou leur intérêt. Il faut les entendre pour savoir tout ce qu'on doit les apprécier. Ce sont des

1. *Le Journaliste amusant ou le Monde sérieux et comique* (Paris, 1731).

distributeurs de réputation, d'autant plus libéraux qu'en ce genre ils ne gardent ordinairement rien pour eux[1]. » A l'époque où le marquis de Luchet écrit ces lignes, sous Louis XVI, la presse littéraire a commencé à prendre quelque importance. En elle nos nouvellistes ont vu la rivale. « Il suffit qu'un journaliste rende compte d'un ouvrage, dit Luchet, pour qu'ils frondent son avis, voulant être seuls juges. » Et ils ont bien l'allure qui convient à des critiques. « On les connaît à leur morgue, ainsi qu'à leur tranchant. »

Parmi eux, ceux qui s'occupent spécialement d'art dramatique forment une phalange peu nombreuse, mais active. On les voit disserter au pied des ormes et des marronniers. Gresset les appelle les « chenilles de théâtre », et le mot fait fortune. Ils annoncent les pièces nouvelles : une comédie du fameux Molière, avec ballet de Beauchamp ; le théâtre du Marais donnera *Pulchérie* de Corneille l'aîné et l'Hôtel de Bourgogne représentera *Cléodat* de son frère Thomas ; puis on aura *Mithridate* de M. Racine. Le nouvelliste affirme que cette tragédie est assurée de réussir, « parce que les pièces de cet auteur ont toujours beaucoup d'amis ».

Les « chenilles de théâtre » appréciaient la valeur des pièces et le jeu des acteurs. Dans cette catégorie de nouvellistes, le comédien pensionné, Pierre Le Noir de la Thorillière, dernier survivant de l'illustre troupe de Molière, occupa l'un des premiers rangs jusqu'à sa mort qui survint en 1731.

De la comédie on passe à l'opéra. On aura, pour le

1. [Marquis de Luchet], *Paris en miniature*, Amsterdam, 1784, p. 81.

carnaval, dit l'un, une nouveauté de Lulli, à laquelle travaille « le tendre M. Quinault ». Par malheur sa profession d'auditeur à la Cour des Comptes nuit à la régularité de sa production.

Les rivalités d'étoiles divisent nos critiques en camps ennemis. Les Pélissiens poursuivent de sarcasmes les Mauriens, car ceux-ci osent proclamer la supériorité de Mlle Le Maure sur Mlle Pélissier. Et il devient en fait difficile de garder sa neutralité entre ces passions contraires [1].

L'Opéra n'est d'ailleurs pas du goût de tout le monde. L'amateur de comédie affirme qu'on s'y ennuie d'entendre toujours chanter. Encore admettrait-il des opéras, pourvu qu'on n'y chantât pas.

A ces mots bondit un « nouvelliste musical ». Ne pas tressaillir d'émotion à la beauté d'un grand air! Et il se met sur-le-champ, en manière d'argumentation, à entonner l'un de ceux qui ont eu le plus de succès dans la saison dernière; ce qui accroît la compagnie des nouvellistes d'une troupe de badauds :

> Voyons encor ce chantre entêté de musique
> Amuser follement tant de sots curieux [2].

Cependant un autre admire surtout les machineries construites par les soins du marquis de Sourdéac. Et l'on rappelle les anciennes « inimitables » qu'il créa pour la *Toison d'Or*.

Mais le musicien, un pur, déclare que les machines sont inutiles.

Lorsque la musique est dans sa perfection, elle

1. *La Nouveauté*, comédie de Le Grand, scène X, dans le recueil de ses *Œuvres* (Paris, 1770), IV, 246.
2. *Grand théâtre des Nouvellistes*, p. 88.

tient lieu de tout cela. Six chansons, composées par ce génie (il s'agit de Lulli), feront courir tout Paris [1].

Et que dira-t-on des ballets? Pour les juger, ceux-ci trouveront également parmi nos gazetiers à la bouche des critiques compétents. L'un d'eux, pour mieux appuyer sa critique, se met à danser le pas qu'il est en train de juger. L'auteur du *Grand Théâtre*, qui voit en passant ce chorégraphe occasionnel, prend sur le vif sa caricature :

> Ce danseur, y réglant jusqu'à ses moindres pas,
> Sans rime et sans raison y marche par compas.
> Voyez comme d'abord son esprit sans cadence
> Prétend y réformer les règles de la danse,
> Lorsqu'il croit sur tout autre y prendre le bon biais,
> Et, tout goutteux qu'il est, y bien jouer des pieds.
> Dès que, plein de chaleur, son esprit se débande,
> Quel autre mieux que lui danse une sarabande?
> Non, non, il n'en est point qui puisse avec raison
> Lui contester ici le rang de Pantalon [2].

Et la discussion reprend sur des questions littéraires, quand elle est brusquement interrompue « par le désordre que causa la querelle de deux nouvellistes », dignes successeur de Vadius et de Trissotin, qui, pour un désaccord sur la valeur de quelques hexamètres, s'étaient pris aux cheveux, et, après s'être réciproquement arraché leurs perruques, se tiraient les oreilles, se déchiraient le nez et se donnaient de grands coups de poing. A la discussion littéraire succède la critique historique. On entend dialoguer en plein air les rédacteurs du *Journal des Savants*. Des numismates présentent des médailles.

1. *Mercure galant*, 1673, XIVe semaine.
2. *Grand Théâtre des Nouvellistes*, p. 88.

Il en est une que les États de Hollande viennent de faire frapper, où l'on voit, à l'avers, la figure de Mercure; au revers, les emblèmes des sept provinces unies entourés de lauriers. L'inscription était en latin : prétexte tout trouvé pour un érudit de la bande à en donner l'explication. Donneau a reproduit la scène avec sa vivacité coutumière :

« Périandre n'eut pas plutôt remarqué l'inscription qui était sur la médaille que, sans rien examiner davantage, il la lut plusieurs fois avec emphase et l'apprit même par cœur.

« — Vive le latin! s'écria-t-il dès qu'il l'eut bien mise dans sa mémoire, c'est une langue qu'on ne peut assez admirer, qui dit beaucoup de choses en peu de paroles, comme on peut voir dans cette inimitable inscription, qui dit plus de choses en six ou sept petites lignes, que vous n'en pourriez dire en trente de prose française.

« ASSERTIS LEGIBUS...

« dit-il alors,

« ASSERTIS LEGIBUS...

« Messieurs,

« ASSERTIS LEGIBUS...

« cela veut dire : Ayant affermi les lois, les ayant assurées, rétablies, fait revivre et les ayant remises dans leur premier éclat; en sorte que rien n'est plus capable de les détruire, ni même de les ébranler. Voilà ce que veut dire :

« ASSERTIS LEGIBUS...

« Passons à :

« EMENDATIS SACRIS...

« EMENDATIS SACRIS...

« Ah! Messieurs, que

« EMENDATIS SACRIS...

« est admirable!

« EMENDATIS SACRIS...

« ayant épuré la religion, l'ayant corrigée, l'ayant réformée. C'est le vrai mot, messieurs, réformée; la religion réformée, et c'est ce que...

« EMENDATIS SACRIS...

« signifie.

« ADJUTIS DEFENSIS...

« Ah! que cet

« ADJUTIS DEFENSIS...

« est beau! Rien ne peut égaler

« ADJUTIS DEFENSIS...

« ADJUTIS DEFENSIS...

« vaut un million.

« ADJUTIS DEFENSIS...

« ayant donné du secours à ceux qui nous en ont autrefois donné, les ayant défendus, ayant pris le parti de nos alliés, de ceux qui s'étaient joints avec nous :

« ADJUTIS... CONCILIATIS REGIBUS...

« Rien ne peut payer

« CONCILIATIS REGIBUS...

« Ah! que ce

« CONCILIATIS REGIBUS...

« a de force!

« CONCILIATIS REGIBUS...

« ayant été les arbitres des Rois, les ayant, par nos soins, nos avis, nos secours, notre prudence, remis bien ensemble, obligés à faire la paix, accordés, réunis et tout ce qui vous plaira sur ce sujet; car il n'est rien que, pour l'union des rois, ne signifient ces deux mots. Je dis deux mots, messieurs, car il

n'y en a que deux et c'est ce que nous devons remarquer :

« CONCILIATIS REGIBUS...

« Pour moi, je ne puis me lasser d'admirer :

« CONCILIATIS REGIBUS...

« et je tiens que

« CONCILIATIS REGIBUS...

« peut seul suffire à faire l'éloge de la langue latine.
« Mais passons au reste, car je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais tout ce que renferme cette inscription [1]. »

Enfin viennent les critiques d'art. Pour faire la description d'un portrait ils ont recours aux termes techniques :

Angle, optique, profil, nuage, draperie.

Ils ne parlent que de « massicot, d'azur, de vermillon ». Et il n'est œuvre de maître où quelque détail ne soit repris par eux. Celui-ci connaît plus particulièrement des travaux d'architecture :

C'est d'abord dans ses mains qu'on trouve avec plaisir
Pour bâtir des palais cent ordres à choisir :
Car, sans le Corinthien, le Toscan, l'Ionique,
Et ce qu'a de charmant avec eux le Dorique,
Il en fait voir encor de son invention
Qui des plus curieux bornent la passion.
Et ce ne sont d'abord, par ses soins pédantesques,
Que frises, piédestals, ovales et grotesques,
Colonnes, pavillons, lambris et chapiteaux,
Tout enfin, hors l'argent pour bâtir ces châteaux.

Pour donner à sa critique l'autorité de ce que notre langue moderne appelle un graphique, le nou-

1. *Mercure galant*, 1673, III, p. 164 et suiv.

velliste porte avec lui un carton, qui contient de grandes feuilles de papier; et, à l'aide d'un « charbon », il y trace rapidement des lignes et des plans, destinés à rendre sa pensée plus limpide [1].

Aussi bien ces nombreux nouvellistes, qu'ils fussent d'État ou de Parnasse, militaires ou critiques d'art, n'étaient pas indistinctement confondus. Chaque groupe, chaque spécialité avait sa place, que la tradition avait insensiblement fixée dans chaque promenade. Le public savait qu'aux abords du boulingrin on parlait plus particulièrement des marches et contre-marches de l'armée de Turenne, tandis qu'autour du « rond d'eau » il s'agissait des affaires étrangères, et que, sous les tilleuls de la grande allée, les titres littéraires des nouveaux académiciens et la valeur de la dernière pièce représentée à l'Hôtel de Bourgogne étaient débattus avec compétence. Seuls les turlupins sautillaient de groupe en groupe, piquant leurs bons mots sur les propos de leurs confrères, toujours alertes et vifs, et toujours railleurs.

Bientôt même les grands jardins acquirent dans leur ensemble leur spécialité : on verra par la suite comment le Luxembourg devint peu à peu le lieu de réunion des nouvellistes de Parnasse, tandis que les Politiques se portèrent de préférence au Palais-Royal.

Enfin le XVIIIe siècle voit paraître parmi ces discoureurs un type nouveau, produit par le mouvement des idées; c'est l'économiste politique, le philanthrope, le physiocrate. Il disserte imperturba-

1. *Grand Théâtre des nouvellistes*, p. 87.

blement des bases de l'impôt, des règles de l'hygiène et des grandes idées philosophiques et morales qui vont régénérer l'humanité. Parmi les nouvellistes, ce dernier venu ne fut peut-être pas le plus amusant : on n'oserait pas affirmer qu'il fut celui qui eut le moins d'influence.

V

BUREAUX ET PELOTONS[1]

Nos discoureurs en plein vent avaient à craindre que le désordre ne se mît parmi eux. Quand les nouvelles affluaient, quand elles offraient matière à discussion, on ne devait plus savoir à qui entendre.

Louis XIV est en Hollande, à la tête de son armée : « Les nouvellistes ouvrirent presque tous la bouche dans le même moment pour dire ce qu'ils savaient de particulier; mais, la confusion commençant à devenir grande, il y en eut un qui, aimant moins le bruit que les autres, s'avisa de dire qu'il fallait que chacun parlât à son tour et racontât ce qu'il savait de particulier. Cette proposition plut et chacun choisit le siège (d'une ville en Hollande) dont il était le mieux instruit, pour en rapporter les particularités.

1. *Bibl. nat.*, ms. franç. 22817, correspondance du comte de Lionne. — Du Camp d'Orgas, *Satires ou réflexions sur les erreurs des hommes et les nouvellistes du temps*; Paris, 1690. — *Mercure galant*. — *Mœurs de Paris* par M. L(a) P(e)y(r)e; Amsterdam, 1747. — Saint-Simon, *Mémoires*, éd. de Boislisle. — Marchand, *Mon radotage et celui des autres*; Paris, 1760. — Abbé Morellet, *Mémoires*, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

Celui qui s'était chargé de raconter celui d'Ossay commença de la sorte[1].... »

Il se forma ainsi, pour l'apport, la concentration et la discussion des nouvelles, de véritables sociétés qui prirent avec le temps une certaine cohésion. Ces groupes de nouvellistes, que l'on voyait se réunir dans les promenades pour s'occuper des événements du jour, étaient nommés les « pelotons »; et ceux de ces pelotons qui étaient parvenus à se donner l'apparence d'une organisation stable et régulière, étaient appelés des « sociétés », des « compagnies », et plus précisément des « bureaux ». Bureaux constitués comme ceux d'une assemblée délibérante. Et c'est en vérité le nom qui caractérise le mieux ces réunions en plein air; car Du Camp d'Orgas, en 1690 — déjà! — désigne un des « bureaux » qu'abrite, aux Tuileries, le parasol des marronniers en fleurs, sous cette dénomination, *la Chambre*.

... la Chambre se sépare.
— La Chambre, dites-vous? — Oui, c'est un corps entier :
Il a son président, l'avocat, le greffier.
. . . .
Pour moi, plus de cent fois, je me suis diverti
Regardant de quel air leur greffier est bâti.
. . . .
Son habit en hiver, vous transit et vous glace,
Son chapeau sans cordon tremble au moindre zéphyr,
. . . .
Et l'on dirait toujours qu'il sort de maladie.

Auprès du président et du greffier — nous dirions aujourd'hui : du secrétaire — le « questionneur » jouait un rôle important. S'agissait-il d'une bataille, celui-ci marquait sur ses tablettes, en suivant le

1. *Mercure galant*, 1673, II, 211-12.

récit des assistants, les pertes et les gains des deux partis en présence, les noms des morts et des blessés. « C'est dans ces tablettes, disait-il, quand celui qui avait entrepris la relation du combat naval eut cessé de parler, que l'on doit apprendre au vrai ceux qui ont remporté la victoire; et c'est, continua-t-il, ce que j'examinerai en me couchant, ne pouvant pas le faire sans jetons [1]. »

A l'heure fixée, le président « ouvrait le bureau ». Ceux qui arrivaient en retard se mêlaient à leurs confrères sans saluer, pour ne pas interrompre celui qui parlait. Ils se contentaient d'un léger signe de tête à leurs amis qui répondaient de même [2].

Si quelqu'un d'entre eux vient trop tard,
Il dit, d'une âme un peu dolente,
Qu'il en aura pourtant sa part,
Quoiqu'il ne soit venu qu'à *nouvelle expirante* [3].

Toutes les nouvelles « étant mises sur le bureau » (c'est l'expression consacrée), commençait « l'heure des réflexions », c'est-à-dire celle de la critique. C'est pour nous le moment intéressant, « l'heure

... où les Politiques
Font, en parlant des affaires publiques,
Redoubler les attentions.

Toutes les nouvelles sont donc passées à l'étamine; et elles ne sont regardées comme sûres qu'après cette épreuve. Il faut, en outre, qu'elles aient reçu l'approbation des nouvellistes qui, par leurs relations et

1. *Mercure galant*, 1673, II, 268-70.
2. *Ibid.*, III, 264.
3. *Ibid.*, II, 122-23.

par l'autorité qu'ils se sont peu à peu acquise, ont le privilège de pouvoir infirmer ou confirmer les nouvelles en cours. Actuellement encore n'entendons-nous pas chaque jour :

« Oh! ceci doit être vrai; je l'ai lu dans tel journal ».

Car il en était des nouvellistes, comme il en est aujourd'hui des journaux : quelques-uns s'étaient fait la réputation, non seulement d'être généralement bien informés, mais de ne donner les nouvelles qu'avec prudence et esprit critique.

Voici donc l'heure des réflexions :

Les nouvelles, dit-il, ne sont bien assurées,
Qu'à ces heures-là seulement,
Et l'on n'y croit parfaitement
Que quand par tels ou tels elles sont avérées,
Qui souvent ont l'honneur de voir
Des gens que leur emploi conduit à tout savoir.

Comme toutes les sociétés de spécialistes, ces bureaux en étaient arrivés à se créer un vocabulaire et un langage particuliers. C'est encore Donneau de Vizé qui nous renseigne à ce sujet et de la manière la plus curieuse :

Pour s'expliquer, ils ont beaucoup de termes,
Comme : « Aujourd'hui sur le bureau
Nous n'avons rien mis de nouveau », —
« La Compagnie a toutes ces nouvelles », —
« Sur le bureau l'on en mit hier de belles »,
Ou « le bureau doit s'ouvrir à l'instant », —
« On doit tantôt en examiner telles,
Car le bureau n'est encor que de tant », —
« Telle nouvelle n'est pas mûre », —
« Telle est aujourd'hui dans son plein », —
« Telle est aux abois », et « Demain
Telle seulement sera sûre ». —

« Tels ne sachant rien des premiers,
Ne sont que de francs regrattiers,
Et les bonnes toujours leur étant inconnues
Ils ne savent que les menues,
Qu'ils débitent tous les derniers [1]. »

Dans la plupart des jardins et des promenades publics s'étaient formés des bureaux de nouvellistes, dont plusieurs étaient renommés. Donneau de Vizé les nomme les « grands bureaux », « ces fameux bureaux », ou bien encore : « ces bureaux si célèbres par les grandes affaires qui s'y traitent [2] ». Et le charme de l'entretien devait y être des plus vifs ; car *le Mercure* cite tel « gentilhomme champêtre », jadis familier de ces réunions, et qui, revenu dans ses terres, où il recevait de nombreuses correspondances, ne cessait d'envoyer régulièrement les nouvelles « de la campagne », — nous dirions : de province — au bureau parisien qu'il avait fréquenté ; témoignage de sa reconnaissance pour tant d'heures agréables passées dans ce plaisant commerce.

*
* *

L'auteur des *Mœurs de Paris* divise les « politiques » des promenades publiques en trois classes : la première comprend d'anciens militaires, de vieux officiers aimant à rappeler leurs campagnes, mais surtout à commenter les guerres nouvelles qui se déroulaient sur les frontières, impatients qu'ils sont d'apprendre les marches et les hauts faits des armées.

La seconde classe se recrutait parmi les bourgeois

1. *Mercure galant*, 1673, II, 124-25.
2. *Ibid.*, 1673, III, 76-77.

bavards et patriotes, enclins généralement à fronder le gouvernement.

La troisième classe, dit l'auteur des *Mœurs de Paris*, se composait d'ouvriers[1]. Dans *Léandre ambassadeur*, Cassandre va chercher au Luxembourg confirmation de nouvelles qui l'intéressent. Et la principale autorité qu'il y rencontre est son cordonnier, le compère Lempaigne[2]. La présence de gens du peuple, venant s'enquérir des événements publics et les discuter sur les divers points de Paris où se formaient des « pelotons », est un fait de grande importance.

*
* *

Dans ces compagnies de nouvellistes, un cousin de l'illustre homme d'État Hugues de Lionne, joua un rôle prépondérant, sur les dernières années du règne de Louis XIV. Il s'agit du comte Joachim de Lionne, premier écuyer de la Grande Écurie, qui mourut le 31 mars 1716. Il était fils d'Artus de Lionne, doyen de la Chambre des Comptes de Grenoble, et avait lui-même exercé une charge de conseiller au Parlement de cette ville. Puis il s'était lancé dans la carrière des armes, s'était distingué en Flandre contre les Espagnols, et en Afrique « où il se vit plusieurs fois exposé au danger de se voir manger par les Mores ». En 1671, il se fixa à Paris, après avoir acheté la charge de premier écuyer. C'était un homme, dit

1. *Mœurs de Paris*, p. 114.
2. *Léandre ambassadeur* dans *le Théâtre des boulevards ou Recueil de parades*, Mahon, 1756, 3 vol. in-12, t. III, p. 74.

Saint-Simon, « qui vivait très singulièrement et obscurément et qui passait sa vie à présider aux nouvellistes des Tuileries ». Au témoignage du *Mercure*, « les plus grands politiques et les plus vieux nouvellistes de ce jardin le reconnaissaient pour leur chef souverain et le regardaient comme un prodige [2] ».

Le nom du comte de Lionne doit fixer notre attention, non seulement parce qu'il était président, ou, comme ses correspondants l'appellent, « patron » de nouvellistes; mais encore à cause des nombreuses lettres qui lui étaient adressées et qui nous ont été conservées. L'on y voit que le savoir-faire, rehaussé même d'un esprit brillant, ne suffisait pas à nos discoureurs pour leur assurer une situation prépondérante dans leurs bureaux : il leur fallait encore des connaissances réelles, des efforts constants, un travail opiniâtre, une correspondance active, des relations étendues [3]. Le comte de Lionne, pour se tenir au courant des événements qui surviennent, utilise, avec une activité inlassable, ses nombreux amis à la Cour, à l'armée, dans la diplomatie [4]. Voici tout d'abord, parmi ses correspondants, son cousin, le fils aîné du grand de Lionne, puis le cardinal d'Estrées, l'abbé de Lionne, M. de Gramont, M. de Chaumont, M. de Vauréal..., une élite. Puis des noms obscurs, des Lefebvre, des Nocret, des Gafard; enfin de simples domestiques, mais qui suivent l'armée d'Italie, ou

1. Saint-Simon, éd. Boislisle, XII, 41. — Saint-Simon confond d'ailleurs le comte Joachim avec son cousin, le fils de l'ancien ministre et qui avait à la cour la charge de maître de la garde-robe.
2. *Mercure*, avril 1716, p. 181.
3. *Bibliothèque nationale*, ms. franç. 22817.
4. *Ibid.*

sont postés à Toulon pour observer les manœuvres de la flotte; bref, qui sont répartis dans toutes les régions où peuvent se dérouler des événements intéressants à connaître. Et cette correspondance abondante, venue des différents points de la France ou de l'étranger, se compose exclusivement d'un chapelet ininterrompu de nouvelles brèves, mais nourries et le plus piquantes possible, que le comte s'empressait ensuite d'aller répandre aux Tuileries, parmi les fidèles de son « cercle », comme il l'appelait.

Voici, pour en donner un exemple, les détails que Lionne reçoit sur le fameux siège de Crémone :

A Crémone, ce 4 février 1702.

« Vous attendez sans doute de moi un détail de ce qui s'est passé ici le 1er février. Il est d'autant plus juste de vous le donner que, selon moi, les siècles passés ne nous ont encore offert aucun fait étonnant et plus digne de curiosité, ayant été jusqu'à présent plus inouï, qu'une armée ennemie ait entré dans une place de guerre, ait fait prisonnier un général d'armée et plusieurs autres officiers généraux, égorgé nombre de soldats, se soit emparée d'une tour, de la moitié des remparts, de toutes les places et de deux batteries de canons, tout cela, dis-je, sans que, dans le reste de la garnison, aucun officier ou soldat en fût encore informé; mais, chose encore plus incroyable, c'est qu'après tant d'avantages, une garnison toute dispersée, la plupart sans armes, et à qui il ne restait plus un seul officier général, ait pu reprendre tous les postes dont l'armée s'était déjà emparée et l'ait entièrement chassée de la ville. Voilà pourtant, Monsieur,

au vrai tel qu'il est et que je vais vous particulariser. »

De cette même armée d'Italie, le 21 mai 1702, on écrit à Lionne en fin de lettre : « Voilà toutes nos nouvelles. Nous sommes fatigués comme des chiens ; mais cela va si bien et si glorieusement pour les armées du roi que cela nous console de toutes nos peines. »

Ce ne sont pas seulement des nouvelles, mais encore des considérations techniques sur la manière de faire la guerre partout où elle a été portée. Ceci pour les dissertations et les théories qui, comme des articles de journaux parlés, étaient développées parmi les « pelotons » des Tuileries. Du camp de Goïto, on mande à Lionne, le 1er juin 1702 :

« Lorsque je vous ai dit, Monsieur, que vous n'êtes pas au fait sur la manière dont il fallait se comporter en ce pays-ci avec les ennemis, je n'ai pas eu tort. Vous avez regardé le secours de Mantoue comme le capital de la campagne et moi je l'ai regardé comme une avant-campagne. »

Ainsi qu'on le voit, Lionne a son correspondant particulier à la suite des armées, comme l'ont, de nos jours, en Mandchourie les grands journaux d'Europe et d'Amérique. Ce correspondant écrit :

« Je vous envoie, Monsieur, une petite dissertation sur la manière dont je crois qu'on se peut conduire dans une guerre plus difficile qu'on ne s'imagine à Paris. Vous en ferez possible plus de cas dans six mois qu'à l'heure qu'il est. Ne la lisez qu'une carte à la main et lisez plus d'une fois. »

Et l'on croit entendre Lionne, présidant son bureau auprès du bassin des Tuileries, commentant les nouvelles de la campagne d'Italie après les substantielles

informations qui lui sont venues du théâtre de la guerre, et qu'il a encore mûrement méditées, une carte sous les yeux, avant d'en faire part à ses confrères.

Puis ce sont des événements de Cour :

« Mme de Maintenon est toujours plus mal, elle vomit souvent. Et mercredi matin elle rejeta à huit heures un bouillon qu'elle avait pris un quart d'heure auparavant. Elle avait mal passé la nuit. La colique l'avait beaucoup tourmentée. On ne peut déraciner la fièvre lente qu'elle a, qui la consume. Le roi, après la messe du même jour mardi, fut la voir et n'y resta qu'un *miserere.* »

Quelques fois de simples billets :

« J'ai vu le comte de Sassenage qui arrivait de Versailles, qui m'a assuré qu'il était arrivé un valet de chambre de M. de Vendôme au roi qui lui mande qu'il a dégagé Mantoue. »

Et, au *verso*, non seulement l'adresse, mais l'itinéraire que devra suivre le porteur afin que le billet arrive promptement : « Vers la rue Gaillon, allant à la porte à gauche, en traversant la rue neuve des Petits-Champs de la rue Saint-Roch ».

Plusieurs de ces nouvelles de cour sont tracées au crayon, d'une main hâtive. Prestement, la lettre a été griffonnée sur un coin de console, ou bien le papier appuyé au mur, puis expédiée tout aussitôt, afin que le destinataire fût le premier à en répandre le contenu parmi ses entours.

On trouve, dans cette correspondance, des copies de lettres importantes, émanées de personnages en place; lettres qui ne sont pas adressées à Lionne, mais dont celui-ci avait pu se procurer la teneur, à dessein de

se documenter exactement. On y trouve des notes comme celle-ci :

« Ne pourrait-on avoir la lettre du roi d'Espagne pour la copier? »

En retour, comment Lionne témoignait-il sa gratitude à ceux qui faisaient de lui l'homme le mieux informé de France? Pour les subalternes, il est probable qu'il les rémunérait en espèces sonnantes; aux autres il rendait, par ses relations, ses démarches et son crédit, sous quelque forme que ce pût être, tous les services imaginables, pour « reconnaître » ainsi leur précieuse documentation. La correspondance qu'il entretint avec Saint-Évremond nous renseigne sur ce dernier point. Le fameux libre-penseur vit en Hollande, exilé. Il y fréquente des hommes d'État; il y joue à l'hombre avec l'ambassadeur de Portugal, et y reçoit des lettres d'Angleterre dont quelques-unes sont signées « Buckingham ». Si bien qu'on croirait lire les bulletins d'une Agence Havas, nourris des événements dont les Provinces-Unies et l'Angleterre sont le théâtre, dans ces dépêches que Saint-Évremond rédige pour Joachim de Lionne. Celui-ci lui donne, en retour, l'espoir qu'il le fera rappeler d'exil par le canal de son oncle, le secrétaire d'État et, en attendant, lui envoie les nouveautés littéraires de Paris, les dernières pièces de Corneille et de Molière, la musique récemment jouée aux fêtes de Versailles; au point que Saint-Évremond, qui ignore sans doute quel prix Lionne attache à ses lettres, « s'étonne qu'une connaissance arrivée par hasard ait pu produire autant d'empressement[1] ».

1. Œuvres de Saint-Évremond, éd. de Londres (1725), t. II, et *Correspondance*, éd. Giraud, t. III.

Lionne a soin de se tenir au courant, avec un zèle égal, des nouvelles concernant la librairie. Il fait acheter les livres récemment parus, des cartes de géographie pour suivre les opérations militaires.

Rien d'ailleurs ne saurait l'éloigner des Tuileries. On voit jusqu'à son notaire obligé de l'y aller chercher pour l'entretenir d'une grave affaire de succession.

Cependant, en août 1702, il tombe malade, ce qui nous vaut la lettre suivante de l'un des nouvellistes les plus assidus à son cercle, lequel ne nous est connu que par son pseudonyme : le Roi des barbets. Le Roi des barbets est, lui aussi, retenu dans sa chambre par un accident qui lui est survenu, et précisément aux Tuileries :

« Me voici, Monsieur, avec une jambe au crochet. Une fiche me l'a ruinée. Les Tuileries causent des maux aussi bien que des plaisirs. Au moins vous serez plus tôt sur pied que moi. J'envoie savoir l'état de votre santé, puisque je ne puis plus marcher ni me tenir debout. J'avais beau me promener doucement. J'ai donné l'os le plus délicat contre la fiche. Il m'a paru un coup de mousquet. J'ai voulu par-dessus me promener le lendemain. J'ai fait réflexion que vous êtes bien plus sage de vous soigner. On me menace de semaines, de mois au lit. Je vous supplie de vous divertir. Songez si cela m'accommode. Pour comble, en me pansant tout à l'heure, on craint la gangrène, qu'il faut encore vingt-quatre heures pour sortir de doute. Cela n'empêche de me donner l'honneur d'une visite en plume. »

Le Roi des barbets ajoute qu'on vient « le berner de nouvelles ». On veut savoir de lui si elles sont

véritables et si Lionne juge à propos qu'en leur absence, « le Patriarche » — autre pseudonyme — les communique.

Suit la transcription de quinze nouvelles, auxquelles le Roi des barbets ajoute :

« Si vous jugez et ordonnez que je puisse être éclairci, je renverrai le présent feuillet avec autre en demande d'éclaircissement de ce qu'on me donne; et si vous avez aussi quelque chose pour justifier, on tâchera de faire de son mieux. »

Le Roi des barbets termine par le vœu que Son Excellence, c'est-à-dire Lionne, se trouve de nouveau, avant un mois, « au grand bassin », présidant son cercle de nouvellistes, lesquels, en son absence, y semblent des canetons que leur cane aurait abandonnés.

On vient donc relancer Lionne jusque dans la chambre où l'indisposition le retient, pour avoir la critique, ou la confirmation des nouvelles qui se répandent. Un autre de ses fidèles, qui signe Amoniox, lui écrit :

« On m'a dit à l'Opéra la bonne nouvelle. Je vous remercie, mon cher patron, de me la confirmer. Les gens qui étaient avec Monseigneur m'ont assuré que le roi n'avait pas la nouvelle certaine que le partisan Lacroix ait pris Marlborough. M. de Boufflers seulement lui avait écrit que deux officiers généraux étaient pris, et que l'on croyait que c'était lui, mais pas de confirmation. »

Aussi tous les nouvellistes forment-ils des vœux ardents pour le prompt rétablissement du « patron ».

« Je suis très fâché, lui écrit l'un d'eux, de votre petite incommodité. Les œufs frais, ni les rôties au vin ne sont mauvais; mais en user modérément et les

dernières les faire tremper dans l'eau auparavant de les mettre dans le vin; mais des potages de viande blanche et du rôti de même qualité de viande sont meilleurs et moins chauds. »

Touchante sollicitude!

Au reste ce n'étaient pas seulement les nouvellistes, hôtes des Tuileries, qui attachaient une grande importance aux informations, que le comte de Lionne récoltait de toutes parts, puis semait à pleines mains; les ambassadeurs étrangers rôdaient autour de lui, comme des renards autour d'une poule. « Le ministre d'Austrasie me persécute pour des nouvelles, écrit-il au comte de San Maiole. Il faut que vous le serviez sur la politique en diable de Vauvert. Vous avez plus de loisir qu'il ne vous en faut, par malheur, pour reposer un de vos pieds de derrière. Voilà une lettre cachetée que je vous envoie. Lisez la relation de Louville et me la renvoyez. »

En fait, le Roi des barbets a prédit juste. Lionne peut reparaître, avant lui, à son cercle des Tuileries; et il s'occupe tout aussitôt de lui rendre son éclat :

« M. de Saint-Pré, écrit-il, s'est engagé, en conscience et en honneur, d'expliquer à la compagnie, mercredi prochain, le cérémonial qui s'observe à l'entrevue des rois de France et de leurs frères avec les ducs de Savoie. »

Il n'oublie cependant pas son fidèle lieutenant. Il charge spécialement M. Scarron et le chevalier de Colonne de l'aller voir dans sa chambre, pour lui faire part des entretiens du « cercle », et il leur remet pour lui tout un paquet de nouvelles sur lesquelles il pourra jeter les yeux.

Ces lettres, si intéressantes et si suggestives, nous renseignent en outre, comme on voit, sur la personnalité des nouvellistes composant le « bureau », qui se réunissait près du grand jet d'eau des Tuileries, sous la présidence du comte de Lionne. Car, s'il est impossible de percer le secret de ces pseudonymes « le Roi des barbets, le Patriarche, le Major », on trouve du moins, cités par leur nom, le comte de San Maiole, M. de Saint-Pré, M. Scarron, le chevalier de Colonne, et autres gentilshommes fréquentant à la Cour.

A quelques années de là, sous la Régence, un cercle littéraire célèbre, nommé l'*Entresol*, était présidé par l'abbé Alary, de l'Académie française. Il se composait d'académiciens, de maréchaux de France, d'ambassadeurs. Combien de fois ces illustres personnages gagnaient-ils les Tuileries, où ils entraient par la porte des Feuillants, pour y continuer leurs séances et parler des faits du jour, discuter les problèmes de la politique contemporaine, après avoir pris leur place, comme les premiers venus, dans les pelotons de nouvellistes? On voyait là Balleroy, premier écuyer du duc d'Orléans, le vice-amiral de Camilly, le maréchal de Coigny, le marquis d'Argenson, qui fut dans la suite ministre des Affaires étrangères, Saint-Contest, secrétaire des Affaires étrangères, l'abbé de Saint-Pierre et leurs collègues[1]. Et ce mouvement ira s'accentuant jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, où les plus renommés des philosophes et des encyclopédistes viendront se mêler à nos raisonneurs de plein vent.

L'autorité que le comte de Lionne exerçait sur

1. *Revue rétrospective*, 1888, 1er semestre, p. 175.

son club des Tuileries paraît réellement avoir été très grande, jusqu'à sa mort qui se place en 1716. Nous en avons pour témoignage l'amusante lettre que Montesquieu met sous la plume d'un nouvelliste dans ses *Lettres persanes*.

« Autrefois, lui fait-il écrire, nous ne connaissions pas aux Tuileries l'usage des paris, et feu M. le comte de Lionne ne les souffrait guère ; mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est glissée parmi nous, nous ne savons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

« L'autre jour, comme j'ouvrais mon manuscrit et accommodais mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit : « Je parie cent pistoles « que non ». Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance, et, reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis :

« — M. le maréchal de... ayant appris....

« — Cela est faux, me dit-il, vous avez toujours des « nouvelles extravagantes ; il n'y a pas de sens com- « mun à tout cela. »

Et le nouvelliste, mis en scène par Montesquieu, termine ainsi :

« Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles, car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé [1]. »

Montesquieu revient sur le même sujet une seconde fois. Il suppose une supplique adressée au ministre

1. Montesquieu. *Lettres persanes*, éd. de 1769, lettre CXXX.

par l'un des vieux nouvellistes des Tuileries. On est en 1719 :

« Monseigneur,

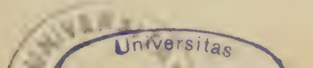
« Depuis la perte que nous avons faite de M. le comte de Lionne, nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président : le désordre se met dans nos conférences et les affaires d'État n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé. Nos jeunes gens vivent absolument sans égards pour les anciens et, entre eux, sans discipline. C'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Tuileries vingt ans avant qu'ils ne fussent au monde; je crois qu'ils nous en chasseront à la fin; et, qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros français, il faudra que nous allions tenir nos conférences au Jardin du roi ou dans quelque lieu plus écarté [2]. »

* * *

De sa plume agile et mordante, l'auteur des *Lettres persanes* revient à la charge pour faire de nos héros le portrait qui suit :

« Je parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très inutiles à l'État et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent

1. Montesquieu, *Lettres persanes*, éd. de 1769, lettre CXXX.



de celui qu'aurait pu produire un silence aussi long : cependant ils se croient considérables parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts.

« La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer. Ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. Ils savent combien notre auguste sultan a de femmes et combien il fait d'enfants toutes les années. Et, quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et celui des Mogols.

« A peine ont-ils épuisé le présent qu'ils se précipitent dans l'avenir et marchent au-devant de la Providence. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

« Ils font voler les armées comme les grues et tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens. »

Montesquieu avait infiniment d'esprit, mais, comme il le fit souvent, ici encore n'a-t-il pas jugé que sur les apparences?

Donneau de Vizé, qui a connu les nouvellistes de près, les apprécie d'une manière plus équitable :

« Vous aurez d'abord de la peine à croire combien, parmi les fausses nouvelles qui se glissent parmi eux, on en débite de véritables et de choses curieuses

et spirituelles. J'ai eu longtemps de la peine à le croire, avant que d'être devenu membre de ces célèbres corps; mais enfin j'en ai découvert les raisons. Elles viennent de la diversité des personnes de mérite, d'esprit et de naissance qui s'y rendent de toute part; et vous devez aisément être persuadé que, parmi les nouvelles de tant de gens qui ont de différents commerces dans le monde, il y en peut avoir beaucoup de curieuses et de véritables. Les uns rapportent des lettres de leurs amis, les autres de leurs parents. Les autres ont commerce avec quelques commis des ministres et les autres avec les gens attachés au service des princes et qui sont même quelquefois dans leur confidence. Il s'en trouve aussi qui ont des parents auprès des ambassadeurs que le roi a dans les pays étrangers; et il y en a même qui connaissent ceux des autres souverains qui sont auprès de Sa Majesté; et ceux-là apprennent d'eux beaucoup de choses qu'il serait difficile de savoir par d'autres voies. J'ai vu, pendant la campagne de 1673, des nouvellistes qui avaient toutes les semaines, deux fois, des lettres de banquiers de Hollande, qui apprenaient des choses fort curieuses et qui ne pouvaient venir de l'armée que longtemps après, parce que les courriers n'étaient pas obligés de se détourner comme ceux qui venaient des armées du roi, et les nouvellistes ont su par ces lettres le passage de Tolhuys trois ou quatre jours avant qu'il y eût à Paris aucune lettre de la cour qui parlât de cette belle action qui en contient tant d'autres mémorables.

« Il y a quantité de gens qui condamnent les nouvellistes sans les connaître ; mais s'ils doivent être

blâmés de quelque chose, c'est plutôt à leur manière de débiter les nouvelles et à leur empressement pour en apprendre, qu'à leur esprit, qu'on doit trouver à redire[1]. »

A ces « bureaux », qui prenaient séance sur les bancs des promenades publiques, venaient s'approvisionner les Parisiens désireux de mander des nouvelles en province, à leurs parents et amis[2]; là encore se fournissaient les rédacteurs des « gazettes secrètes », aussi nommées « Nouvelles à la main »[3], qui prirent une si grande extension et dont il sera question ultérieurement; là enfin les gazettes imprimées, à commencer par *le Mercure* et par *la Gazette de France*[4], jusqu'aux différents courriers, trouvaient leur principal aliment.

Dessus nos bancs
On fait les courriers allemands,
Ceux qu'on appelle polonais,
Et tous les courriers français[5];

disent les nouvellistes. Et l'on voit ainsi jusqu'où rayonnait leur influence, sur toute la France, au delà des frontières, sur toute l'Europe.

1. Donneau de Vizé, *Mercure galant*, 1673, t. II, p. 3.
2. *Ibid.*, p. 14.
3. *Nouvelles nouvelles*, II, 286, et *Bastille dévoilée*, VII, 132.
4. *Mercure galant*, II, 16.
5. *La Politique burlesque* (1649).

VI

LE PONT-NEUF[1]

Après avoir décrit le caractère et les mœurs des nouvellistes, parcourons les différents quartiers de Paris où ils avaient accoutumé de se réunir. Leur point de ralliement le plus ancien fut le Pont-Neuf, dont Mercier dit, au XVIIIe siècle, qu'il était dans la ville « ce que le cœur est dans le corps humain : le centre du mouvement et de la circulation ». Ce mot eût été plus juste encore cent ans plus tôt. Le concours de peuple y était prodigieux, si bien que le Pont-Neuf était devenu naturellement le lieu où s'échangeaient les conversations sur les faits du jour. On le nomma, au temps de la Fronde, le Forum parisien, d'où partaient les mouvements d'opinion et tous les remous populaires.

1. Saint-Amant, *Gazette du Pont-Neuf*, dans le recueil de ses œuvres; Paris, 1638. — Fr. Colletet, *les Tracas de Paris* (1665), publ. par le bibliophile Jacob (P.-L. Lacroix), *Paris ridicule et burlesque*; Paris, 1859. — Germain Brice, *Description de la ville de Paris*; Paris, 1752. — *L'impromptu du Pont-Neuf* (représenté le 9 sept. 1729), publ. dans le *Théâtre de la foire*, t. VII; Paris, 1731. — Edouard Fournier, *Histoire du Pont-Neuf*; Paris, 1862, 2 vol. — Pierre Brun, *le Pont-Neuf*, dans la *Revue hebdomadaire*, 9 janv. 1904, p. 155-84.

C'est là, parmi les boîtes des étalagistes, sur les parapets de pierre grise, que les libelles se vendaient par milliers; c'est là que les chanteurs, dont le plus sonore était l'aveugle savoyard, braillaient la chanson du jour contre le cardinal :

Un vent de fronde
A soufflé de matin :
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Un pamphlet de 1649 appelle le Pont-Neuf « la bibliothèque commune de Paris ». Du moins il en était devenu la bruyante échotière. Aussi Scarron met-il très justement les vers suivants dans la bouche du pittoresque Jacquemart, s'adressant à sa voisine, la Samaritaine, deux statues que l'on voyait au fronton du monument construit par Lintlaër :

Sur votre pont passent sans cesse,
De tous côtés, de toutes parts,
Des citoyens, des campagnards,
Aussi vous pouvez, ma fidèle,
Rendre nouvelle pour nouvelle...

Et, vers le même temps, le gazetier Loret écrivait[1] :

Si j'eusse été cette semaine
Visiter la Samaritaine,
J'eusse appris parmi les badauds,
Tout ce qui se passe...

non seulement à Paris, mais dans la France entière.

L'expression « Nouvelles du Pont-Neuf » était devenue locution populaire. Pour faire sa cueillette d'informations Loret descendait de sa mansarde, qui

1. *Gazette* du 25 août 1650.

était rue de l'Arbre-Sec, puis il composait de ces bruits du jour sa gazette rimée à l'adresse de la toute gracieuse demoiselle de Longueville.

Hourvari de gens de toutes sortes, citadins, campagnards et courtisans : des chevaux qui s'ébrouent, des charrettes qu'on pousse. Sur les larges « banquettes » — trottoirs à demi-hauteur d'homme — se pressent les boutiques que leurs propriétaires montent et démontent chaque jour, et d'où partent les clameurs qui s'efforcent d'accrocher les passants. Des chanteurs ambulants, habillés de plumes, pour bien marquer qu'ils chantent comme des oiseaux ; des chanteurs de cantiques ; des crieurs de gazettes, des crieurs de « fadaises », des crieurs de vieux chapeaux ; des marchandes de légumes et de fruits ; des fabricants de mort aux rats, qui vont avec un chapelet de rats morts suspendus par la queue à un bâton et se balançant au-dessus de leurs épaules ; des bouquetières coquettes qui vendent des fleurs à l'éventaire :

Jolis coquelicots, mesdames,
Jolis coquelicots nouveaux !

Mais leur voix grêle se perd dans les clameurs assourdissantes qui se confondent : « Balais, balais ! — Huître à l'écaille ! — Achetez mes lardoires, mes cuillers à pot ! — Cerneaux, les gros cerneaux ! — De la belle faïence ! — Ramonez la cheminée du haut en bas ! — Pommes cuites au four ! — Les billets gagnants de la loterie ! — Peaux de lapin ! »

De petits Savoyards font danser leur marmotte ; des vinaigriers ambulants roulent leur brouette ; des escamoteurs soufflent dans des trompettes à vous arracher les oreilles ; des sergents racolent ; des

filles — les infantes du roi de cuivre — racolent aussi ; des argousins arrêtent des voleurs, des voleurs arrêtent les passants. Les voleurs sont très fiers de leur profession ; ils l'exercent hardiment, franchement, au grand jour, vêtus de costumes spéciaux — pour que nul n'en ignore — les uns tout de rouge habillés, et les autres tout de gris, car ils sont partagés en deux bandes rivales ; mais ils ont tous de hauts panaches qui se ondulent superbement sur leurs toquets de velours noir [1].

O! rendez-vous de charlatans,
De filous, de passe-volants,
Pont-Neuf, ordinaire théâtre
De vendeurs d'onguents et d'emplâtre,
Séjour des arracheurs de dents,
De fripiers, libraires, pédants,
De chanteurs de chansons nouvelles,
D'entremetteurs, de demoiselles,
De coupe-bourse, d'argotiers.
De maîtres de sales métiers,
D'opérateurs et de chimiques,
Et de médecins spagiriques,
De fins joueurs de gobelets,
De ceux qui rendent des poulets... [2].

De tout enfin. Ce devait être un délicieux coup d'œil et un exquis séjour. Et, le soir, plus joli encore, si nous en croyons Colletet, et pourquoi ne l'en croirions-nous pas? Au clair de la lune,

Voici l'heure que le bourgeois
Et le plumet à belle voix
Mènent bourgeoise ou demoiselle
A la promenade assez belle,
En triomphe, en habit tout neuf,
Sur les vastes quais du Pont-Neuf.

1. *Inventaire général des larrons*, livre II, p. 26 et 28.
2. *La ville de Paris en vers burlesques*, par Berthaud (dans le *Paris ridicule et burlesque* de P.-L. Lacroix), p. 92.

Quoiqu'il soit entre dix et onze,
Donnons vers le cheval de bronze;
Tu verras là mille beautés [1]...

« Le flux et le reflux des habitants et des étrangers, dit encore l'observateur Mercier, frappent tellement ce passage, que, pour rencontrer les personnes qu'on cherche, il suffit de s'y promener une heure chaque jour. » L'auteur du *Tableau de Paris* va jusqu'à affirmer, que « les mouchards se plantent là. Et quand, au bout de quelques jours, ils ne voient pas leur homme, ils affirment positivement qu'il n'est pas à Paris ».

De nos jours encore, le Pont-Neuf se dresse au-dessus de la Seine tel qu'au temps de Henri IV, avec ses piles puissantes, supportant chacune une avance en demi-cercle, et son admirable rangée de mascarons, où la corniche est appuyée.

Mais, ce qui s'est considérablement modifié, c'est la vue qui, des deux quais, s'offrait alors aux curieux; car, en amont, elle était alors bornée par les maisons à deux étages construites sur la longueur du Pont-Saint-Michel et du Pont-au-Change, maisons en pierre, bâties sur les ponts, au ras des trottoirs, comme le long d'une rue ; ce qui d'ailleurs donnait à la perspective un aspect pittoresque, les ménagères pendant aux fenêtres, sur la rivière, toute une gamme d'ustensiles de ménage et de literie, de tapis, de balais et de casseroles : des carottes et des radis, des boudins et des saucisses, des poulets et des lapins attachés par les pattes, des gousses d'ail et des bottes d'ognons.

D'autre part, les oiseliers, qui demeuraient sur le

1. *Tracas de Paris*, par Colletet (1671) (dans le *Paris ridicule et burlesque* de P.-L. Lacroix), p. 250.

Pont-au-Change, accrochaient au lès des fenêtres, une infinité de cages, où sifflaient, quand brillait le soleil, merles et sansonnets, les chardonnerets coiffés de rouge, les bouvreuils capuchonnés de noir, les pinsons, les verdiers, les rossignols de muraille et les linottes.

Encombrant les deux bras du fleuve, les moulins à eau tournaient avec un tic-tac sec et monotone ; sur les lourdes péniches s'amoncelaient les chargements de bois, de pommes ou de grains.

En aval, la vue était incomparable. Elle passait alors, au même titre que l'entrée du port de Constantinople et celle du port de Goa, pour un des plus merveilleux spectacles qu'il y eût au monde. Et les contemporains en avaient une impression très nette, comme suffirait à en témoigner cette honnête description de Germain Brice, si bien dans le ton de l'époque, description à laquelle nous nous ferions scrupule de rien changer :

« Cette vue s'étend à droite sur le Louvre, qui présente une longue suite d'édifices magnifiques sur le bord de la rivière ; à gauche, sur l'hôtel de Conti, sur le Collège des Quatre-Nations, fort remarquable pour son dôme et ses deux pavillons quarrés, un peu trop avancés à la vérité ; et enfin sur plusieurs grandes maisons qui s'étendent fort loin sur le bord de la rivière, avec le Cours de la reine, qui enrichit cette vue, en la bornant très agréablement, et le Mont-Valérien qui s'élève au-dessus. Toutes ces riches masses de formes différentes, pour parler en termes de paysagiste, — le bon Germain Brice est entraîné par son enthousiasme et il s'excuse de parler ainsi, — toutes ces riches masses produisent une excellente perspec-

tive dans l'éloignement, sans parler des objets qui se découvrent du côté de l'Ile du Palais, qui satisfont encore infiniment par leur variété sans confusion et par leur portée dans une distance très commode. »

On voit que, pour notre classique du XVIIe siècle, c'est ici — où se profilent le Palais de Philippe-Auguste, avec le pavillon carré de l'Horloge, à toiture sur mâchicoulis que construisit Philippe-le-Bel; et la Conciergerie, ses lourdes tours au faîte pointu, à silhouette moyen-âgeuse — le côté fâcheux du beau coup d'œil; mais, comme son sens d'artiste ne l'en oblige pas moins d'en trouver l'effet admirable, il croit l'expliquer en faisant valoir « la variété sans confusion et la portée dans une distance très commode ». N'est-ce pas exquis?

Revenons sur le Pont-Neuf. Au pied de la Samaritaine, aujourd'hui disparue, vivante alors, avec sa fontaine représentant auprès du puits de Jacob la scène légendaire de Jésus et de la Samaritaine, avec son horloge où le Jacquemart provoquait de son marteau l'envolée des joyeux carillons : — quel tapage assourdissant! Tout le monde crie, mais on s'entend. C'est Mondor et c'est Tabarin; ce sont les « crocheteux » apostrophant les gens qui passent; c'est l'Orviétan qui vend des drogues; c'est Cailly qui distribue ses vers; c'est Gratelard « à la trogne mauvaise » :

> Ma mine n'est belle ni bonne,
> Et je vous jure sur ma foi,
> Qu'on peut bien se fier à moi,
> Car je ne me fie à personne.

Voici le marchand de tisane, nous dirions aujourd'hui de coco; puis Philippot, l'aveugle-poète, qui se compare justement à Homère et fait résonner ses

chansons nouvelles d'une voix si formidable, que, « pour peu, dit-il lui-même, que j'aie pris seulement deux doigts d'eau-de-vie, en chantant sur le quai des Augustins, le roi m'entendrait des fenêtres de son Louvre ». Tabarin porte le costume du Gilles de la foire, l'ample blouse blanche, aux larges manches tombantes, à la mode de Pierrot, serrée à la taille d'une ceinture de cuir, les jambes perdues dans de vastes pantalons descendant jusqu'aux chevilles. Sa blancheur fait tache parmi les charlatans qui s'agitent autour de lui, sur leurs tréteaux, dans leurs costumes éclatants, vestes d'écarlate, *scarlatani*, d'où précisément leur nom.

Écoutons leurs discours, qu'un poète résume :

J'ai, Monsieur, de fort bons remèdes,
Vous dit l'un; jamais Dieu ne m'aide!
Pour ce mal-là que vous savez.
Croyez-moi, monsieur, vous pouvez
Vous en servir, sans tenir chambre.
Voyez, il sent le musc et l'ambre!
C'est du mercure préparé,
Et jamais Ambroise Paré
Ne bailla remède semblable.
— Cette chanson est agréable,
Dit l'autre, monsieur, pour un sou!
— Là, hé! mon manteau, ah! filou!
Au voleur! au tireur de laine!
— Eh! mon Dieu, la Samaritaine,
Voyez, comme elle verse l'eau!
Et cet horloge, qu'il est beau!
Écoute, écoute, comme il sonne,
Dirait-on pas qu'on carillonne [1].

Cependant, voici qu'apparaissent nos nouvellistes. Ils se glissent partout, ouvrant les yeux, ouvrant les oreilles, ouvrant la bouche. Ils forment des groupes,

1. *La Ville de Paris en vers burlesques*, par Berthaud (dans le *Paris ridicule et burlesque* de P.-L. Lacroix), p. 93.

discutent et disputent; autour d'eux on se culbute :

L'on ne saurait marcher trois pas,
Dans le Palais, ici, là-bas,
Le Pont-Neuf au cheval de bronze,
Que de douze, n'en trouviez onze [1].

Ils parlent des affaires du temps, et inculquent les principes de la politique aux artisans qui les entourent, aux badauds qui les admirent. Nous sommes en temps de Fronde, et le Parisien, toujours de l'opposition, combat l'Italianissime Mazarin :

Ils diront que Machiavel,
A fait un livre bien cruel;
Que les maximes de Florence
Sont bien funestes à la France.

Nos nouvellistes se sont empressés autour d'un marchand de gazettes, jeté par la cohue dans un embarras de voitures au moment où il s'égosillait à crier son papier :

Un vendeur de gazettes,
S'est trouvé pris dans les charrettes,
Qui l'ont pressé jusqu'à tel point,
Qu'elles ont rompu son pourpoint,
Déchiré toute sa chemise
Et fait tomber sa marchandise [2].

Puis ils s'arrêtent devant les chanteurs de chansons : chansons nouvelles, chansons politiques, chansons du Pont-Neuf. Ici encore souffle un vent de Fronde :

Les lestes chansons du Pont-Neuf
Épousent pamphlets et libelles.
On les ouït entre huit et neuf.
Les lestes chansons du Pont-Neuf.
Leur papier est moins blanc qu'un œuf;
Mais mon laquais les trouve belles :
Les lestes chansons du Pont-Neuf,
Épousent pamphlets et libelles [3].

1. *L'interprète des escrits du temps* (1649), in-4°.
2. Berthaud, *la Ville de Paris en vers burlesques* (éd. cit.), p. 121.
3. Saint-Amant, *Œuvres* (Paris, 1661), p. 368.

Toutes n'étaient pas d'ailleurs pour charmer les délicats; car si l'un chantait :

> Isabelle, la fleur de toutes la plus belle,
> Qui porte dans ses yeux les plus brillants flambeaux,
> Qui surpasse en blancheur les blanches colombelles,
> Et surmonte en douceur la douceur des agneaux...,

son voisin entonnait, à peu près sur le même ton :

> Ce n'était pas de l'eau de rose
> Mais c'était de l'eau d'autre chose...

Gentille industrie au demeurant. Le poète traitait directement avec son éditeur. L'éditeur traitait directement avec le public : chantant et distribuant tour à tour le papier « encore humide des baisers de la presse », vendant le chef-d'œuvre pour un sou à ceux qui se groupaient autour de lui et reprenaient en chœur le satirique ou le joyeux refrain.

Tallemant conte à ce propos l'histoire du bon poète périgourdin Mailliet, lequel avait un grand talent, car sa bourse était bien plate. Furetière le met en scène dans son *Roman bourgeois* :

> Mailliet demeure au lit,
> Durant qu'un ravaudeur lui panse son habit,
> Sans qu'aucune partie en son corps soit blessée.

Mailliet passa contrat avec une chanteuse du Pont-Neuf :

« — Combien, Mademoiselle, donnez-vous de la plus belle chanson?

— Un écu tout blanc, Monsieur; mais si elle était si belle, si belle, on irait jusqu'à quatre livres. »

Mailliet assura qu'elle serait la plus belle du monde. Il se mit à l'œuvre, rima, barbouilla, fut imprimé en têtes de clous sur papier à chandelle. La chanson valait

quatre livres assurément; mais, en véritable artiste, le poète se contenta d'un écu.

Ce n'étaient qu'astres et que soleils, dit Tallemant.

Et, sur le Pont-Neuf, aux badauds goguenards la demoiselle se mit à roucouler ces merveilles.

Hélas! tout le talent du poète, rehaussé par les grâces de la cantatrice, n'en firent pas vendre pour deux liards!

La chanteuse, qui n'était pas moins gueuse que le nourrisson d'Apollon, réclama auprès de celui-ci avec une énergie si démonstrative qu'il en prit peur. Gombaut, le poète de cour, invoqué comme arbitre, rendit une admirable sentence, car les deux parties en furent également satisfaites. Il décida que le poète garderait son écu, mais que lui, Gombaut, donnerait un écu à la demoiselle.

Petites mœurs, bonnes mœurs, braves gens, et pour lesquels les Gautier, les Banville, les Ponchon et les Richepin, n'auraient pas cru pouvoir montrer trop d'enthousiasme.

Quand on projeta d'arranger avec plus d'agrément la petite place où s'élevait le cheval de bronze — c'est ainsi qu'on désignait couramment la statue de Henri IV, — on ne manqua pas de représenter dans les considérants que ce serait « pour la commodité des nouvellistes »[1]. Les contemporains vont faire sur le Pont-Neuf « un tour de nouvelliste ». Nos héros y parlent avec animation, se reconnaissent les uns les autres, s'assemblent à deux, puis à trois. Le groupe augmente. « Le grand nombre empêcha que l'on ne se promenât, et fut cause que l'on se mit en peloton, afin que cha-

1. Donneau de Vizé, *Nouvelles nouvelles*, II, 245.

cun pût entendre commodément les nouvelles qui se débitaient dans ce subalterne Conseil d'État. La chaleur avec laquelle chacun parlait, en soutenant ses opinions, et le bruit que l'on faisait de fois à autre, en parlant tous ensemble, attirèrent des nouvellistes écoutans : ce qui grossit tellement ce peloton, que ceux qui allaient et venaient, eurent bien de la peine à passer[1]. »

Nous voyons les faits par le côté extérieur et sommes disposés à en rire. Faut-il en rire? mais non; pas même de l'enthousiasme et des mouvements populaires que chansonniers et nouvellistes parvenaient à déchaîner; pas même de ce Carmeline, l'arracheur de dents, qui avait son enseigne en face du Cheval de bronze, enseigne où on lisait, parmi un semis de canines, d'incisives et de molaires, la devise virgilienne :

Uno avulso non deficit alter?

Aux jours d'émeute on le vit sur la barricade faite au bout du pont où il opérait :

Vêtu d'un collet de satin,
Chaussé de damas à ramage,
La grosse fraise à double étage,
Bas d'attache, le brodequin
De vache noire ou maroquin,
Le sabre pendant sur la hanche,
Et, sur le tout, l'écharpe blanche[2] !

Et, debout sur la barricade, il criait avec autant d'ardeur qu'il en mettait, sur ses tréteaux, à attirer les chalands :

« A bas, le Mazarin! »

1. Dorneau de Vizé, *Nouvelles nouvelles*, 243-44.
2. Cité par Fournier, I, 190.

VII

LA GALERIE DU PALAIS[1]

Vers le milieu du XVII[e] siècle, le Pont-Neuf perdit de la faveur dont il avait joui auprès des nouvellistes; peu à peu ceux-ci le délaissèrent pour se donner rendez-vous de préférence dans la Grand'Salle et dans la Galerie du Palais. Mais, en nous y rendant à leur suite, détournons-nous un peu de notre chemin, pour nous arrêter un instant au quai, à l'église et au cloître des Augustins, qui se trouvaient sur la rive gauche, entre le Pont-Neuf et le pont Saint-Michel. Dès le XVI[e] siècle, nos gazetiers à la bouche y eurent toutes leurs aises, car on y affichait les placards du jour; les « baguenauderies » récentes y couraient de main en main; quolibets ou menaces à l'adresse des Guise ou de la cour,

1. Mémoires-journaux de Pierre de Lestoile, éd. de 1875; Paris, 12 vol. — Saint-Amant, la *Gazette du Pont-Neuf*, dans ses *Œuvres*; Paris, 1638. — Berthaud, la *Ville de Paris en vers burlesques*; Paris, 1660. — Fr. Colletet, *les Tracas de Paris*, éd. du bibl. Jacob, *Paris ridicule et burlesque*; Paris, 1859. — Pierre Corneille, *la Galerie du Palais* (1634). — Donneau de Vizé, *Nouvelles nouvelles*; Paris, 1663. — Voyage de Locatelli en France (1665), éd. Vautier, dans la *Bibliothèque de la Société des Etudes historiques*; Paris, 1905. — *Mercure galant*. — Du Camp d'Orgas, *Satires ou réflexions sur les erreurs des hommes et les nouvellistes du temps*; Paris, 1690.

de Condé ou de Coligny, y étaient crayonnés sur les murs. C'est là que, durant la guerre civile, les traités et les trêves étaient annoncés aux Parisiens.

Aussi, dès cette époque, nos discoureurs d'affaires publiques y sont-ils désignés par le nom, qu'ils vont illustrer, de « politiques ».

On trouve dans L'Estoile, à la date de 1585, une harangue de la Pluie au Vent, qui débute ainsi :

> Les Augustins sont malcontents,
> Leur couvent est à tout le monde...

Par les intempéries et la mauvaise saison, le cloître offrait un commode abri à ceux qui voulaient donner lecture, à leurs confrères, de documents concernant les affaires de l'État, ou des lettres que leur envoyaient leurs correspondants de province et de l'étranger. Par les rares indications qui sont dans L'Estoile et dans la *Ménippée*, on voit que le cloître des Augustins connut déjà au temps de la Ligue les « pelotons » décrits plus haut[1].

Dès l'aube, y florissait la gazette bavardée, chronique papotée des menus faits du temps :

> Tous ceux qui, domptant leur paresse,
> S'en vont de bonne heure à la messe,
> Se rencontrent, tous les matins,
> Sous le portail des Augustins.

Aussi, les libraires du quai, très nombreux, étaient-ils particulièrement bien approvisionnés en gazettes. « Les nouvellistes, dit Donneau de Vizé, remplissent ordinairement trois ou quatre boutiques de libraires qui sont sur le quai des Augustins. Ils y consument

1. Faits et citations d'après L'Estoile, I, 301 ; II, 117, 281 ; V, 41, 131, 237, 325.

des heures à lire des gazettes d'Angleterre, de Hollande, de Bruxelles[1] ».

Ces boutiques étaient adossées aux murailles du couvent, sur le quai. Pittoresque et précise est la description que François Colletet fait, en 1660 :

> De ces lecteurs de nouveautés
> Dans ces boutiques arrêtés.

Il s'amuse de leurs postures hétéroclites. L'un d'eux affourche ses besicles sur son nez, avant que de s'enfoncer dans la lecture de sa chère gazette.

> En voilà deux,
> Fichés tout droits comme des pieux,
> D'autres rangés sous étalages,
> Tout aussi comme des images.
> Ceux-là dessus un banc pressés,
> Ceux-ci dans la porte entassés ;
> Car chaque boutique est si pleine
> Qu'on n'y saurait tenir qu'à peine.
> Celui qui lit plus promptement,
> Prête à l'autre un commencement[2].

Puis, qui debout, qui sur un siège, ils discutent et commentent les nouvelles.

> C'est là qu'on voit tous les matins,
> Présider sur le banc du quai des Augustins,

ce docteur, « capitaine de cercle », de qui il est encore question dans le *Grand Théâtre des Nouvellistes*.

*
* *

Cependant, par le pont Saint-Michel bordé de maisonnettes et de boutiques aux enseignes branlantes

1. *Nouvelles nouvelles*, III, 314.
2. Fr. Colletet, *les Tracas de Paris*, publ. par Paul Lacroix, *Paris ridicule et burlesque*, p. 279.

sur leurs tringles de fer, par la rue de la Barillerie, arrivons au Palais et pénétrons dans la fameuse Galerie, où nous allons avoir le même spectacle, mais avec une tout autre ampleur et bien plus d'animation.

La gravure a conservé l'image de la haute galerie claire et nue, de sa division en deux berceaux voûtés de pierres de taille et portés sur de hauts piliers que renforcent des pilastres d'ordre dorique. Et d'autres pilastres pareils leur font pendant, appliqués au mur.

A deux tiers de hauteur, de grosses pierres forment saillie, encastrées dans la muraille : corbeaux destinés à recevoir les statues des rois de France. La rangée des piliers coupe la galerie dans sa longueur. L'un d'eux était appelé « le gros pilier », non qu'il fût de plus fort calibre que les autres, mais parce qu'il servait de point de rendez-vous aux plus fameux avocats et aux beaux-esprits du temps, qui venaient régulièrement y « tenir cabinet » : nouvellistes de Parnasse.

La Galerie était dallée de marbre. Dans le fond, une horloge monumentale sonnait les heures et portait au bas de son cadran cette inscription :

Sacra Themis mores, ut pendula, dirigit horas [1].

Mais quelle bruyante et perpétuelle animation! Le pourtour des piliers est flanqué de boutiques de tous genres, boutiques de libraires, de merciers, de limonadiers, de bimbelotiers, de modistes, de lingères et de marchandes de « galanteries » : des rubans, des gants, des toilettes, des baudriers, des manchons, des coiffures, et « mille autres gentillesses et bijoux de toutes les modes de la cour ». Là s'agitent les mar-

1. Germain Brice, *Description de Paris*, éd de 1752, IV, p. 292 et suiv.

chands, caquettent les commères. Les jolies filles, de leurs comptoirs, hèlent le petit-maître qui passe; et, quand il s'éloigne, n'hésitent pas à courir après lui pour le ramener devant leur « montre », en le tirant par les deux mains. « Ces filles-là, dit Locatelli, vous supplient, vous prennent les mains et ne vous lâchent pas que vous ne leur ayez acheté quelque chose. » Rabelais et Clément Marot ne parlent-ils pas déjà de la « belle lingère du Palais »?

Et quel gracieux coup d'œil, après le dîner, dans la galerie haute, claire et animée! C'est l'heure où les filles de magasin y jouent à la raquette, d'un mouvement souple et charmant, avec de frais éclats de rire; lançant sous la voûte, par-dessus les promeneurs, les plumes blanches de leurs volants.

Aussi Corneille place-t-il dans la *Galerie du Palais* une de ses comédies documentaires, l'une de celles qui eurent alors le plus de succès, précisément par cette reconstitution de scènes connues de tout Paris.

La lingère, qui a son étalage proche de celui du libraire, dit aimablement à son voisin :

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau;
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie,
Mais vous, que vendez-vous de ces toiles de soie?

Plus loin, un autre marchand, dans son échoppe, voyant passer un groupe de gentilshommes, leur fait l'article suivant l'usage :

Voyez deçà, messieurs; vous plaît-il rien du notre?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre :
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors!

Cléante s'est arrêté un instant à la petite devanture du mercier; et celui-ci tout aussitôt :

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie?
Des gants en broderie ou quelque petite oie?

Joli lieu à nouer les jolis nœuds d'amour. Hippolyte, une dame, s'approche de la lingère, tandis que, superbe et galamment accommodé, comme un petit-maître, Dorimant, bouquine chez le libraire voisin :

HIPPOLYTE (à la lingère).
Madame, montrez-moi quelques collets d'ouvrage.

LA LINGÈRE.
Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT (au libraire, en lui désignant Hippolyte).
Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGÈRE (à Hippolyte).
Voilà du point d'esprit, de Gênes et d'Espagne.

HIPPOLYTE.
Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

Le burin d'Abraham Bosse a fixé le souvenir de ces boutiques qui enserraient les piliers de la Galerie; et la légende, qui l'accompagne, est un vrai commentaire aux tableaux de genre dessinés par Corneille :

Tout ce que l'art humain a jamais inventé
Pour mieux charmer les sens par la galanterie,
Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté,
Se découvre à nos yeux dans cette galerie.

Ici, faisant semblant d'acheter devant tous,
Des gants, des éventails, des rubans, des dentelles,
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,
Et, pour se faire aimer, galantisent les belles.

Les appels redoublés jusqu'à l'importunité, les cris des marchands qui, de leurs échoppes, s'efforcent de



LA G

D'après une gravur



U PALAIS

ın Bosse (XVII[e] siècle).

happer la clientèle indécise ou récalcitrante, nous les entendons aujourd'hui encore, quand nous traversons les Halles. Et, au témoignage des contemporains, le langage employé dans le palais de Thémis n'était guère plus élégant que le vocabulaire en usage chez nos gaillardes marchandes de poisson ou de fromage, affrontées par des *râleurs*. Il est piquant de constater que, dans cette course à la réclame, c'étaient les libraires qui montraient l'ardeur la plus provoquante. Ils annonçaient à haute voix leurs nouveautés. On les entendait crier : « Messieurs, Messieurs, voici les livres de tel ou tel, ce sont des œuvres incomparables! » Et quelques auteurs, plus modestes, s'en trouvaient un peu estomaqués — ils le disaient du moins; comme M. de Boisrobert, dans ses *Épitres* de 1637 :

Ce qui surtout blesse ma modestie,
Et qui ne peut souffrir de répartie,
C'est que mon nom retentira partout
Dans le Palais, de l'un à l'autre bout.

Si je vais là, parfois, pour mes affaires,
Que deviendrai-je, oyant trente libraires
Me clabauder et crier de concert :
« Deçà, messieurs, achetez Boisrobert! »

Et Conrart, dans une réponse à son confrère, donne ainsi le dernier coup de pinceau :

Fais venir, dans ton cabinet,
Courbé, Sommaville et Quinet,
Et, sans barguigner, leur délivre
Tes lettres pour en faire un livre,
Qu'ils clabauderont au Palais,
Tous les jours au sortir des plaids.

(Courbé, Sommaville et Quinet étaient trois libraires de la Galerie).

Aussi quelle cohue vers le milieu du jour!

Là, les courretières d'amour,
Font mille tours de passe passe.

Et Berthaud, dans une description très poussée en couleur, s'efforce de donner une idée des clameurs confuses, qui s'entre-croisent en cette chasse à la clientèle :

Çà, monsieur, qu'achèterez-vous?
Dit une belle libraíresse,
Venez voir une belle pièce!
Les Héroïnes de du Bosc.
J'ai les œuvres de Labarosc.
Tenez voici l'*Honnête femme*!
Venez ici, tenez, madame,
Voilà les œuvres de Caussin!
J'ai des Heures de papier fin.
Elles sont à la chancelière.
J'ai la *Cassandre* tout entière.
Voulez-vous les œuvres d'Arnaud?
J'ai bien ici ce qu'il vous faut.
Monsieur, cherchez-vous quelque chose?
J'ai les pièces que Bellerose
Conservait le plus chèrement.
Je les ai eu secrètement,
Depuis qu'il est hors du théâtre.
Avez-vous lu sa *Cléopâtre*?
C'est une pièce qui ravit,
Surtout quand Antoine la suit.

Il faut admirer ici la finesse du jeu de mot. La belle libraíresse poursuit :

Voulez-vous voir la Galatée,
La Niobé, la Pasitée,
La *Mort de César*, Jodelet,
Le Cinna, *le Maître et valet*,
Tout le recueil des comédies.
Voici de belles tragédies,
Qu'on a faites depuis deux jours!
J'ai bien encore les Amours
Du prince de la Grand'-Bretagne.
Voici les *Essais* de Montagne....

Belle librairesse, ma mie, vous avez surtout la langue terriblement bien pendue. Tout auprès, un industriel du sexe fort sait faire valoir, lui aussi, sa marchandise :

Voici
Ce qui ne se trouve qu'ici :
Des couteaux à la Polonaise.
Des collets de buffle à l'anglaise,
Un castor qui vient du Japon.
Venez voir un feutre fort bon ;
Il est excellent pour la pluie ;
C'est de ceux qu'on porte en Turquie !
Des canons, des bas à botter,
Monsieur, voulez-vous acheter ?

Soit ; mais à qui entendre ? car déjà l'on est entrepris par cette autre marchande :

Monsieur, j'ai de belle Hollande,
Des manchettes, de beaux rabats,
De beaux collets, de fort beaux bas !
Achetez-vous quelque chemise ?
Voici de belle marchandise :
Venez, monsieur, venez à moi,
Vous aurez bon marché, ma foi !

Les dames ne sont pas moins vivement hélées, ni moins prestement agrippées au passage :

Approchez-vous ici, madame ;
Là ! voyez donc, venez, venez !
Voici ce qu'il vous faut, tenez !
Dit un autre marchand, qui crie
Du milieu de la galerie.
J'ai de beaux masques, de beaux glands,
De beaux mouchoirs, de beaux galands.
Venez ici, mademoiselle :
J'ai de bellissime dentelle !
Des points coupés qui sont fort beaux,
De beaux étuis, de beaux ciseaux,
De la neige des plus nouvelles,
J'ai des cravates les plus belles,

Un manchon, un bel éventail,
Des pendants d'oreille en émail,
Une coëffe de crapaudaille,
J'ai de beaux ouvrages de paille... [1].

Eh! que n'a-t-elle donc pas?

Aussi tous ces négociants avaient-ils fini par se trouver si bien chez eux, dans la Galerie du Palais de Justice, que, pour un peu, ils en eussent expulsé magistrats, avocats et plaideurs. Au fait, ceux-ci ne gênaient-ils pas l'accès de leurs étalages?

Une lingère ici de colère se pique
Contre les chicaneurs qui, parlant de procès,
Empêchent les chalands d'aborder sa boutique [2].

Mais soudain cette lingère rébarbative se déride. Quels cris, quelle hilarité! Des huées, s'élevant de toutes parts, poursuivent un malheureux qui sort, pâle et blême, à pas rapides, de la Grand'Chambre.

Un nouvelliste donne l'explication de ce tumulte : c'est un tel. Il vient de plaider contre sa femme, et il n'avait, hélas! que trop de motifs de gagner son procès.

« Hé, Monsieur, lui crie un libraire, voici le *Cocu imaginaire*! » Et plus loin un mercier :

« Peignes de corne, peignes de corne! »

L'infortuné disait lui-même :

« Et il n'y avait pas jusqu'à un misérable garçon de boutique qui me suivît sur les bas degrés de la Grande Cour et qui, par une froide allusion, jouait à mes côtés de la cornemuse [3]. »

1. Les citations relatives aux cris des marchands sont tirées du *Paris en vers burlesques* de Berthaud, éd. origin., p. 11-15.
2. Boisrobert, *Épîtres* (1637).
3. Chevreau, *Œuvres*, I, 58.

De la Galerie on passait dans la Grande Salle, ou plutôt, comme on disait généralement, dans *la Salle* tout court. Ici le poète Berthaud semble s'être surpassé :

Hé bien, nous voici dans la Salle :
Dirais-tu pas que c'est la Halle?
Écoute un peu, quel beau sabbat!
Regarde un laquais qui se bat
Contre un vendeur de pain d'épices.
Tiens! cet autre là-bas qui pisse
Contre un pilier! ha! par ma foi,
Tout droit sous l'image du roi.
Regarde, voir, ce pauvre prêtre
Tenant un fagot de papiers,
Qu'il montre à des fesse-cahiers.
. . . .
Et vois plus loin ces pauvres dames
Qui suivent cet homme à grands pas.
C'est un conseiller des requêtes,
Elles parlent de confirmer
Une sentence... [1].

« Aimables solliciteuses qui, persuadées que leurs juges étant hommes avant d'être magistrats, tâchent que leur premier mouvement soit pour la cliente et le second pour la justice. »

Dans la Galerie du Palais, on voyait les nouvellistes de Parnasse en arrêt devant les boutiques des libraires, où ils lisaient avec attention les « arguments » des livres nouveaux qui s'y trouvaient affichés. C'étaient des résumés de l'ouvrage destinés à la publicité, tels qu'on les fait encore aujourd'hui. Quelques auteurs prétendaient qu'on nuisait ainsi au débit de leurs livres, et se refusaient à laisser publier ces aperçus bibliographiques : La Morelle, par exemple, qui,

1. Berthaud, *Ville de Paris en vers burlesques*, p. 16.

publiant en 1630 sa pastorale, *Philinte ou l'Amour contraire*, dit, dans ses pages liminaires, qu'il ne fera pas d'argument, vu le peu de curiosité que beaucoup de personnes ont d'acheter un livre, « après que tout un matin, ou une après-dînée, ils en ont lu l'argument sur la boutique d'un libraire qui leur apprend pour rien ce qu'ils ne sauraient que pour de l'argent ».

C'était de dix heures du matin à une heure de l'après-midi, que nos discoureurs se réunissaient dans la Galerie.

> D'un murmure confus l'air devient agité
> Tant on parle en ce temps avec rapidité [1].

Dans la dernière moitié du XVIIe siècle, les nouvellistes du Palais tinrent sans conteste le premier rang parmi les informateurs de Paris, et même de toute la France; car c'était à leur bureau que venaient se renseigner ceux qui entretenaient des correspondances en province. *Le Mercure* les appelle alors ces « affamés de nouvelles », ces « affiches parlantes », ces « trompettes de tout ce qui se passe de nouveau », ces « suppôts de la renommée dont le bruit se fait partout entendre [2] ». De ce lieu, dit l'auteur des *Nouvelles nouvelles*, viennent toutes les opinions des bourgeois [3].

C'est précisément des nouvellistes réunis dans la Galerie du Palais que parle, en 1690, Du Camp d'Orgas :

> Vous verrez en ce lieu mille esprits différents
> Tâcher de pénétrer dans le conseil des grands.

1. Du Camp d'Orgas.
2. *Mercure galant*, 1673, II, 99-100.
3. *Nouvelles nouvelles*, II, 264.

L'un, sans cesse attentif aux grandes entreprises,
Ne parle que d'assauts, de combats, de surprises;
Et l'autre, tout craintif pour les événements,
Veut que tout cet été se passe en campements.
Un autre, sérieux, fait de tout un mystère
Et paraît accablé du poids du ministère.

Déjà ils estiment, comme *Figaro*, qu'il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner.

D'autres, dans ce Palais, hâves et décharnés,
Vous paraissent des gens à l'exil condamnés.
Tout annonce chez eux une extrême famine,
Et du corps de l'État la prochaine ruine.
De nouvelles pourtant sans cesse curieux,
Ils vous divertiront par leur grand sérieux.
Souvent à jeun, bien tard, ils parlent de finances,
Donnent des pensions, font de grosses avances
Et, sans avoir un sou, dans leur plaisant transport,
On les voit équiper cent vaisseaux de haut bord [1].

Les nouvellistes de Parnasse étaient cependant les plus nombreux, dans la Galerie comme dans la Salle. « Ceux qui se trouvaient sans tablettes et à qui on disait quelque sonnet au Palais, ou quelque épigramme qu'ils voulaient retenir, allaient de boutique en boutique demander de l'encre et du papier et les écrivaient sur les boutiques elles-mêmes [2]. » C'est par le canal de ces critiques que les jeunes poètes s'efforçaient de parvenir à la renommée.

De nos jours, quelque émule d'Apollon a-t-il composé une jolie pièce de vers, il cherche à la publier dans une revue estimée pour sa rédaction et pour son fort tirage; mais, au XVIIe siècle, il se rendait au Palais, pour y jouer cette petite comédie que nous ont conservée les *Nouvelles nouvelles* :

« Je le rencontrai là qui récitait son madrigal à un

1. Du Camp d'Orgas.
2. *Nouvelles nouvelles*, III, 326.

peloton de nouvellistes. Il le recommença par trois fois pour se louer lui-même, voyant que les autres ne le louaient pas assez. Il fut après dire la même chose à un autre peloton; et, de quelque côté que, ce jour-là, je me tournasse, je le trouvai toujours qui récitait son madrigal [1]. »

Tel Oronte dans *le Misanthrope*.

Après cela, si le madrigal ou le sonnet avait plu, notre poète était un auteur lancé.

Les nouvellistes musicaux procédaient de même. Ils se communiquaient les uns aux autres les airs nouveaux. En voici deux qui chantent à la fois. Il s'agissait sans doute d'un duo. Les badauds s'attroupent autour de cet opéra au Palais de Justice. « Les grimaces qu'ils faisaient en chantant les faisaient remarquer encore plus que le bruit de leur chant. » Mais ils n'en continuaient pas moins à tenir chacun bravement sa partie [2].

Afin de montrer l'écho prolongé qu'avaient les nouvelles dites avec quelque autorité dans la Galerie du Palais, et la rapidité avec laquelle elles se propageaient dans Paris, Donneau de Vizé rapporte l'anecdote qui suit :

« M'étant rencontré le lendemain de la Saint-Martin au Palais, dit Ariste, — qui est un jour où il est plus rempli de monde qu'à l'ordinaire, à cause de l'entrée du Parlement, — après avoir fait quelques tours, m'étant arrêté à quelques pelotons de nouvellistes, je m'en retournai seul. J'aperçus dans ce moment un nouvelliste que je connaissais et qui, après m'avoir salué de fort loin, me cria de dix pas :

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 242-43.
2. *Ibid.*, II, 240.

— Hé bien, quelles nouvelles?

— Comment, dis-je, en contrefaisant le surpris, vous ne savez pas?

— Non, qu'est-il arrivé?

— Il n'est pas possible, lui dis-je, que vous ne sachiez pas une aussi grande nouvelle.

— Point du tout, me répondit-il, en me faisant mille serments et en me priant de la lui dire.

— Mais, la reine vient d'accoucher d'un garçon!

« Après m'avoir demandé trois ou quatre fois si cela était vrai et si j'en étais bien assuré, et que je lui eusse juré que je lui disais la vérité, et que je lui eusse même fait un conte à plaisir de tout ce qui était arrivé aux couches de la reine, il me quitta sans me dire adieu et courut à quantité de nouvellistes, qui étaient en pelotons et qui s'entretenaient d'autres affaires. D'abord qu'ils l'aperçurent venir si vite, ils jugèrent bien qu'il avait quelque chose de bien nouveau à leur dire. Il y en eut un de la Compagnie qui s'écarta un peu pour lui faire place et, cette mobile et parlante couronne s'étant ouverte par ce moyen, il se mit au milieu.

« Le nouvelliste amplifia encore sur ce que j'avais dit. Il donna des détails plus précis encore, car il avait vu partir quatre personnes qui s'en étaient allées porter la nouvelle au roi, absent dans le moment. »

A peine eut-il terminé sa narration et ceux qui l'écoutaient connurent-ils qu'il n'avait plus rien à dire, « qu'ils s'évanouirent tous ou, plutôt, s'envolèrent chacun de son côté pour aller publier cette nouvelle, comme s'ils eussent été gagés pour cela. Ils se promenaient par toutes les salles du Palais et chacun disait cette nouvelle à tous ceux qu'il connaissait ».

« Plus de deux mille personnes, conclut Donneau de Vizé, qui étaient dans le Palais, l'apprirent. J'estimais qu'elle serait sue de tout Paris avant que la journée s'écoulât. Je ne me trompai point. Elle fut plus tôt que moi au logis [1]. »

Sa femme, en effet, qui l'attendait à la fenêtre, lui cria toute joyeuse, du plus loin qu'elle le vit :

— Tu ne sais pas? la reine a un fils!

Et Du Camp d'Orgas écrit :

> Cependant, en ce temps, le Palais abreuvé
> D'un conte que, la nuit, quelqu'un aura rêvé,
> Vous fait voir à la fois des objets si comiques
> Qu'ils pourraient réjouir les fous mélancoliques.
> L'un se retire à part et médite un moment
> Sur le conte inventé qu'il trouve si charmant;
> Et, de sa main tremblante il tire ses lunettes,
> Pour charger d'un tel fait ses stériles tablettes:
> Et l'autre, de plaisir aussitôt transporté,
> Se faisant de ce conte une félicité,
> Paraît aussi content, à ses yeux, à sa mine,
> Que s'il restait lui seul rentier à la tontine.

Il faut reconnaître toutefois que les nouvelles du Palais étaient généralement soumises à une critique attentive et avertie, avant qu'elles ne prissent leur essor, et que l'on n'ajoutait créance aux bruits qui s'y répandaient, que s'ils avaient reçu leur *exeat* de nouvellistes autorisés. Le plus écouté de tous était un ancien magistrat, de qui le nom n'est malheureusement pas venu jusqu'à nous. « Il a autant de mérite que de naissance, dit, en 1663, Donneau de Vizé, et reçoit, tous les ordinaires, des lettres de Rome et d'autres pays étrangers. On peut dire que celui-là est passé « docteur en nouvelles » et qu'il y a bien des

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 229-31.

années qu'il régente au Palais et qu'il est le doyen des nouvellistes de France, encore qu'il n'en soit pas le plus vieux [1]. » Il paraît ainsi avoir joué au Palais le même rôle que le comte de Lionne devait tenir aux Tuileries. Après cet homme de robe, les trois nouvellistes du Palais les plus estimés portaient des noms qui commençaient chacun par un G. En sorte que leurs confrères, tout en s'inclinant devant leur autorité, les appelaient, par manière de taquinerie : les trois geais [2].

Les « pelotons » de nouvellistes se grossissaient des gens du Palais qui passaient.

L'avocat, en ce temps, suivi du procureur.
Vient augmenter la foule avec beaucoup d'ardeur.
En passant, gravement, le conseiller s'arrête [3].

Si bien que les groupes de discoureurs, avec les nouvellistes écoutants, formaient des masses compactes, encombrantes. C'était un embarras dans la Galerie : ils entravaient la circulation, gênaient plaideurs et avocats. « Le marchand est bloqué », dit Du Camp d'Orgas. L'accès aux devantures devient difficile et l'activité des affaires s'en ralentit.

Cependant par ces gens le libraire investi,
Des livres les plus beaux trouve un méchant parti.
Sans débit, sans galants, la coquette lingère,
Voyant cet embarras montre en vain sa colère :
On les voit à l'envi s'écrier sans succès
Qu'à divers acheteurs on prête quelque accès.

Pour les faire déguerpir les clercs de la basoche leur jouent des tours. Le groupe des nouvellistes

1. *Nouvelles nouvelles*, III, 282.
2. *Ibid.*, II, 269.
3. Du Camp d'Orgas.

attentifs se sépare tout à coup avec effroi. Ce sont les clercs espiègles

> Qui font au milieu d'eux éclater des pétards.

Cependant on ne songeait pas à les expulser. Nombre d'entre eux étaient d'anciens magistrats, d'autres des avocats en exercice. Puis, en somme, n'attiraient-ils pas du monde dans la Galerie, pour le plus grand bénéfice des marchands ?

Malgré cette tolérance, les nouvellistes en vinrent insensiblement à délaisser la galerie du Palais, comme ils avaient précédemment délaissé le Pont-Neuf ; ils suivaient l'insensible mouvement du public, abandonnant sans motifs apparents un lieu de réunion ou de promenade pour un autre. L'auteur du *Conseil de Momus*, publié en 1730, dit que le Palais ne sert plus de refuge aux nouvellistes que par les jours de mauvais temps [1].

1. *Le Conseil de Momus ou la revue de son régiment*, sans nom d'auteur, s. l. n. d. (Paris, 1730, par Bosc du Bouchet), p. 174.

VIII

LES CÉLESTINS ET LES CORDELIERS

On eût dit que les grands couvents de Paris avaient spécialement construit leurs cloîtres pour la commodité des nouvellistes. Quand le temps était mauvais, les arceaux voûtés des longues galeries leur offraient un utile abri ; et, par les jours de claire lumière, les allées semées de sable fin et bordées de buis, qui se croisaient dans le carré égayé de fleurs et de verdure, leur servaient d'agréables promenoirs.

Nos amis se plaisaient tout particulièrement dans le riche couvent des Célestins, parmi ses pelouses ombragées, ses cours spacieuses plantées de quinconces.

Le clos des Célestins s'enfonçait comme un coin dans l'angle intérieur des jardins de l'Arsenal, qui l'enserraient en retour d'équerre. On y accédait par la rue du Petit-Musc, déformation de la désignation plus pittoresque, trop pittoresque, « rue de la pute y musse ».

Le cloître ménageait aux visiteurs d'attrayantes perspectives : hautes voûtes en arêtes, renforcées d'ogives nerveuses ; arceaux en tiers-point enrichis de dentelles de pierre que soutenaient les meneaux

élancés; futaie de pilastres et de colonnettes aux chapiteaux fleuris d'acanthe. Au centre de la cour intérieure, un jet d'eau chantait à ciel ouvert, dans son bassin que ceignait la margelle grise, verdie par l'humidité. Et des plates-bandes de fleurs couraient parmi les ramages en verdure dessinés à la française.

Derrière le couvent, de grands jardins s'étendaient jusqu'à ceux de l'Arsenal. Le *Voyage à Paris de deux jeunes Hollandais*, les frères de Villiers, daté de 1657 [1], en donne une séduisante description. « Le jardin est sur le derrière du Couvent. On trouve d'abord des berceaux de vignes et ensuite de grandes allées de hêtres qui sont fort bien entretenues et tondues avec soin. » Les plus belles fleurs, parfois des espèces les plus rares, brillent dans de petits jardinets, dont l'entretien est une des distractions préférées par les Frères Célestins. De ci, de là des grottes artificielles, des statues en bois peint. Le tout admirablement entretenu, car le couvent est le mieux renté du royaume.

Le jardin est ouvert au public, excepté dans la saison où les grappes de raisin mûr pendent transparentes sous les vertes tonnelles. Les bons moines ne croyaient pas devoir tenter les gourmands. Ces vignes étaient les plus belles de Paris. « De plus, note Sauval, sur un tertre pierreux s'y voit une vigne sujette aux mêmes symptômes que celles de Bourgogne, mais dont le vin, mêlé avec le verjus des treilles, fait d'excellent vin d'absinthe que les Religieux distribuent aux pauvres, ou bien échangent aux bourgeois contre des bouteilles de vin ordinaire. » Et, dans le

1. *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658*, publ. par Faugère (Paris, 1862, in-8), p. 120.

couvent même, une bibliothèque admirable, à laquelle l'un des religieux était spécialement préposé, offrait ses richesses à la curiosité des visiteurs.

Quel joli cadre pour nos nouvellistes et comme tracé à souhait pour leur particulier agrément! Aussi les y voit-on nombreux, groupés en cercles, ou se promenant dans les allées, en rangs parallèles, les uns marchant à reculons, tandis que leurs interlocuteurs s'avancent au-devant d'eux, pour reprendre bientôt la marche inverse. On y remarque surtout des ecclésiastiques, et ce sont les questions militaires qui font le principal sujet de leurs entretiens.

Ici encore, Du Camp d'Orgas, de ses vers railleurs, complète le tableau :

> Mais, jusqu'aux Célestins, allons sans perdre haleine.
> Là, vous verrez en corps mille abbés assemblés ;
> . . . .
> Assis sur divers bancs, satisfaits et tranquilles,
> Ils donnent des combats, ils attaquent des villes,
> Et, se joignant bientôt à maints riches bourgeois,
> De cent événements ils parlent à la fois [1].

Car les bons moines n'étaient pas sourds aux vains bruits de ce monde. Ils venaient, par groupes de deux et de trois, grossir la clientèle de « nouvellistes écoutants » qui se pressait autour de nos gazetiers à la bouche. Et de quels vivants échos, nos héros, que le succès enflammait d'ardeur, ne faisaient-ils pas résonner les murs du cloître séculaire! Le couvent était riche. A la cuisine, dans de grandes marmites de cuivre poli, fumait une soupe appétissante, toute couverte d'œils gras et brillants, avec un arôme irrésistible : alléchante aubaine pour maints nouvellistes

1. Du Camps d'Orgas, *Satires*, p. 73.

faméliques. Et quelle façon, aussi simple qu'honnête, pour les Frères Célestins, curieux des événements nouveaux, de rémunérer, grassement, leurs zélés informateurs !

D'autres, dont l'estomac encore à jeun murmure,
Vont tenter en ces lieux une heureuse aventure,
Aimable providence ! Heureusement pour eux
Ils connaissent l'ardeur d'un Frère curieux
Et son faible souvent à leurs vœux favorable [1].

C'est aux Célestins que, pendant trois ans, de 1608 à 1611, brilla, comme président d'un cercle de nouvellistes, un homme qui avait joué l'un des principaux rôles de son temps, Antonio Perez, ministre disgracié du roi d'Espagne Philippe II [2]. Dans sa première jeunesse, Perez avait vu le grand règne de Charles-Quint, de qui son père, Gonzalo, était secrétaire d'État. Il devint ainsi facilement, et très jeune encore, ministre de Philippe II, auquel il se dévoua corps et âme, au point de se faire l'instrument de sa vengeance dans l'assassinat d'Escovedo, secrétaire et confident du frère de Philippe, Juan d'Autriche. Puis, subitement, il tomba du faîte de la puissance dans un abîme de misère, pour avoir osé se poser en rival du roi, son maître, dans son amour pour la princesse d'Eboli. Il fut disgracié, jeté au fond d'une forteresse, livré au tribunal secret de Castille, mis à la torture, maintenu dans une étroite et longue captivité. Enfin il fut délivré par un soulèvement du peuple de Saragosse, auprès duquel il était resté populaire : délivrance survenue juste à temps, car déjà s'allumait pour lui

1. Du Camp d'Orgas, *Satires* (éd. de 1690), VIII, 65 sq.
2. *Nouveau règlement général pour les Nouvellistes*, publ. par Ed. Fournier, *Variétés historiques*, VIII, 264-65.

le bûcher, ce terrible supplice des hérétiques. Perez trouva un refuge auprès de Catherine de Béarn, sœur de Henri IV, d'où il passa à la Cour de France, puis il quitta la France pour l'Angleterre, et revint enfin en France. Quelle destinée! « J'ai demeuré trois ans, écrit-il, dans une maison de Paris, vis-à-vis de l'hôtel de Bourgogne, et à côté de l'hôtel de Mendoza, où tout le monde allait voir un danseur de corde, qui faisait des tours et des sauts périlleux, dont la vue causait encore plus d'étonnement que le récit. Cependant je n'ai jamais mis les pieds dans ces deux hôtels, quoi que j'y visse entrer tous les jours les princes, les dames et des gens de tout état. La raison en est que j'ai vu beaucoup de comédies originales représentées par de grands acteurs, parmi lesquels je faisais mon personnage au lieu le plus éminent du théâtre. J'ai vu danser sur la corde; j'y ai dansé moi-même. J'ai vu les danseurs tomber par terre, tout brisés, et moi, qui vous parle, je m'y suis rompu les reins.... Or, comme rien n'ôte plus l'envie de lire la copie d'une lettre que d'en avoir vu l'original, de même je ne puis être tenté d'aller à ces comédies. »

Comme nous le constaterons, sous Louis XV, chez des ministres français rendus à la vie privée, Perez avait du moins conservé de son passage aux affaires un irrésistible besoin, la soif des nouvelles. Il avait eu cette passion, alors qu'il était ministre, au point de pousser sa curiosité jusqu'à l'espionnage. Et maintenant, à Paris, il employait les revenus dont il pouvait disposer, la pension que lui faisait Henri IV, les relations qu'il avait conservées ou nouées à la cour d'Espagne, à la cour d'Angleterre, à la cour de France, dans les ambassades, auprès des hommes

d'État, pour se tenir au courant des événements du jour.

Aussi était-il un gazetier de premier ordre. Et quelle faveur grande pour les privilégiés qu'il admettait dans son « cercle », aux Célestins ! Il ne se contentait pas de distribuer les nouvelles qu'il recueillait avec une activité inlassable ; il les commentait. Il faisait, tout en parlant, son article de journal sur la question du jour. De l'esprit qui l'animait, nous avons un témoignage dans le livre qu'il composa à cette époque pour le duc de Lerma, *l'Étoile polaire des princes : avertissements politiques sur l'administration d'une monarchie.*

Il met dans la bouche d'un conseiller de Philippe II les paroles suivantes : « Seigneur, dit ce personnage en s'adressant au monarque, tempérez-vous ; reconnaissez Dieu sur la terre comme au ciel, afin qu'il ne se lasse pas des monarchies — doux gouvernement si on en use doucement — et ne les brise pas toutes, outré de l'abus du pouvoir humain ».

Et plus loin, ce même conseiller s'exprimait ainsi : « Je crains beaucoup si les hommes ne se modèrent pas et s'ils continuent à se faire dieux sur la terre, que Dieu ne se fatigue des monarchies, ne les bouleverse et ne donne une autre forme au monde ».

« C'était, dit Mignet, dans l'ouvrage qu'il a consacré à cet illustre nouvelliste, un personnage désordonné et attachant, adroit et inconsidéré, d'un esprit aimable et d'un caractère léger, plein d'activité, d'imagination, de vanité, de passion, d'intrigue, que l'on condamne, mais qui touche par quelques-uns de ses sentiments et par ses malheurs. »

C'est en 1608 que ce nomade de la politique était

venu fixer enfin ses pénates près des Célestins, rue de la Cerisaie; d'où il se rendait chaque jour dans son cher cloître, parmi les discoureurs et informateurs d'affaires publiques. Il s'y plut si bien que, sentant sa fin approcher, il demanda à être enterré en ce beau couvent, près du grand jardin aux lourds ombrages, où il avait trouvé ses dernières, peut-être ses meilleures satisfactions. Et, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, en cet asile funèbre où tant de grandes familles françaises tinrent à honneur de dormir leur dernier sommeil, on lisait sur la tombe d'Antonio Perez une épitaphe qui rappelait les principales vicissitudes de sa vie [1].

Les jardins de l'Arsenal, contigus aux Célestins, offraient, eux aussi, une magnifique promenade à nos « gazetiers ambulants », comme les nomme si justement le *Calendrier des Loisirs*. Une allée de trois cent trente-trois toises partait du pied des sombres tours de la Bastille et venait, en régnant sur le fossé des remparts, rejoindre les berges de la Seine. En aval la vue de Paris : les chantiers de l'île Louvier, les tours de Notre-Dame et la multitude des clochers, tourelles et clochetons qui émergeaient des toitures; en amont la campagne; et l'eau tranquille du fleuve coulait entre des bouquets d'arbres; — spectacle merveilleux, que d'aucuns préféraient même à celui du Pont-Neuf. « L'on y voit tous les jours quantité de nouvellistes, note Donneau de Vizé, et je connais des personnes qui ont plus de

1. Pour tout ce qui concerne Antonio Perez, voir le livre de Mignet. *Antonio Perez et Philippe II*; Paris, 1881, in-16.

soixante ans, qui ne laissent passer aucun jour sans y aller[1]. »

A l'autre extrémité du Marais, les jardins des princes de Soubise plantés de marronniers touffus, et la galerie de l'hôtel, en demi-lune, soutenue de colonnades accouplées, avaient également leurs « pelotons » et leurs « bureaux »; mais on ne les y rencontrait que le matin[2]; tandis qu'aux jardins du Temple, rue de la Corderie, à l'ombre des vieux murs crénelés et du haut donjon aux quatre tourelles d'angles, parmi les jets de plâtre des figures les plus renommées de l'antiquité[3], on les retrouvait jusqu'à deux heures de l'après-dînée.

Tout le jardin du Temple est en combustion,

écrit, à propos d'une nouvelle sensationnelle, l'auteur de la « comédie de château », *les Nouvellistes*[4].

Sur la rive gauche, le jardin du Roi, aujourd'hui jardin des Plantes, était pour nos « pelotons » ce qu'étaient, sur la rive droite, le jardin de l'hôtel Soubise et celui du Temple. Le cloître des Célestins avait son pendant au cloître des Cordeliers.

Celui-ci s'élevait au coin de la rue de l'Observatoire et de la rue des Cordeliers, près du collège d'Harcourt, non loin de la Sorbonne. Il avait été reconstruit en 1683, vaste, aéré, très clair. Il s'étendait sur un carré oblong, entourant un préau, en jardin à la française, avec bassin et jet d'eau. « Les quatre corri-

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 288.
2. *Calendrier des loisirs* (1776), p. 130.
3. Sauval, III, 286.
4. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754, p. 216.

dors en sont voûtés correctement, dit Germain Brice [1], et les ouvertures en cintres grillés, où l'on n'a pas manqué de mettre les armes de plusieurs personnes. »

Les bureaux des nouvellistes qui se tenaient aux Cordeliers doivent retenir notre attention; du moins ils préoccupaient fort la police de l'ancien régime en raison de l'esprit qui les distinguait des autres cercles. Nous lisons dans un rapport d'exempt adressé au lieutenant de police, Racot d'Ombreval, et daté de 1725 :

« Mahudel — c'est le nom d'un nouvelliste *à la plume*, de qui il sera question dans un ouvrage ultérieur — empruntait ces bruits diffamatoires, qu'il envoyait au ministre du roi d'Espagne, à un inconnu qu'il rencontrait au cloître des Cordeliers »; « où se tiennent, ajoute notre rapport, les plus mauvais bureaux d'adresses ». Cette dernière expression est elle-même intéressante. On sait que les salles de rédaction des gazettes s'appelaient, depuis Renaudot, « bureaux d'adresses », et c'est sous ce même nom de « bureaux d'adresses » que sont désignés ici nos pelotons de nouvellistes.

Or, les rapports de la police secrète nous ont conservé le spécimen des propos qui se redisaient dans le préau verdoyant, autour du bassin, ou sous les galeries éventées du cloître. Voici, par exemple, un rapport du 23 août 1725 :

Le blé est rare, le pain est cher, les dépôts de grains que le lieutenant de police a fait aménager dans la campagne sont insuffisants. Faut-il s'en étonner?

1. III, 239.

« M. le Duc, disent les nouvellistes (il s'agit du duc de Bourbon qui gouverne le royaume pendant la minorité du roi), a du blé pour plusieurs millions; les Paris (fameux financiers) et Samuel Bernard ont gagné plus de vingt-cinq millions sur ceux qu'ils ont enlevés. Le contrôleur général, qui est un trompeur et un véritable turc, a toujours eu connaissance de ces enlèvements. Lorsque M. d'Ombreval (lieutenant de police) est venu, mercredi dernier, au marché de la Halle, il s'est fait escorter par une escorte de gardes françaises qui juraient, en disant :

« — Voici la famine, on ne peut vivre avec six sous « de solde.

« Quant à M. le Duc, il se moque des remontrances qu'on lui fait au sujet de la cherté du pain [1]. »

Le 2 juin 1726, l'inspecteur Bazin écrit à son tour au lieutenant de police :

« Le dimanche 2 juin, dix heures du matin jusqu'à midi, sous le cloître des grands Cordeliers :

« Une troupe de monde assemblée, les uns assis et les autres debout, s'entretenaient de la guerre et disaient que l'on devait savoir dans huit jours si elle était déclarée, que l'on parlait d'assiéger Luxembourg cet été. La conversation a roulé sur tous les princes de l'Europe, sur choses indifférentes, ensuite sur les différents gouvernements des royaumes. Un desdits particuliers, qui était le chef de la conversation, et qui était maître tourneur, a dit que la politique des rois est de ruiner les peuples, que c'était le moyen le plus sûr de les soumettre; un autre, qui est com-

1. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 10155, f. 51-52.

pagnon taillandier, a répondu qu'ils étaient autant de tyrans et que l'on se passerait bien de rois, que les républiques se gouvernaient bien elles-mêmes, et qu'elles n'en étaient pas plus malheureuses. Le premier a répondu à celui qui a tenu ce discours, qu'il fallait se contenter de penser ce qu'il disait, parce que les murs avaient des oreilles. Le même, qui est garçon taillandier, qui demeure et travaille chez le taillandier de M. le Duc, sur les fossés de M. le Prince, où on l'a suivi, a continué de dire que tous les grands de la France étaient sans foi ni sans loi, que la religion n'était pas faite pour eux, qu'elle ne servait au prince que de masque et de frein pour contenir les peuples, qu'ils faisaient les lois, mais qu'ils ne les observaient pas [1]. »

« Accaparement, cherté du blé, manœuvres du gouvernement, mutinerie des gardes françaises, les rois des tyrans, les peuples capables de se gouverner en république, les grands sans foi ni loi, la religion masque pour le prince et frein pour les pauvres gens, » nous sommes bien aux Cordeliers — en 1790; — non, en 1725.

Aussi pensa-t-on, dès 1726, à fermer ce club en plein vent, pour mettre fin à ces propos violents, mais on y renonça pour les raisons que dit très précisément l'exempt Bazin : afin de ne pas indisposer le public et parce qu'il semblait moins dangereux « que ces sortes de nouvellistes s'assemblassent dans ces endroits-là que dans des lieux particuliers.... » Aux Cordeliers, on pouvait du moins les surveiller; et, dans le préau, ou sous les galeries du cloître, le club

1. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 10. 002.

des grands Cordeliers continua de se tenir régulièrement, depuis les dernières années du règne de Louis XIV, où il se forma, jusqu'aux journées sanglantes de la Révolution française, où il exerça toute son action.

IX

LE LUXEMBOURG[1]

Tout au contraire du cloître des Cordeliers, les allées du Luxembourg, ombragées d'ormes et d'ifs, étaient généralement sillonnées par les nouvellistes d'opinion modérée. Du moins ceux-ci y donnaient le ton. C'était le journal, — non, le jardin des débats politiques et littéraires. Et la critique des écrits nouveaux y occupait la première place. Ici se retrouvaient les Sainte-Beuve et les Saint-Victor, les Faguet, les Lemaître et les Gaston Deschamps du temps. C'est à cet aréopage de plein air que Le Sage fait allusion dans ses *Mariages du Canada*[2] :

Grand juge, consul du Permesse,
Vous savez notre différend,
De grâce, réglez notre rang,
Par un arrêt plein de sagesse,
Par un arrêt définitif,
Tel que vous en rendez à l'if !

1. Gazetins de la police, 1721-1748, Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, 10155-10169. — *Les Nouvellistes*, comédie (1741), Bibl. de l'Arsenal, ms. 2751, p. 138-260. — *Journal du voyage de deux jeunes Hollandais à Paris en 1656-1658* (éd. Marillier); Paris, 1899. — Du Camp d'Orgas, *Satires ou réflexions sur les erreurs des hommes et les nouvellistes du temps*; Paris, 1690. — *Le Grand théâtre des nouvellistes, docteurs et historiens à la mode, ou le cercle fameux de la promenade du Luxembourg*; Anvers, 1689. — Alphonse de Gisors, *le Palais du Luxembourg*; Paris, 1847.
2. Année 1731. — Prologue.

A ces conciliabules de critiques littéraires, dont les discussions tumultueuses se déroulaient à l'ombre de son feuillage noir, le grand if du Luxembourg dut sa célébrité.

N'est-ce pas comme un écho des *Femmes savantes* que cet épisode du *Grand théâtre des nouvellistes* :

Ah! la belle épigramme! ah! le joli rondeau!
Benserade jamais n'a rien fait de si beau!

Le partenaire répond :

Voyez ce beau poème, où tout marche en bel ordre,
Défier Despréaux d'y trouver rien à mordre.

Et le premier de répliquer :

Ah! de grâce, monsieur, piquez votre Pégase!
Le moindre de vos vers nous ravit en extase.

Parmi ces nouvellistes de Parnasse quotidiennement réunis au Luxembourg, les « chenilles de théâtre » sont sans doute les personnages les plus importants.

Nos Aristarques, qui tiennent d'une main indépendante le sceptre de la critique, n'appartiennent pas tous à une condition sociale très relevée; car si l'on rencontre dans leurs rangs des clercs et des avocats, des libellistes et des poètes, on y voit aussi des savetiers et des maîtres tailleurs,

Un chétif rôtisseur qui vient de la Huchette.

Ce qui ne doit pas surprendre à une époque où les épiciers font paraître des pamphlets sur les affaires du temps. Aussi, groupés autour de l'if, s'écrient-ils tous en chœur :

Que ferais-tu sans nous, République des lettres [1]?

1. *Grand théâtre des nouvellistes*, p. 173.

On les trouvait rassemblés en « pelotons » aux carrefours d'où rayonnaient les allées. Les ormes y formaient des quinconces et les nouvellistes y déambulaient. Chrisante se plaint de voir son frère,

> Obsédé tous les jours de ces originaux,
> De tous ces gens groupés, reconnus par le dos,
> Qui, sous les ormes verts, gravement se promènent.

Chrisante ajoute :

> L'autre jour j'en vis un qui fit en reculant
> Trois fois le Luxembourg, toujours gesticulant[1].

Marchant face à face, sur deux rangs parallèles, ils arpentaient d'un pas égal les allées qui, de la terrasse jusqu'aux potagers de Notre-Dame des Champs, coupaient le jardin dans sa longueur : c'était, du côté des Chartreux, l'allée des Soupirs; au centre, la grande allée qui s'étendait du « rond d'eau » au boulingrin; et l'allée des Carmes du côté de la rue de Vaugirard. Du Camp d'Orgas les y rencontre encore :

> Les uns, à Luxembourg accourus de concert,
> Malgré le mauvais temps méprisent le couvert.
> Vous voyez, en hiver, la troupe désolée
> Courir avec fureur dans cette grande allée;
> Et vouloir surmonter, par ce burlesque effort,
> Le chagrin que leur cause un cruel vent du nord.
> Plus on le sent fâcheux, plus on se précipite;
> Et plusieurs, sans manteaux, tout gelés et transis,
> De la moitié du corps paraissent rétrécis.

Néanmoins nos politiques n'aimaient généralement pas le mauvais temps. A la bise piquante leurs pelotons se clairsemaient. « Au surplus, lisons-nous dans

1. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754, p. 146.

un rapport de police daté de novembre 1733, dès que le soleil commence à disparaître, les nouvellistes, qui sont fort mal habillés, s'en vont aussitôt »; mais aussi, comme dit Du Camp d'Orgas :

Dans le temps fortuné de la saison nouvelle,
Imitant le soleil, on voit croître leur zèle :
Alors, se promenant sous les jeunes ormeaux,
On les voit attentifs à cent projets nouveaux.

Par ces beaux jours, ils sont assis sur les chaises que, dans l'allée des Carmes, on a mises en cercle à leur intention; ou sur les bancs de pierre établis de divers côtés, ou, sans plus de façon, sur le gazon naissant.

De tous ces gens groupés, reconnus par le dos,

comme vient de dire Chrisante, l'artiste, qui s'est laissé choir, lui aussi, sur l'herbe de la pelouse, tire des croquis. Il a posé son grand carton sur ses genoux croisés. Ce sont des études de perruques; car les têtes, en se rapprochant dans le cercle, ont été obligées d'abandonner leurs chapeaux à cornes ou à retroussis. Couronne d'occiputs chevelus : les hommes âgés sont à l'ancienne mode, c'est-à-dire qu'ils ont encore les cheveux noués en cadenettes et le toupet à vergette posé à plat; les jeunes gens ont tous la perruque en bourse; on entendait par là que l'extrémité en était enfermée dans une manière de sac de soie noire. Le plus grand nombre de ces damoiseaux portent de hauts toupets, mais d'autres ont préféré le fer à cheval ou les ailes frisées sur les tempes.

Parmi ces gazetiers, l'art de l'interview, sinon le mot, est déjà fort en honneur. Retournons au « Grand

théâtre des nouvellistes ». La scène représente le Luxembourg. « N'est-ce pas dans ces lieux, » se demande l'auteur,

> Que l'on sait se masquer du nom de confident,

pour « tirer les vers du nez » au naïf qui donne dans le panneau habilement tendu; que l'on sait

> Pénétrer dans ses yeux, ses mœurs et ses pensées,
> Pour se faire un régal aux dépens de ce sot.

Quelques-uns des « présidents de cercles », qui se sont succédé au Luxembourg, ont laissé leurs noms. Au XVII[e] siècle, le plus fameux d'entre eux fut le maître des requêtes, Gaulmin de Montgeorges, qui mourut en 1662; au XVIII[e] siècle, un conseiller au Grand Conseil, du nom de Bréant, et le principal du Collège de Beauvais, nommé Coffin; puis le chevalier des Barrières, qui avait une jolie fortune et ne préférait aucune distraction au plaisir de disserter sur les affaires du temps, parmi les groupes de bourgeois, dans l'allée des Carmes ou dans l'allée des Soupirs. Il y joua un rôle analogue à celui que le comte de Lionne avait rempli aux Tuileries.

Dès l'année 1657, les frères de Villiers, écrivant leur *Voyage de deux jeunes Hollandais à Paris*, signalent les groupes de nouvellistes du Luxembourg, réunis autour des bancs de pierre. Les compagnons sont de religion différente, qui huguenot, qui catholique; mais ils échangent leurs vues sans animosité : des avocats, des agents d'affaires, des négociants anglais, des hollandais, un horloger de Paris. « Si bien, disent les frères de Villiers, qu'on était en la barque de Delft, excepté que ceux-ci y parlaient

avec plus de jugement et de raison que ne font nos petits bourgeois. »

Un Anglais, nommé Muller, parut aux deux jeunes voyageurs le plus sensé de tous. Du moins c'était le mieux fourni en correspondances et chacun l'écoutait avec attention. Il donna des nouvelles de l'armée de Turenne, du Protecteur de Hollande, de la politique anglaise; puis les commentaires d'aller leur train.

Dans son rapport du 18 novembre 1725, Pommereuil, inspecteur de police, signale au Luxembourg une compagnie de femmes « se mêlant de nouvelles », quelque chose comme les devancières du journal *la Fronde*. Aussi bien ces dames sont frondeuses. C'est l'époque du renchérissement des grains. Nos gazetières estiment que, « si on laissait la liberté aux boulangers d'aller acheter du blé en province, on mangerait le pain à meilleur marché; qu'il leur était fort désagréable d'aller acheter à la Halle de mauvaises farines pour si peu qu'il leur en fallait pour leur ménage. » Au fait n'ont-elles pas raison?

L'une d'elles annonce que les musiciens de Paris doivent chanter, le jeudi suivant, un *Te Deum* aux Mathurins en actions de grâce du mariage du roi. Mais une autre dit que, si Sa Majesté faisait manger de bon pain et payer les denrées à prix raisonnable, on en chanterait d'autres *Te Deum*, et par tout Paris, et de bon cœur. « Et que si la reine, dit une troisième, faisait son entrée dans la ville, personne ne crierait, pas plus pour elle « Vive la reine », qu'on n'a jusqu'ici crié « Vive le roi ».

« — Assurément, madame, appuya une petite blonde qui n'avait pas encore ouvert la bouche. On voit bien

que la reine n'a pas voix au chapitre et qu'elle se soucie peu de la nation française. »

— Bravo, mademoiselle[1]!

Les gazetins de la police donnent ainsi un aperçu des conversations qui se tenaient dans ces clubs en plein vent. Nos « raisonneurs », comme les appellent les agents du gouvernement, ont leur franc parler; mais parfois on les entend détonner sur la note moyenne, modérée généralement, dont les nouvellistes du Luxembourg sont coutumiers. Sous le ministère du cardinal de Fleury, le commissaire de police Dubois déclare à qui veut l'entendre, dans les allées du jardin, « que le royaume est mal gouverné, qu'il est surprenant que personne ne fasse entendre au roi que Son Éminence est non seulement l'ennemi de Sa Majesté, mais encore de ses sujets ».

Le chevalier de Galobie, un des auditeurs, applaudit des deux mains :

« — Vous avez raison, monsieur le commissaire. M. le cardinal n'est qu'une bête et ne fait que suivre aveuglement le conseil des Jésuites, attendu que, par lui-même, il n'est capable de rien[2]. »

Dans un autre groupe, où l'on remarque parmi de nombreux causeurs les comtes de Clisson et de la Baume, l'abbé Tollet, Mme d'Antrague et son fils, on s'entretient de la maladie de la reine. La scène se passe, le 16 septembre 1728, à six heures du soir. D'aucuns parlent de la jaunisse; d'autres d'une fièvre lente. Survient l'abbé Bouchard qui déclare tenir de bonne source qu'on veut se défaire de la reine petit à petit, et comme l'on pourra.

1. *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 10160, f. 140.
2. *Ibid.*, ms. 10158.

« — Et un beau jour on dira : « La reine est morte », et bien des gens n'en seront pas surpris. »

Sur quoi l'abbé Tollet lui demande brusquement :

« — Que pensez-vous, l'abbé, lorsque l'on sonne pour les morts?

— Eh! que c'est pour avertir le portier du paradis d'ouvrir la porte[1]. »

Et tout le monde de rire.

Le 24 février 1732, « les nouvellistes, qui se promènent au soleil, disent qu'il n'y a plus de religion et que les amis et les parents font tout ».

L'un de ces polémistes les plus impétueux était, sous le ministère Fleury, un Flamand qui logeait à l'hôtel de Tournon, d'où il se rendait chaque jour au Luxembourg. « Il y parle avec le plus grand mépris du roi de France et du roi Stanislas » (beau-père de Louis XV), lisons-nous dans les bulletins adressés au lieutenant de police Hérault. Le Flamand disait, entre autres choses, que le roi de France était un imbécile et que la guerre qu'il soutenait contre l'Empereur était injuste. « Comme ceux qui l'entouraient lui représentaient qu'on devait toujours parler avec respect des têtes couronnées :

« — Je me... moque de tout et ne respecte que l'Empereur. »

Le 17 juillet 1734, le lieutenant de police fit venir dans son cabinet ce fougueux « autrichien », et, sans vouloir le punir, lui fit promettre d'être dorénavant plus circonspect.

Ce frondeur appartenait à la catégorie des « nouvellistes étrangers », ainsi nommés, non parce qu'ils

1. *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 10158, f. 156 v°.
2. *Ibid.*, ms. 10161, f. 311.

étaient de nationalité étrangère, mais parce que leurs discours étaient généralement plus favorables aux ennemis de la France qu'à leurs compatriotes. On se décidait parfois à sévir contre eux. En juillet 1745, Tharsis et Maudry furent embastillés pour les propos hostiles à la France qu'ils tenaient dans les promenades. Ils demeurèrent prisonniers près d'un mois [1]. A l'heure où les affaires extérieures prenaient une tournure délicate, le gouvernement croyait utile d'envoyer des agents dans les lieux publics, pour y « défendre les discours qui pouvaient réfléchir contre la France ou contre ses alliés [2] ».

Le 16 septembre 1740, on dit au Luxembourg que, « quoique la misère soit considérable quant à présent, elle le sera davantage dans la suite, parce que les blés ont manqué dans différentes provinces; mais le plus grand nombre estiment que ceux qui tiennent de tels discours ont des blés à vendre et que, par conséquent, ils s'efforcent à publier qu'ils ont manqué ».

Le chevalier des Barrières, lui, va jusqu'à se réjouir de la misère du temps. « Il prétend qu'il est inouï que les magistrats veuillent contraindre les boulangers à vendre leur pain à perte, car c'est l'entendre ainsi que de le taxer.

« — Les magistrats, dit-il, ne devraient-ils pas la liberté aux boulangers de vendre leur pain au moins à proportion de ce que les blés leur coûtent? »

A la date du 3 juin 1747, l'agent secret qui se faufile parmi les « raisonneurs » envoie cette note :

« Le mauvais temps qu'il a fait aujourd'hui a

1. *Les lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille* (Paris, 1904), n°s 3852-3853.

2. *La Quintessence* journal de Mme Du Noyer, publ. en Hollande), n° 29 (lundi 10 août 1719).

éloigné des promenades les conteurs de nouvelles, et le bulletin qu'on attendait de la poste n'est pas arrivé. Il y aura demain, à ce que l'on prétend, de quoi exercer les nouvellistes. »

Le 3 juillet 1747 arrivent les premières informations sur la bataille de Lawfeld. « On dit, écrit l'agent secret de la police, que la liste des blessés et des morts ne paraîtra que vendredi. Les nouvellistes murmurent fort contre ce retard et tirent des conjectures qui font pitié, en disant qu'on en veut diminuer le nombre [1]. »

Ça et là, des groupes d'anciens militaires suivent avec anxiété la marche des armées en Flandre, sur les bords du Rhin ou en Bohême. On les reconnaît de loin à leurs perruques énormes ou à leurs têtes presque chauves.

Les abbés sont presque aussi belliqueux que les vieux officiers. L'un d'entre eux s'était même acquis une notoriété considérable sous le pseudonyme d' « abbé Trente mille hommes ». Bien des contemporains ont laissé sur lui de piquants détails; entre autres Mercier dans son *Tableau de Paris* :

« Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutait assidûment un abbé grand ennemi des Anglais. Cet abbé l'enchantait par ses récits véhéments. Il avait toujours à la bouche cette formule :

« — Il faut lever 30 000 hommes; il faut embarquer « 30 000 hommes; il en coûtera 30 000 hommes pour « s'emparer de Londres. »

On était en 1779.

« Le bourgeois tombe malade. Il pense à son cher

1. *Archives de la Bastille*, Bibl. de l'Arsenal, Gazetins de la police secrète, ms. 10169.

abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes et qui lui avait infailliblement promis la destruction prochaine de l'Angleterre au moyen de 30 000 hommes. Pour lui marquer sa reconnaissance, il lui laissa un legs et mit sur son testament :

« Je laisse à M. l'abbé *Trente mille hommes*, « 1 200 livres de rente. Je ne le connais pas sous un « autre nom ; mais c'est un bon citoyen qui m'a certifié « au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce, « serait bientôt détruit [1]. »

On imagine l'embarras du notaire chargé d'exécuter les volontés du défunt. Il prit finalement le parti de se transporter au Luxembourg, armé du testament et suivi de son principal clerc. S'approchant d'un « peloton », où l'on discutait avec animation, il demanda si l'on ne connaissait pas un abbé qui avait prédit la destruction de l'Angleterre par une armée de 30 000 hommes.

Ce ne fut qu'un cri :

— L'abbé Trente mille hommes ? mais le voilà !

Et précisément le petit collet était occupé, sous un platane de l'allée des Carmes, à convaincre un groupe d'auditeurs attentifs, de l'heureuse issue de la prochaine campagne, grâce à l'intervention d'un corps de trente mille hommes habilement dirigés.

Apprit-il jamais, dans sa vie, nouvelle qui lui fut plus agréable que celle dont le notaire venait lui faire part ? Aussi reprit-il avec une ardeur nouvelle ses démonstrations lumineuses, prédisant la destruction prochaine de la perfide Albion par sa légion sacrée de trente mille hommes [2].

1. Mercier, *Tableau de Paris*, chapitre des Nouvellistes.
2. Outre Mercier, voir le duc de Lévis, *Portraits*, p. 181 ; l'*Esprit des*

D'autres abbés parlent de théologie, ou plutôt de philosophie, car le passant qui s'arrête est stupéfait de se trouver dans un groupe de libres penseurs en soutane.

Le 10 novembre 1728, à trois heures de relevée, dans l'allée des Carmes, l'abbé Bouchard assure à un nombreux auditoire « qu'il est ridicule à Dieu d'avoir voulu envoyer son fils Jésus-Christ sur terre, pour se faire crucifier, qu'il est indigne de la majesté divine de s'être servi d'un tel moyen pour racheter le genre humain ». Quant à la morale qu'on prétend tirer de l'austérité et de l'ascétisme, l'abbé estime qu'elle est bonne pour les esprits faibles; que d'ailleurs seuls les esprits faibles croient à la religion [1]. A ces mots, l'abbé Tollet opine du bonnet. En passant, Dampmartin fait ce croquis : « Plusieurs groupes d'ecclésiastiques sont épars. Ne cherchez pas parmi eux l'agréable vernis des abbés du grand monde; ce sont de pauvres hères, couverts de méchantes souquenilles, travaillant sans relâche, n'ayant pour récréation que quelques instants de promenade ».

« Le beau temps commence à faire rassembler les nouvellistes dans les promenades publiques, porte un rapport de police du 24 février 1732; et ils s'y entretiennent sur le différend qu'il y a entre les Pères de l'Oratoire et les Jésuites. »

Ces nouvellistes théologiens sont loin d'être d'humeur placide. Leurs débats donnent lieu à plus de vacarme encore que ceux des « chenilles de théâtre » ou des critiques littéraires. Souvent même, quand les

Journaux français et étrangers (janv. 1786), I, 73; *Journal de Paris*, 1er thermidor an X, analyse de l'*Histoire secrète de la Révolution française*.

1. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 10158, f. 281.

laïcs se sont mêlés parmi eux, la conversation, qui a dégénéré en discussion, de discussion dégénère en querelle : — ces éternelles guerres de religion.

Tais-toi, tais-toi, censeur, ne me fais plus la loi,
De peur de voir tomber quelque chose sur toi !
Songe encore une fois que, si tu me réveilles,
Je saurai sans délai te couper les oreilles.

Et les deux adversaires de se prendre au collet. Les assistants interviennent : c'est une mêlée générale.

Ainsi nos deux champions, déjà défigurés,
Ne sont plus reconnus qu'à leurs nez bigarrés.

*
* *

Les opinions émises par les nouvellistes du Luxembourg se propageaient rapidement parmi les bourgeois de la ville ; car ce jardin fut, à partir du dernier tiers du XVIIe siècle, et jusque vers le milieu du XVIIIe, la promenade favorite des Parisiens. Comme l'altitude en était supérieure à celle des Tuileries, l'air passait pour y être plus pur ; d'autant que le jardin immense était lui-même bordé par les vastes enclos qui entouraient les couvents voisins, d'un côté les Carmes déchaux et les filles du Saint-Sacrement ; de l'autre le clos des Chartreux. Et, à l'extrémité du Luxembourg, les allées, en dévalant, débouchaient sur la vraie campagne, sur les cultures maraîchères de Notre-Dame des Champs. Aussi, de la terrasse qui avoisinait le palais d'Orléans, en s'appuyant sur la balustrade en marbre, avait-on une vue merveilleuse : un océan de verdure dont les vagues, ondulant à la brise, se perdaient aux dernières lignes de l'horizon ;

comme des récifs violets, les toits d'ardoises en émergeaient de place en place, et, devant soi, au premier plan, le bassin cerclé d'une allée de sable clair, les plates-bandes de fleurs brillantes, — c'étaient des carrés de tulipes, d'anémones et de violettes, des rubans d'œillets blancs et d'œillets rouges, — et la foule des promeneurs bigarrée et papillotante dans ses habits aux vives couleurs. Car, sous Louis XIV, hommes et femmes se parent de gaies nuances, et les femmes encore sous la Régence et sous Louis XV.

C'est surtout à l'époque de la foire Saint-Germain que les dames venaient au Luxembourg faire montre de leurs atours. Elles avaient des jupes dont « les unes étaient brodées, les autres chamarrées de dentelles; et il y en avait dont l'enrichissement consistait en la seule façon de l'étoffe; mais il n'y en avait pas qui n'eût sa beauté et sa magnificence qui, étalée avec pompe, y faisait voir un si grand mélange de couleurs que la vue en était agréablement partagée, n'en reconnaissant souvent aucune parmi une si grande confusion ». Les élégantes y lançaient les modes nouvelles; mais la vicomtesse de Jaucourt « ayant imaginé des lévites à queue de singe, y parut avec cette queue très longue et très tortillée et si bizarre que tout le monde se mit à la suivre, ce qui obligea le Suisse de Monsieur de venir prier cette dame de se retirer pour éviter un plus grand tumulte ». Les marquis de Molière y faisaient valoir leurs canons énormes en toile tuyautée ou rayée de couleur, leurs chapeaux empanachés de trois bouquets de plumes et leurs habits chamarrés de dentelles de guipure. Sous la Régence, les bourgeois n'ont déjà plus des costumes aussi pimpants. Les nuances de leurs vestes de gros

drap, de ratine, ou de bouracan, ou de droguet, suivant la saison, varient entre le rouge sombre et le brun clair; mais les boutons d'argent ou de cuivre ciselé y brillent encore et, sur la poitrine, les petits-maîtres portent des bouquets, « gros comme la gorge d'une nourrice et qui font d'eux autant de parterres ambulants ». Ils tiennent presque tous leurs chapeaux à la main, laissant admirer leurs perruques frisées et poudrées à la mode.

Et, parmi ces groupes frivoles et sémillants, des artistes, les plus grands, Watteau, qui vient y prendre sur le vif « l'homme du monde attentif ». « Il l'a croqué, saisi dans ses attitudes changeantes; le voici, sous l'ampleur de sa perruque, dans son habit à larges manches et à boutons, un seul nœud à l'épaule, un seul brin de dentelles aux manches et au jabot : c'est l'*Homme appuyé*, le *Promeneur vu de face*, le *Promeneur vu de profil*, l'*Homme accoudé*[1]. »

Puis, s'arrêtant aux groupes de nouvellistes et jetant parmi eux leur opinion, d'une voix distraite, apparaissent des philosophes, des écrivains. Voltaire « y cherche un rythme harmonieux pour ses piquantes pensées »; plus loin le « ténébreux » Crébillon [2]. Diderot y vient rêver, en été, avec sa redingote en pluche grise, élimée sur un des côtés, sa manche déchirée, les bas de laine noire recousus par derrière avec du fil blanc; ce qui lui fait une assez triste figure dans l'allée des Soupirs. Enfin Jean-Jacques. A l'entrée du jardin, les camelots, comme de nos jours encore, distribuent des réclames. Ils ne lui en ont pas

1. Virgile Josz, *Watteau*, p. 89.
2. Karamzine, *Voyage en France* (*1789-1790*), trad. Legrelle, Paris, 1855, p. 149.

donné. Et il l'a fait remarquer. Ces misérables ont évidemment reçu l'ordre de lui faire un affront, car le pauvre Jean-Jacques est déjà atteint du délire de la persécution. Et il s'enfonce dans les allées les plus solitaires, où il craint encore de trouver, embusqué derrière un bosquet, l'un ou l'autre de ses persécuteurs [1].

Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle persista une sorte de rivalité entre les nouvellistes de la rive droite et ceux de la rive gauche, entre les cercles qui se réunissaient au Luxembourg d'une part et, d'autre part, ceux qui avaient élu domicile aux Tuileries ou au Palais-Royal ; ce qui met aux prises les deux héros de la comédie *les Nouvellistes* :

GAZETIN.

Savez-vous, mon ami, la fameuse victoire
Que les Turcs....

JOURNAL.

Eh ! fi donc, c'est une vieille histoire.
Je viens du Luxembourg...

GAZETIN.

C'est au Palais-Royal
Qu'il faut venir briller, mon cher monsieur Journal.
Voisins de l'Opéra, voisins des Tuileries,
Nous sommes informés des moindres minuties....

JOURNAL.

Vous me surprenez fort en me parlant ainsi.
Nous savons le nouveau, tout aussitôt qu'ici :
C'est vouloir insulter un jardin magnifique
Où nous traitons fort bien la scène politique... [2].

Impartialement, on doit reconnaître, à la date où se produisit cette discussion, que Gazetin avait raison et que Journal avait tort. Dès le milieu du XVIII[e] siècle, en tant qu'échotière « gazétique », le Luxembourg avait beaucoup perdu de son ancienne

1. *Le Palais du Luxembourg*, par Alph. de Gisors ; Paris, 1847, p. 57-58.
2. « Les Nouvellistes », *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2751, p. 183.

faveur. Dans son *Radotage*, publié en 1760, l'avocat Marchand note spirituellement l'importance relative des différents centres de nouvellistes à cette époque. Il propose d'entretenir, aux frais d'une « Chambre des nouvellistes » tout un lot de chaises spécialement réservées aux membres de l'association. On en mettrait 50 au Palais-Royal, 25 aux Tuileries, 25 au Luxembourg, 8 dans le jardin de l'Hôtel Soubise, 6 au Temple et 50 le long des remparts, c'est-à-dire des boulevards.

Dès 1760, le Palais-Royal était donc, de beaucoup, le centre de nouvellistes le plus fréquenté. Au Luxembourg, on ne voyait plus guère que des nouvellistes littéraires. Aux Tuileries se réunissaient plus particulièrement, dans telle partie du jardin ceux qui étaient curieux d'échos mondains, dans telle autre ceux qui s'occupaient de politique extérieure. Et les nouvellistes de Parnasse eux-mêmes désertèrent peu à peu la belle promenade plantée par Marie de Médicis. Un contemporain montre, en 1786 [1], le Luxembourg abandonné par les groupes d'orateurs politiques et littéraires qui, depuis plus d'un siècle, avaient tant contribué à lui donner la vie et la célébrité.

1. Leclerc de Sept-Chênes, *Eloge de J.-A. Métra, le nouvelliste*, éd. Maurice Tourneux, p. 20.

X

LES TUILERIES[1]

Les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,

dit Dorante, au début du *Menteur*; et presque aussitôt Corneille met en scène la gazette bavardée.

PHILINTE.
Quoi? sur l'eau la musique et la collation?
ALCIPPE.
Oui, la collation avecques la musique.
PHILINTE.
Hier au soir?
ALCIPPE.
Hier au soir.

1. *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658* (des frères de Villiers), publ. par Faugère, Paris, 1862. — *Voyage en France de Sébastien Locatelli* (1664-1665), publ. pour la *Soc. des Etudes historiques* par M. A. Vautier, Paris, 1904. — *Le Rhinocéros*, Paris, 1750. — Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, Paris, 1752. — Mercier, *les Entretiens du jardin des Tuileries*, Paris, 1788. — « Pot-pourry composé d'anecdotes curieuses » (par Menin, ancien conseiller au Parlement de Metz), *Bibl. de la Ville de Paris*, ms. 29388 in-fol. — *Mémorial de J. de Norvins*, publ. par L. de Lanzac de Laborie, Paris, 1896. — A. Babeau, *le Jardin des Tuileries*, dans les *Mém. de la Soc. de l'histoire de Paris*, XXVIII (1901), p. 37-71.

PHILINTE.

Et belle?

ALCIPPE.

Magnifique.

PHILINTE.

Et par qui?

ALCIPPE.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE (les saluant).

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici!
Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie...

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

C'est la gazette des ruelles, ce que nous appellerions aujourd'hui les « échos mondains ». Là potine, affairé, important, le marquis de... qui vient de quitter le service, parce qu'on « s'y perdait la jambe à monter à cheval ». Car il a la jambe cambrée, bien faite; et, pour la mieux mettre en valeur, il porte des bas couleur de chair. Son justaucorps est en camelot angola rouge et sa veste de mousseline à petits bouquets d'or. Aussi bien, dans son habillement, tout, jusqu'au chapeau, joue un rôle. « Comme il est de bon air d'avoir mauvaise vue, sa main potelée, qui exhale encore l'amande, est ornée d'une lunette qu'il a soin de braquer contre tous les objets qui le frappent. » Près de lui l'abbé de Cour, poupin, musqué,

frisé, attifé, nonchalant, car il a pour 60 000 livres de bénéfices. Deux jeunes femmes l'écoutent avec de petits cris d'admiration, les cheveux nattés et mêlés de fleurs, en mantes jonquille :

Un être sémillant, volage,
Une femmelette en rabat,
Ayant des vapeurs pour usage,
Et digérant mal par état;
L'orateur né du persiflage,
Une soubrette en manteau court,
Et dont la science est complète,
S'il sait la nouvelle du jour [1].

« Comme les abbés frisés sont fiers d'avoir souvent rêvé en chambre les galanteries que les marquis commencent aux Tuileries, les coquettes font par signe avec eux des railleries des amants qui se promènent [2] ».

Les Tuileries, jardin du roi, sont le rendez-vous des gens de condition et le centre de réunion des nouvellistes les plus huppés et les mieux chaussés de la ville. Dans la grande allée surtout, les nouvellistes galants commentent d'un ton léger la chronique mondaine. « On me fit apercevoir, dit l'un des promeneurs mis en scène par Mercier, que je revenais toujours au sérieux et qu'il fallait garder de pareilles conversations pour le Luxembourg [3] ».

On ne permet pas l'accès de la promenade aux laquais. Les servantes et les nourrices n'y peuvent accompagner les enfants qu'avec la permission spéciale du gouverneur. Sont également consignés à

1. *Le Rhinocéros*, p. 14.
2. *L'Ambigu d'Auteuil* (1709), p. 40.
3. Mercier, *Entretiens du jardin des Tuileries*, p. 39.

l'entrée du jardin, les soldats et les ouvriers mal vêtus. Pour y pénétrer les hommes doivent porter l'épée et les femmes être en coiffe [1]. Aux diverses portes, la police est faite sévèrement : ainsi, dans les Tuileries, se promène une foule élégante, autour des trois bassins surtout. Les femmes y sont si bien parées, qu'elles « mettent en fuite les personnes qui ne sont pas d'une propreté recherchée, et que la magnificence impose la nécessité de s'écarter ou de s'asseoir à tout ce qui sent le campagnard ou le bourgeois [2] ».

Et ce ne sont pas seulement les petits-maîtres qui viennent parader autour des jets d'eau, mais, les personnages les plus marquants de Paris, « pour se faire connaître et s'entendre nommer par ceux qui passent ». Et ceux qui s'y pavanent le plus superbement, sont les riches financiers, quand ils peuvent s'enorgueillir d'avoir récemment marié leurs enfants dans la haute noblesse.

Avec la grâce, la confiance réciproque, la facilité de liaison qui caractérisaient l'ancien temps, les Tuileries, « le plus beau jardin du monde », dit un contemporain, et dont l'agrément « charmait jusqu'aux aveugles [3] », étaient devenues comme un grand salon en plein air. « Il n'y a que ce lieu dans l'univers, dit Mercier, où l'on se parle aussi facilement sans se connaître. La femme la plus qualifiée, lorsqu'elle s'y trouve, fait volontiers la conversation avec un inconnu [4]. »

1. Alb. Babeau, *loc. cit.*, p. 56.
2. *Ambigu d'Auteuil* (1709), p. 40.
3. Lettres d'un Sicilien, 20 août 1692, dans *Archives de l'histoire de France*, 2e série, XI, 187.
4. Mercier, *Entretiens du jardin des Tuileries*, p. 39.

Mœurs aimables, cordiales et charmantes de la plus gracieuse époque de notre histoire. « Car ici on voit les plus grands personnages de l'un et de l'autre sexe, très souvent même des princes et des princesses du sang royal. » Les étrangers s'y font accompagner par les Parisiens de leur connaissance afin que ceux-ci leur nomment les notabilités qui passent [1].

Un poète en justaucorps, veste et culotte de droguet de soie, fond giroflée à fleurs, lit des vers à un groupe de gens qu'il ne connaît pas, mais qui l'écoutent. Il aborde le premier venu, ouvre son portefeuille et se met à déclamer. Pour le moment c'est une ode aux tours de Notre-Dame qu'il débite d'une voix vibrante et avec de grands gestes inspirés [2].

Il est vrai que, dès le XVIIe siècle, les Tuileries offraient aux promeneurs les plus jolies distractions du monde : c'était le fameux écho artificiel, d'une si belle résonnance, que les galants recherchaient, à cause de sa sonorité, pour donner des sérénades à leurs belles, et ils choisissaient l'heure du jour où la foule affluait « afin qu'il y eût plus de témoins de leur amour [1] »; c'était le grand jeu de mail; puis la ménagerie adossée à un petit bois, qui s'étendait sur le bord de la Seine, avec des léopards, des tigres, des ours, un loup cervier, deux aigles, deux cerfs et les lions qui jouent un si grand rôle dans la *Comédie des Tuileries*. On sait que de celle-ci Richelieu traça le plan, et qu'elle fut écrite par les « cinq auteurs » : Boisrobert, Colletet, Corneille, à qui est dû l'acte III,

1. Nemeitz, éd. Franklin (Paris, 1897), p. 87.
2. Mercier, *Entretiens des Tuileries*, p. 273.
3. Sauval, II, 286.

L'Estoile et Rotrou. Plus loin des volières, des paons en liberté,

> Dont les divers plumages
> De la beauté des fleurs sont les vives images,
> Exposant leurs miroirs aux rayons du soleil,
> Comme s'ils eussent dit à leurs chastes femelles :
> Sommes-nous aussi beaux que vous nous semblez belles ?

Comme dit Colletet dans le prologue, tant admiré par Richelieu, de cette *Comédie des Tuileries*.

C'étaient enfin les représentations au théâtre de verdure, construit par Louis XIV et dont les gradins donnaient place à des milliers de spectateurs.

Arrêtons-nous aussi au labyrinthe illustré par « les prouesses des amants ». Sauval, le grave historien de Paris, assure que « si ces cyprès pouvaient parler, ils nous apprendraient quantité de petites aventures qu'on ne sait pas [1] ». Les Tuileries étaient en effet le lieu préféré des « jolis rendez-vous d'amour ». L'auteur de l'*Ambigu d'Auteuil* croit même que, dans ce jardin, les bocages donnent aux amants des pensées « dont il serait difficile qu'ils fussent inspirés ailleurs »; surtout l'avant-midi, quand les promeneurs étaient rares, ce qui laissait une plus grande liberté aux douceurs du tête-à-tête. « Madame, note le docteur Nemeitz, fait alors accroire qu'elle va à la messe. »

Au début du règne de Louis XIII, le jardin ne connaissait pas encore ces « jolivetés ». En ce premier âge de son existence, il était agreste et sauvage. Le jeune roi y prenait des leçons d'équitation et s'y promenait en bateau par les temps d'inondation. Il

1. Sauval, III, 59.

y tirait des oiseaux à l'arquebuse, y chassait à courre le chevreuil et le renard; avec ses chiens bassets, il y forçait un sanglier à se jeter dans l'étang de l'Orangerie.

Survint Le Nôtre. Son génie régulier ordonna les Tuileries à peu près comme nous les voyons aujourd'hui : de cette époque y brillèrent en marbre blanc les Hamadryades, les Flores et les Faunes créés par Coustou et par Le Pautre, et, des deux côtés du pont tournant qui, depuis 1716, faisait communiquer les Tuileries avec les Champs-Élysées, les chevaux ailés de Coysevox. Les parterres s'émaillaient de fleurs comparties en arabesques; et les plates-bandes de buis en broderie étaient toute l'année entretenues soigneusement :

Parterres enrichis d'éternelle peinture,
Où les grâces de l'art ont fardé la nature,

dit encore Colletet.

Les dessins en étaient de Le Nôtre et parurent d'un goût si achevé, qu'ils furent gravés comme modèles.

Puis les bosquets et les boulingrins, les pelouses de toutes formes, rondes, carrées ou ovales, bordées de marronniers et d'ifs plantés alternativement.

Au XVIIIe siècle, le charme et la beauté du jardin des Tuileries lui viennent surtout de ses grands arbres, de ses hauts marronniers, parmi lesquels celui du 20 mars a déjà sa gloire précoce. Leurs ramures se rejoignent au-dessus des promeneurs. Et, de ce même Colletet encore, les vers classiques que Richelieu trouvait les plus beaux du monde et qu'il « honorait » d'un

si haut prix, nous rappelleront le bassin, où l'on voit

> La cane barboter dans la bourbe de l'eau,
> D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
> Animer le canard qui languit auprès d'elle,
> Pour apaiser le feu qu'ils sentent nuit et jour.

C'était autour des bassins que les bourgeois se groupaient de préférence, après la promenade dans les allées de tilleuls et de marronniers.

Sur la terrasse de l'Orangerie, deux rangées d'ormes et l'admirable point de vue qu'offraient les larges méandres de la Seine, le dôme des Invalides, dont l'or neuf flamboyait sur le ciel bleu, puis la nappe de verdure que formaient le Cours-la-Reine planté d'ormeaux, les Champs-Élysées et la vaste et plate campagne jusqu'à Meudon et Saint-Cloud, où l'horizon se ferme de collines transparentes dans la clarté du temps. C'est là que « philosophes et naturalistes » venaient tous les soirs examiner « les signes que le soleil donne du temps à venir par la couleur du lit où il se couche », pour fournir aux nouvellistes empressés autour d'eux les éléments de leur bulletin météorologique. Et, de la terrasse dans l'intérieur du jardin, le coup d'œil, pour être plus restreint, n'en était pas moins attrayant : un flot ininterrompu de promeneurs, la houle mouvante des plumes multicolores qui parent les têtes des femmes et garnissent en panaches à la mousquetaire les chapeaux de feutre des jeunes seigneurs.

Les Suisses ont multiplié les guinguettes sur cette terrasse du bord de l'eau, où le beau monde vient se rafraîchir. Locatelli y passe en 1665. Des dames « fort belles » mangent et boivent gaîment à des

tables de marbre placées sous les tonnelles. Elles portent la santé du roi :

« — Si vous n'êtes Espagnols, faites-nous raison, ou bien nous vous croirons ennemis de Sa Majesté! »

« Nous fûmes sur le point de nous laisser prendre, dit le prestolet Bolonais; mais si elles nous invitaient à nous rafraîchir, leurs beaux yeux menaçaient d'incendier notre cœur et il fallut fuir le danger. »

Six portes donnaient accès dans les Tuileries : l'une était celle du château, gardée par des Suisses. Les cinq autres, celle du pont tournant conduisant aux Champs-Élysées, celle de la cour du Manège, celle de l'Orangerie, celle des Feuillants, enfin la porte s'ouvrant en face du Pont-Royal, étaient sous la surveillance de jardiniers qui en occupaient les pavillons : pavillons de gardes qu'on avait transformés en joyeuses maisons de bouteille ouvertes aux galants rendez-vous. Les Dorante, les Damon et les Damis y venaient offrir aux dames de suggestives collations. Les religieuses de l'Assomption se plaignaient même du voisinage de ces « bouchons ». On jetait dans leur clos les bouteilles vides et les verres brisés; et, par-dessus le mur, des refrains de chansons égrillardes venaient froisser, sous les cornettes blanches, les oreilles délicates des bonnes sœurs.

La plus fréquentée de ces portes d'entrée était celle du Palais-Royal. Là, jusqu'à dix heures du soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où les invalides, par des roulements de tambour, donnaient le signal de la clôture, on voyait s'allonger des files de carrosses et de fiacres et de chaises à porteurs. Une multitude de cochers, de jockeys, de laquais s'y groupaient, souvent pour se prendre de querelle et même se livrer de

vraies batailles, en attendant leurs maîtres qui se promenaient dans le jardin. Attente très longue parfois : « D'habiles dames, qui étaient entrées par la porte du Pont-Royal, où elles avaient laissé leur équipage et leur suite et qui sont sorties par la porte du Manège, pour ne pas manquer à des rendez-vous, reviennent après leurs parties finies comme si elles n'avaient pas eu d'autre affaire que celle de se promener aux Tuileries[1] ».

En 1760, le gouverneur du château, Bontemps, afferma quatre mille chaises au profit de la demoiselle Allard, étoile de l'Opéra, sa maîtresse[2]. Jusqu'à cette époque on s'était contenté des bancs de bois ou du tapis moelleux qu'offrait un vert gazon. « Trois dames fort belles étaient assises sur l'herbe près d'un bassin, dit Locatelli en 1665. Elles avaient des cartes dans les mains :

« — Holà ! Messieurs, cria l'une d'elles, invitez une dame au jeu de la bassette et vous verrez si je saurai vous la faire avoir. »

Plus loin, des jeunes filles jouent aux boules, aux quilles, aux volants. Elles ont des gestes gracieux et vifs ; et les spectateurs applaudissent à leurs coups d'adresse. Et cette animation se prolonge jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où les bourgeois s'arrêtent encore dans le jardin, en revenant du Cours. « Alors, disent les frères de Villiers, jusque bien avant dans la nuit, il y a souvent assemblée ou bal, qui est d'autant plus agréable qu'on y est avec toute sorte de liberté. » « Dans ce lieu si charmant, écrit en 1692 un Sicilien, on raille, on badine, on parle d'amour, de

1. *Ambigu d'Auteuil* (1709), p. 41.
2. Maur. Tourneux, *les Promenades à la mode*, p. IV.

nouvelles, d'affaires et de guerre. On décide, on critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, et avec cela tout le monde se divertit. » Et, comme on l'a déjà dit, tout ce monde qui se fréquente avec tant de grâce, sans apprêt, se connaît à peine. « On y voit des fleurs, dit encore notre Sicilien, on y entend des rossignols et pas un visage triste. On y est tranquille, éloigné du bruit et l'on n'y entend aucun discours lamentable. Et je crois que ce fut dans ce jardin charmant qu'Armide désarma Renaud. »

Mœurs qui se conservèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime, d'où Norvins nous en rapporte encore le témoignage : « Ce beau jardin, écrit-il en parlant des Tuileries, dont chacun prenait possession à sa manière, par groupes d'habitués dont l'amitié régulière n'avait jamais eu d'autre théâtre, se voyant, se quittant aux mêmes heures, n'ayant au reste ensemble aucune relation de société et dont l'asile commun du royal jardin faisait toute la liaison : essaims de mouchès variées que le vent du hasard avait rassemblées pour composer ensemble le miel dont ils se nourrissaient ».

La partie du jardin où la foule se portait de préférence était la grande allée du milieu : flots de promeneurs qui montaient et descendaient, s'y pressant jusqu'aux approches de la nuit. Là se rencontrait le « tout Paris ». « On y voit, lisons-nous dans les lettres italiennes déjà citées, on y voit étalé dans les habits tout ce que la ville a de plus beau et tout ce que le luxe peut inventer de plus tendre et de plus touchant. Les dames, avec des modes toujours nouvelles, avec leurs ajustements, leurs rubans, leurs pierreries et les agréables manières de s'habiller, étalent, dans les

étoffes d'or et d'argent, les applications continuelles de leur magnificence; les hommes, de leur côté, aussi vains que les femmes avec leurs plumes et leurs perruques blondes, y vont chercher à plaire et à prendre les cœurs[1]. » Sous les grands arbres verts passent les larges vols blancs de tourterelles et de colombes dont le jardin est alors peuplé : et ce sont comme des nappes flottantes que la brise semble déchirer dans un bruyant froufrou de coups d'ailes.

La grande allée où, dans la foule, le promeneur paisible avait par moment tant de peine à se frayer un passage, était large de 16 toises et longue de 165. Elle s'étendait depuis le bassin octogonal qu'entouraient les marbres mythologiques de Théodon et de Le Pautre, jusqu'au pont tournant qui permettait d'accéder au Cours-la-Reine. Elle était plantée de marronniers, dont les branches entrelacées formaient à leur couronnement une voûte de verdure. De droite et de gauche, entre les larges fûts des arbres, étaient placés des bancs de bois. Ici des tentes de marchands de rubans, de livres, de gâteaux, de jouets, dont les baraques de nos modernes Champs-Élysées peuvent donner approximativement l'idée. Puis des tonnelles, que les frères de Villiers, dans la relation de leur séjour à Paris, appellent des « cabinets de charpenterie couverts de quelque verdure ». Des filles de boutique y débitaient, l'été, les liqueurs qui rafraîchissent : des limonades, l'aigre de cèdre, des eaux de framboise, de groseille et de cerise; puis des confitures sèches et des « pommes d'orange »; l'hiver, les vins qui réchauffent, du Rossolis, les muscats d'Espagne

1. Cimber et Danjou, *Archives de l'histoire de France*, 2e série, XI, 187.

sucrés et généreux. On y vendait même de la bière et de la tisane aigrelette de romaine ou de citronnée.

Dans la grande allée nous retrouvons la cohue chatoyante et agitée des petits-maîtres et des petits-collets, abbés damerets et damoiseaux en fard, en mouches et en dentelles, avocats à mines de poupées, habits de velours, cannelle verte, ou de grisette grise en pluie d'argent et vestes en étoffes d'argent à fleurs de couleurs; vestes de gros de Naples écarlate sur justaucorps de velours noir, ou vestes de velours cramoisi ciselé, garnies de passepoil d'or et boutons d'or; redingotes de calmandes gris-blanc; chapeaux de castor brodés d'or, et d'autres en feutre chamois retapés à la mousquetaire; manteaux de drap de Hollande rouge ou de moire noire ou de drap gris. Et que dire des dames, femmes du monde, filles comédiennes et demoiselles du bel air, qui mêlent leurs robes de taffetas flambé ou rayé rouge et paille, ou bien de droguet bleu et blanc rayé, semé de fleurs au naturel, ou de satin fond blanc à bouquet violet et vert ou à ramage, garnies de rubans de Cartusane, jupes de fond vert à fleurs, et petits tabliers rayés aux trois couleurs? Et les bourgeois gentilshommes

Qui, d'un air emprunté,
Contrefont sottement les gens de qualité.

Dans la grande allée, en 1695, Mezzetin[1] enseigne à son maître comment on joue l'homme à la mode.

« — Là, mettez-moi ce chapeau sous le bras, le peigne à la main, faites plisser votre justaucorps, l'estomac débraillé. Allons! l'air brusque, vif et dis-

1. Mongin, *les Promenades de Paris*, comédie en trois actes, représentée le 6 juin 1695 à la Comédie italienne, 2e acte.

sipé. Bon! il ne vous manque plus qu'une moustache, un ton de fausset et des créanciers à vos trousses pour avoir toutes les parties d'un galant homme. »

Cependant que Colombine, soubrette alerte, donne semblable enseignement à sa maîtresse, Élise, de qui M. Calmar est épris :

« — Êtes-vous avec moi dans la grande allée? il me faut parler toujours sans rien dire, pour paraître enjouée; se redresser à tous moments pour étaler sa gorge; ouvrir les yeux pour les agrandir; se mordre les lèvres pour les rougir; parler de la tête à l'un, de l'éventail à l'autre; donner une louange à celle-ci, un lardon à celle-là. Enfin, badinez, gesticulez, minaudez et soutenez tout cela d'un air pénétré : vous voilà à peindre aux Tuileries. »

Et Jeanneton, bouquetière sémillante, qui va, leste et pimpante, en cotillon court, la nuque fine dégagée d'un fichu ouvert en linon empesé, la rosette de rubans attachée à son svelte corsage. Jeanneton aborde les amoureux et fait voir prestement le poulet dont elle est chargée et qu'elle sait glisser — c'est la partie la plus rémunératrice de sa profession — parmi les fleurs que lui achète la jolie dame en mantelet de satin bleu.

Quand approche l'heure du souper, la bouquetière a peine à se faufiler parmi la foule qui s'étouffe. « Les boutons des habits des hommes emportent les blondes des mantelets, les falbalas sont déchirés par les poignées des épées et les garnitures de point restent quelquefois au bout d'un fourreau [1]. »

On admire les modes nouvelles et les ajuste-

1. Mme d'Oberkirch, *Mémoires* (éd. 1869), II, 36.

ments de bon goût, on badine, on se divertit et l'on cause même de choses sérieuses. De temps à autre, l'un des promeneurs tire sa montre pour la régler sur l'horloge du château, devenue le chronomètre des Parisiens; tandis qu'assises sur des chaises, au pied d'un arbre, de belles filles attendent l'amoureux de rencontre. Aussi bien elles savent l'arrêter au passage; sinon par le bras, dit Mercier, au moins du regard : attentives surtout vers l'heure de midi, où elles guettent le flâneur qui les conduira chez le traiteur voisin et manquent rarement de prendre quelque naïf provincial dans leurs rets subtils.

« En arrivant au bout de la grande allée des Tuileries, écrit Dufresny en 1699 [1], mon compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vue. Il n'y avait que des femmes ce jour-là et l'allée en était toute couverte :

« Je n'ai jamais vu, dit-il en souriant, une volée aussi nombreuse! la charmante espèce d'oiseaux!

— Ce sont, lui dis-je, des oiseaux amusants, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils sont volages d'inclination, faibles de tempérament et forts en ramage. Ils ne voient le jour qu'au coucher du soleil. »

Entre les nouvellistes et les jolies nymphes, hôtes assidus des Tuileries, la conversation se nouait. « Voulez-vous, dit le nouvelliste à la dame,

Qu'admirant vos appas
Je repasse ici mes nouvelles,
En attendant qu'on s'assemble là-bas?

LA NYMPHE.

Volontiers. A présent, les gazettes sont belles?

1. Dufresny, *Amusements sérieux et comiques* (1699), p. 69.

Et notre homme de vanter les correspondants qui, de tous les points du monde, lui envoient des informations intéressantes et certaines. La curiosité de la dame en est éveillée :

Voudriez-vous, monsieur, me dire des nouvelles,
De quelques-uns de ces pays lointains ?

Comment donc? Le gazetier se rengorge. On lui écrit de Reims :

Qu'on y voit comme ici peu d'épouses fidèles,
Qu'elles font mille efforts pour paraître plus belles,
Et que, dans un repas, lorsqu'elles sont en train,
Autant que leurs maris elles boivent du vin.

De Champagne, s'entend. La jolie nymphe de se récrier; mais, l'autre, sans prendre le temps de souffler, passe aux nouvelles de Dijon :

De Dijon : qu'un vieux procureur,
Vient de prendre une jeune femme,
Charmante et de très belle humeur
Et qu'il a trois grands clercs, madame... [1].

Mais comme il voit se former un groupe autour d'un particulier qui donne lecture d'une lettre, notre nouvelliste quitte brusquement la dame pour aller écouter cette communication.

Les contre-allées du jardin, parallèles à celle du centre, étaient plantées de tilleuls. C'était l'allée de la Fronde ou du Contrôle, garnie de bancs; l'allée des rendez-vous, qui était sombre et touffue; enfin l'allée des esprits chagrins, où l'on ne voyait que des promeneurs solitaires.

1. *La Nymphe des Tuileries*, opéra-comique par Laffichard, représentée à l'Opéra-comique de la foire Saint-Laurent en 1735; *Œuvres*, Paris, 1766, p. 101 sq.

Les nouvellistes arrivent en foule, comme des nuées de moineaux qui pépient dans un champ récemment fauché. Les auteurs du XVIIIe siècle ont bien marqué la différence entre les nouvellistes du Luxembourg et ceux des Tuileries. Ici, tout est brillant papotage; tandis qu'au Luxembourg on croit entendre, par comparaison, « de vieux sermons », « l'on y tricote avec la simplicité du bon vieux temps et pas une robe à admirer [1] ». Mais aux Tuileries, quel terrain de culture pour les colporteurs de piquants faits-divers ! « L'incommodité de ces promenades, dit un grincheux, c'est qu'on y est incommodé de plusieurs insectes, des mouches en été, des cousins en automne et, en tout temps, des nouvellistes [2]. »

Merveilleuse échotière! Chacun y cause avec son voisin, tout de go, sans façon aucune; et, dès que l'un ou l'autre parle, autour de lui tout le monde écoute. C'est la mode au jardin des Tuileries, dit Mercier. Norvins, lui, a noté les sujets de conversation : « la politique de Catherine de Russie, le génie de Frédéric le Grand, les intérêts de la compagnie des Indes, l'opéra nouveau, le jeu de la reine, les anecdotes de la Cour, les propos des coulisses, les sermons de l'abbé Lenfant ou du missionnaire Beauregard, le baquet de Mesmer et les mystères de Cagliostro, les petites maisons des grands seigneurs, les courses de Vincennes, les ballons de Montgolfier et les ascensions de Pilâtre du Rosier qui périt en voulant traverser la Manche en aérostat ». « Pour peu qu'on aperçoive deux ou trois personnes discourir avec chaleur, on les entoure, et, dans un clin d'œil,

1. *Paris en miniature* (1784), p. 20.
2. Dufresny, *Amusements sérieux et comiques* (1699), p. 68.

le peloton grossit de manière à faire foule[1] ». Si bien que l'on ne tarde pas, comme dit encore Mercier, « à devenir orateur des communes ». A l'époque des guerres contre l'étranger, guerre de la succession d'Autriche, ou guerre de Sept Ans, pendant l'expédition du prétendant Stuart en Écosse et quand les insurgents d'Amérique combattent pour leur indépendance; lors des événements qui font sensation à l'intérieur du royaume, la faillite de Law, le procès Le Blanc, le mariage de Louis XV, l'exil de Chauvelin et celui de Maurepas, l'expulsion du Prétendant, l'affaire Calas, le Parlement Maupeou, les affaires de Bretagne et la résistance de La Chalotais, le procès du Collier, l'impôt du vingtième, — une extrême agitation s'empare des nouvellistes. Les plus ardents montent sur des chaises ou sur les bancs de bois, orateurs de place publique, annonçant les nouvelles récentes à la foule qui les entoure, avide, ardente, et les commentant avec animation.

Et, comme pour alimenter encore les conversations, des colporteurs vendent, aux portes des Tuileries, les nouveautés fraîchement écloses, pamphlets, brochures, papiers publics[2]. A tous les passages sont étalées les publications les plus diverses[3].

Les nouvelles lancées aux Tuileries couraient, rapides comme le vent, et comme le vent pénétrant partout, dans Paris. Menin, conseiller au Parlement de Metz, raconte comment, en sortant de chez le maréchal d'Alègre, avec le chevalier de Maras, il s'arrêta un instant aux Tuileries dans un groupe de

1. Mercier, *Entretiens... des Tuileries*, p. 39.
2. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, XII, 275.
3. *Les Mânes de M. Métra*, p. 4.

nouvellistes de profession, où le chevalier imagina un prétendu passage du Pô par l'armée française et qui aurait coûté 1 500 hommes. Impossible d'en douter : ne sortait-il pas de chez le maréchal d'Alègre, où le courrier venait d'arriver? Le lendemain la nouvelle était dans toutes les maisons de Paris. Elle ne fut démentie que le surlendemain, quand on reçut le courrier d'Italie.

L'auteur de *l'Ambigu d'Auteuil*, amusante plaquette imprimée en 1709, dit que le principal rendez-vous des nouvellistes aux Tuileries était la place où s'espaçaient des bancs « à l'ombre, autour du rond d'eau », auprès duquel nos gazetiers devisaient, sous le regard blanc de la *Lucrèce* de Théodon, auprès du groupe d'*Enée et Anchise* par Le Pautre. Fréquemment aussi ils siégeaient sur un autre banc, fort long, au fond du jardin, à l'extrémité du boulingrin, que l'on appelait à cause de son emplacement, « l'arrière-ban des nouvellistes ».

« Qui étaient ces hommes si heureux d'être ensemble? Il suffisait de les voir pour s'intéresser à eux et d'ailleurs ils faisaient partie des Tuileries aussi bien que ses statues. Tous ils étaient bien vêtus et entre eux d'une grande politesse dans leur familiarité. Ils se voyaient venir de loin, qui du cul-de-sac Dauphine, qui de la porte du Manège, qui du cul-de-sac de l'Orangerie, qui de la Petite-Provence, qui de la grille du Pont-Royal, car, ainsi que les Pythagoriciens, ils s'étaient successivement recrutés de tous les points du monde parisien[1]. »

1. Norvins, *Mémorial*, I, 182.

Un journal bien fait réserve dans ses colonnes une place spéciale aux graves dissertations de la politique, une autre aux échos plus frivoles : modes, soirées, spectacles, concerts, courses, cercles et mariages. Il en allait de même aux Tuileries : la gazette légère se débitait dans la grande allée et la gazette sérieuse sur la terrasse des Feuillants, celle qui était parallèle à la rue Saint-Honoré et au Manège. « La promenade nous conduisit sur la terrasse où l'on fixe la destinée des Empires, lisons-nous dans les *Tableaux de la bonne compagnie*[1]. On voyait déjà les nouvellistes s'y rassembler. » Ceux-ci ne firent que grandir en autorité dans le cours du XVIIIe siècle, au point que la terrasse des Feuillants devint réellement le Grand théâtre des Nouvellistes. Elle tirait son nom du couvent voisin des Feuillants, moines blancs quelque peu mondains. C'était dans leur église que se disait, le dimanche, la messe d'une heure, la messe élégante, « celle qui, sur la rive droite de la Seine, n'avait de rivale que la messe des Petits-Pères, près la place des Victoires, et où les merveilleuses se donnaient rendez-vous de dévotion, de toilette et de causerie[2] ».

Sur cette terrasse les nouvellistes politiques vont jouer un rôle important et se rendre fameux jusques aux préludes de la Révolution. Les nouvellistes des Feuillants ont sur leurs confrères des autres promenades parisiennes cette supériorité — tradition interrompue depuis la mort du comte de Lionne — qu'ils étaient le mieux initiés aux affaires étrangères, à ce

1. *Tableaux de la bonne compagnie de Versailles et de Paris*, par le chevalier de B... (Paris, 1787), I, 45.
2. Norvins, *Mémorial*, I, 189.

point que le monde diplomatique venait se confondre dans leurs groupes. Leur notoriété devient telle que les personnages les plus qualifiés envoient leurs domestiques retenir des chaises, deux ou trois heures d'avance, dans les cercles où fréquentent et dissertent les nouvellistes les plus fameux, nouvellistes dont la science professionnelle est encore rehaussée par la sûreté et la fraîcheur de leurs informations, par la qualité et l'ingéniosité des commentaires dont ils les accompagnent.

La terrasse du bord de l'eau, parallèle à celle des Feuillants, avait elle aussi sa spécialité : on y faisait « le tri des nouvelles ». Là, sur les six heures du soir, arrivaient les « coqs » des différents « pelotons », qui, dans le cours de la journée, avaient entendu et discuté des nouvelles, non seulement aux Tuileries, mais dans les différentes promenades de Paris, au Luxembourg, au Palais-Royal, à l'Arsenal, aux Célestins. « Les plus vénérables prennent séance, pendant que le reste, étant debout, ne se lasse point de participer à la récapitulation de ce qui a été débité de plus important, dans la journée, sur les différents points de Paris d'où il ne manque pas de venir des députés[1]. » Et l'aréopage, dont la réunion formait comme l'Institut des nouvellistes, levait la séance sur la proclamation des nouvelles définitivement acquises pour la journée.

Mais nos grands hommes ont connu, eux aussi, des détracteurs. On les satirise dans les *Promenades*

1. *L'Ambigu d'Auteuil* (1709), p. 37.

de Paris, comédie représentée sur la scène italienne, le 6 juin 1695. « Gazettes ambulantes », dit le poète, que l'on voit « par escouades, par pelotons »,

Perdre ou gagner victoire en Flandre, en Allemagne,
Faire des châteaux en Espagne,
Et battre l'ennemi seulement en discours.
Ces fous, criant comme des sourds,
Par leurs dits et leurs rêveries,
Leurs hurlements et leurs sottes raisons,
Ne nous feraient-il pas prendre les Tuileries
Pour les Petites Maisons?

Mais, parmi ces fous « hurlant leurs sottes raisons », voici Turgot, d'Alembert, Raynal, Helvétius, Galiani, Thomas, l'abbé Morellet, bien d'autres, académiciens ou encyclopédistes, et dont quelques-uns vont jouer dans les affaires publiques un rôle considérable. « Après nos dîners chez Mme Geoffrin, écrit l'abbé Morellet, nous nous rendions souvent aux Tuileries, pour y apprendre des nouvelles, fronder le gouvernement et philosopher tout à notre aise. Quand nous la quittions :

« — Je parie, disait-elle, que vous allez aux Tuileries faire votre sabbat [1]. »

C'est que, sur la fin de l'ancien régime, la vogue des Tuileries s'était encore accrue, pour l'échange des idées et des nouvelles, par suite de la surexcitation grandissante des esprits; et de plus en plus nombreux, de plus en plus agités, de plus en plus entourés y étaient ceux qui, pour reprendre l'expression de Mercier, venaient y faire « les orateurs des communes ».

1. *Mémoires de l'abbé Morellet*, éd. de 1821, I, 83.

XI

MÉTRA[1]

Le nouvelliste des Tuileries qui acquit la plus grande réputation, bien qu'il n'ait jamais pu prétendre à la valeur de son prédécesseur le comte de Lionne, fut un honnête bourgeois de Paris, habitué de la terrasse des Feuillants, le « bonhomme Métra ». « Il était le coryphée de tous les nouvellistes, » écrit Salabery[2].

Les contemporains ne s'accordent pas sur ses pré-

1. *Correspondance secrète* (dite de Métra) *politique et littéraire, ou Mémoires pour servir à l'histoire des Cours, des Sociétés et de la littérature en France, depuis la mort de Louis XV* : 1re éd. Neuwied, Société typographique, 1775-1793, 19 vol. pet. in-8; réimpression, Londres, 1787, 18 vol. in-12. — *Correspondance secrète sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville de 1777 à 1792,* publ. par M. de Lescure; Paris, 1866, 2 vol. in-8. — *Lettres du baron de Kagenec* (1779-1784), publ. par Léouzon-Leduc; Paris, 1884. — *Correspondance de Grimm*, éd. Tourneux, t. XIII. — Leclerc de Sept-Chênes, *Eloge de J.-A. Métra, le nouvelliste*, éd. originale, Londres, 1786; éd. avec préface de M. Maurice Tourneux, Paris, 1879. — Duc de Lévis, *Souvenirs*, Paris, 1816. — Salabery, *Voyage à Constantinople, en Italie*... Paris, s. d.; in-8. — *Mémoires de la marquise de Villeneuve Arifat*, éd. H. Courteault, Paris, 1900. — *Les Mânes de M. Métra* (anonyme, par Jos. Servan), Paris, 1789. — Norvins, *Mémorial*, éd. L. de Lanzac de Laborie, Paris, 1896. — J.-A. Dulaure, *Histoire de Paris*, éd. Fournier, Paris, s. d. — Schérer, *Grimm et la Correspondance de Métra*, Paris, 1887.

2. Salabery, p. 43, note.

noms, car Leclerc de Sept-Chênes, secrétaire du cabinet de Louis XV, dans l'éloge quelque peu ironique qu'il lui a consacré, le fait naître à Paris le 21 avril 1714, et le nomme Joachim-Alexandre; tandis que *le Journal de Paris*, qui annonce sa mort, le 21 janvier 1786, l'appelle François Métra, en orthographiant : Mettra. Le bonhomme logeait alors cul-de-sac Dauphine, non loin des Tuileries, où il se rendait tous les jours. Il appartenait à une vieille famille de bourgeois parisiens, qui n'avait pas laissé de jouer un certain rôle dans le mouvement cabochien, au temps de la lutte des Armagnacs et des Bourguignons. Et Métra était fier, non sans raison, du « mortier d'apothicaire » que ses aïeux s'étaient transmis de père en fils, depuis Hugues Capet, disait-il. Il occupait lui-même un emploi dans les fermes, quand il hérita de 10 000 livres de rente. Devenu riche, il s'empressa de quitter les bureaux pour s'adonner exclusivement à sa passion d'apprendre et de répandre des nouvelles.

A la terrasse des Feuillants, il prenait place sous un gros marronnier, au milieu d'un vaste cercle de chaises réservées aux privilégiés qu'il admettait à ses entretiens. Nul intrus n'eût osé prendre possession d'un de ces sièges. D'ailleurs les Suisses du jardin ne l'auraient pas souffert.

Nouvelliste des Tuileries, Métra n'en avait pas moins été l'élève des nouvellistes du Luxembourg. A leur école, il avait appris l'art de recueillir, de conter et de commenter les événements politiques; car, au temps de sa jeunesse, c'était encore au Luxembourg que se trouvaient les meilleurs « bureaux ». « Là, il écoutait les leçons de ceux qu'une longue expérience avait instruits; là, il méditait en silence sur les com-

binaisons si étendues de la politique; là, enfin, il puisait ces principes toujours sûrs, ce tact fin, ce coup d'œil rapide qui lui faisait juger, prévoir, développer tous les événements[1]. »

Prenons le portrait que trace de lui Norvins, confirmé en ses détails par le duc de Lévis, par la marquise de Villeneuve-Arifat, par Alissan de Chazet, par les rédacteurs du Bachaumont et bien d'autres. Norvins le décrit ainsi :

« J'ai constamment vu le nouvelliste Métra vêtu d'une ample redingote de drap vert dragon, légèrement ornée d'un petit galon d'or qui se répétait aussi sur les bords de son chapeau tricorne, très petit et très évasé, dont les trois côtés étaient également relevés et assujettis par des ganses d'or. Ce chapeau, entièrement perdu depuis la Révolution, couvrait hermétiquement une petite perruque de fantaisie négligée, à un seul rang de boucles circulaires, qui était complétée par un crapaud, petit sachet de taffetas noir, où s'emprisonnaient les cheveux. Métra, de plus, portait négligemment sous son bras gauche un beau jonc à pomme d'or et, à la main, une grosse tabatière de vieille laque. Le reste de son costume consistait en une veste écarlate aussi galonnée, une culotte de velours noir, deux chaînes de montre, des bas de soie chinés et des souliers de castor à boucles. »

Il avait toujours le visage très coloré, mais ce qui le caractérisait, c'était le nez, énorme, formidable, colossal, un nez qui eût couvert de son ombre le nez même de Cyrano : « un nez monstrueux, rouge, tuberculé, étagé, fortifié par la nature », trois nez l'un sur

1. Leclerc de Sept-Chênes, éd. Tourneux, p. 20-21.

l'autre, dit la marquise de Villeneuve-Arifat; un nez si grand, ajoute Salabery, que Métra, « sans être un sot, aurait pu ne pas voir plus loin [1] ». Mais le duc de Lévis estime que l'esprit du bonhomme était au dessous du médiocre. Néanmoins, dit le noble duc, son opinion en vint à faire autorité jusque dans la société la plus huppée, où, cependant il ne fut jamais admis. Il n'en allait pas de même aux Tuileries, où les chaises de son cercle étaient recherchées par les personnes de la plus haute distinction.

Le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, qui demeurait dans le voisinage du jardin et le traversait tous les jours, s'étant attardé à écouter Métra, remarqua le soin que celui-ci mettait à répéter les nouvelles qu'il avait pu recueillir et l'esprit modéré et juste des commentaires dont il les accompagnait. Si bien que, durant la guerre navale de l'Espagne contre l'Angleterre, il en vint à communiquer à Métra les nouvelles qu'il désirait répandre dans le public. Les autres ambassadeurs ne tardèrent pas à favoriser le nouvelliste de leurs confidences. Ils dépêchaient vers lui leurs secrétaires; bientôt imités par notre ministre des Affaires étrangères qui déléguait auprès de lui son « troisième commis ». Métra devint ainsi comme le « bureau d'échange » des nouvelles concernant les Affaires étrangères, le canal par lequel parvenaient au public les informations dont le ministre français et les ambassadeurs étrangers voulaient qu'on fût instruit. N'est-ce pas comme une agence officieuse, une agence Havas dont le bonhomme aurait rempli les fonctions sous le règne de Louis XVI?

1. Salabery, p. 13, note.

Alissan de Chazet, qui le raille, nous explique du moins l'organisation de ce bureau de nouvelles. Aux Tuileries, Métra parle généralement assis sur un banc de bois : il s'appuie d'une main sur son jonc à pomme d'or et tient de l'autre sa tabatière en vieille laque. Quand il lui convient de « causer » debout, il met toujours les mains derrière le dos; et sa tête est déjà toute branlante, bien qu'il ne soit pas très vieux [1]. A ce mouvement involontaire correspond le frétillement du crapaud de taffetas noir qui enserre l'extrémité de sa perruque. Autour de lui se presse l'assistance, nombreuse, silencieuse, attentive :

Le sot et bénin spectateur
Prend pour parole d'évangile
Tous les oracles du menteur,
Et court bientôt d'un pas agile
Rendre et colporter par la ville
Les contes bleus du narrateur [2].

Chazet se montre injuste, car Métra était remarquablement véridique; — mais nous lui devons de savoir comment, par la seule bouche du bonhomme, une nouvelle pouvait se répandre en peu de temps dans tout Paris.

Ces fonctions, dont Métra s'était bénévolement chargé, étaient remplies par lui avec une régularité singulière. Il s'y consacrait tout entier. « Il ne recevait ni visites, ni convives et n'a jamais fait un compliment à qui que ce fût [1]. » Ce n'était pas égoïsme de sa part; il avait au contraire un cœur excellent, au point de partager ses revenus, avec un ancien ami des fermes qu'un procès avait ruiné.

1. Salabery, p. 13, note.
2. Alissan de Chazet, *Souvenirs* (Paris, 1837), III, 280.
3. Salabery, *loc. cit.*

Parlant de l'époque où se déroulait la guerre pour l'indépendance des États-Unis, Leclerc de Sept-Chênes s'exprime ainsi :

« Rappelons-nous ces temps à jamais mémorables, où des flottes puissantes couvraient toutes les mers du globe, où on se battait avec une égale fureur en Europe, sur les rives du Sénégal, dans la presqu'île de l'Inde, si souvent teinte de notre sang, et dans les vastes contrées de l'Amérique. C'est alors que M. Métra déploya toute l'énergie de son caractère. Combien de fois l'avons-nous vu ranimer le courage abattu, faire revivre l'espérance presque éteinte, dresser des marches savantes, envoyer des escadres au secours d'un peuple qui combattait pour sa liberté : et cependant, au milieu de tant de mouvements, de tant d'agitation, de la lutte des empires qui pesaient les uns sur les autres, conserver toujours le même calme et la même sérénité? »

En son badinage Sept-Chênes donne à Métra un rôle héroïque que cet excellent homme ne rêva jamais. Son mérite était fait, tout au contraire, de modération et de réserve. On devait estimer la juste mesure de ses appréciations. Il plaisait par sa bonhomie et sa rondeur. Nous serions presque tentés de dire qu'il a été le père Sarcey de son temps, l'oncle Métra. La marquise de Villeneuve-Arifat parle de l' « honnête politique de M. Métra ». Voilà exactement, semble-t-il, l'expression qui convienne. Interprète de la bourgeoisie pondérée et clairvoyante, interprète fidèle au point que Louis XVI, à chaque événement important dont la nouvelle lui était parvenue, ne manquait pas de s'informer auprès de ses courtisans :

« — Qu'en dit le bonhomme Métra? »

On voit bien ainsi, une fois de plus, quel fut le rôle des nouvellistes. De nos jours un membre du gouvernement s'informerait de même, en pareille circonstance, de ce qu'aura pu dire tel ou tel grand journal.

Quand Métra mourut, le 21 janvier 1786, épitaphes et bons mots de courir tout Paris. Ses trois nez, en étages surperposés, firent parler de la descente *d'Enée* aux enfers, et de Bachaumont publia les vers suivants :

> Métra n'est plus! revers tragique,
> Dont se doit affliger tout digne politique!
> Pour lui, j'en suis certain, qu'au suprême moment,
> A son caractère fidèle,
> Il eût trouvé moins dur d'entrer au monument
> S'il avait pu lui-même en donner la nouvelle.

*
* *

Le nom de Métra a survécu parce qu'il a été donné à une publication de lettres périodiques, imprimée à Neuwied-sur-le-Rhin, capitale de la petite principauté de ce nom, dépendant aujourd'hui de la Prusse. C'est un recueil de nouvelles politiques et littéraires, d'échos de la Ville et de la Cour, présentés en toute simplicité et sans commentaires, mais d'un caractère très hardi, qui parut à dater du 14 juin 1774 (mort de Louis XV), et fut continué jusqu'au 7 mars 1793[1]. Nous voulons parler de la fameuse *Correspondance secrète*, imprimée à la Société typographique de Neuwied, en petites feuilles in-8.

L'abonnement en était de 11 florins d'empire pour

1. Une réimpression faite à Londres (1787-1790) s'arrête au 7 octobre 1785.

cinquante-deux numéros et, de trente-six livres hors le domaine des postes impériales. M. Maurice Tourneux conteste avec juste raison que Métra ait été le rédacteur de cette correspondance. Tout au plus en aurait-il été l'entrepreneur.

Notons en passant que le recueil de nouvelles publié par Lescure en 1866, sous le titre *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville* de 1777 à 1792, formé de lettres adressées vraisemblablement à quelque grand personnage de la cour de Pologne ou de celle de Russie, et un autre recueil publié par M. Léouzon-Leduc, sous le titre *Lettres du baron de Kagenec, brigadier des gardes du corps, au baron Alströmer (1779-1784)*, ont avec l'œuvre de Neuwied les rapports les plus étroits. Des pages entières en sont une reproduction littérale.

On pourrait donc admettre que, de l'entourage de Métra débitant et commentant ses nouvelles sur la terrasse des Feuillants, seraient émanées un certain nombre de correspondances dont les auteurs se seraient fait rémunérer par les destinataires. Métra en serait ainsi arrivé à tenir un bureau de nouvelles, bureau en plein air, présentant une certaine analogie avec celui que Renaudot avait constitué plus d'un siècle auparavant rue de la Calandre, à l'enseigne du Coq d'Or.

Ou bien des écrivains se seraient-ils simplement approprié les nouvelles que Métra fournissait quotidiennement aux Tuileries, pour en nourrir leurs gazettes, sans que celui-ci y eût été le moins du monde intéressé?

Donnons, pour ce qu'elle vaut, l'opinion de Nou-

garet, formulée dans ses *Anecdotes secrètes du XVIIIe siècle*[1], d'après laquelle l'auteur de *la Correspondance* imprimée à Neuwied aurait été un médecin du nom de Métra, résidant tantôt à Paris, tantôt à Versailles, d'où les lettres de *la Correspondance* sont alternativement datées[2]. Nougaret confond-il le médecin avec le nouvelliste des Tuileries? le premier aurait-il été un parent du second et celui-ci l'aurait-il pris pour associé en le chargeant de tenir la plume? Ou bien les contemporains ont-il simplement donné le nom de Métra à cette publication de nouvelles parce qu'ils le considéraient comme le nouvelliste par excellence?

Cette dernière hypothèse, la plus vraisemblable, serait celle que nous adopterions. On ne rencontre nulle part, en cette correspondance, le nom de Métra, ni au cours du texte, ni dans l'une ou l'autre des préfaces mises en tête des deux différentes éditions qui en ont été publiées. On dira aussi que de nombreux témoignages font de Métra un esprit modéré, favorable plutôt qu'hostile au gouvernement de Louis XVI, appréciant les faits avec bonhomie et bienveillance; tandis que *la Correspondance* est âpre, mordante, très hostile au pouvoir royal.

Pour nous résumer, nous croyons donc à l'existence d'un bureau de nouvelles à la main, s'inspirant pour une bonne part de ce que disaient les nouvellistes dans les promenades. Ce bureau alimenta tout à la fois *la Correspondance* imprimée à Neuwied, cette

1. P. J. B. N. (Nougaret). *Anecdotes secrètes du XVIIIe siècle rédigées avec soin d'après la correspondance secrète politique et littéraire pour faire suite aux Mémoires de Bachaumont*, Paris, 1808, 2 vol. in-8.

2. *Anecdotes secrètes...*, préface, p. ij.

autre *Correspondance* éditée par Lescure, ainsi que les *Lettres* du baron de Kagenec, et sans doute encore bien d'autres services d'informations dont la trace n'est pas encore retrouvée. Avec ce bureau Métra ne paraît avoir entretenu aucune relation, bien que son nom ait servi à baptiser le plus important des recueils qui en soit sorti.



PROMENADE DE LA GALERIE D

D'après une gravur



IS-ROYAL (*Camp des Tartares*)

eur de Debucourt (*1787*)

XII

LE PALAIS-ROYAL[1]

CHRISANTE.

Il n'est pas au logis?... et quelle est donc l'affaire
Qui de si bon matin fait sortir votre père?

LUCILE.

Je ne sais, mais je crois qu'il ne tardera pas.

CHRISANTE.

Dans le Palais-Royal il va porter ses pas :
Je vois tous les matins, quand par hasard j'y passe,
Qu'un cercle curieux avec soin s'y ramasse,
Pour parler politique et donner des avis,
Qui, toujours ignorés, ne sont jamais suivis.
Ce sénat clandestin, le cœur nourri d'alarmes,
Dans le sein de la paix nous fait prendre les armes,
Et d'un air assuré décide sans façon
De ce qu'ont fait les rois de mauvais et de bon.
Au sein de l'abondance, il prédit la misère,
De son autorité change le ministère,

1. *Les Nouvellistes*, comédie représentée en 1741, *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 2754. — *Mercure galant*, année 1673. — *L'Ambigu d'Auteuil*; Paris, 1709- — *Les Mœurs de Paris*, par M. L. P. Y. E., Amsterdam ; 1747. — Mercier, *les Entretiens du Palais-Royal*, Utrecht et Paris, 1786. — *Tableau du Palais-Royal*; Paris, 1788. — Karamzine, *Voyage en France (1789-1790)*, trad. Legrelle ; Paris, 1885. — Victor Champier et V. Roger-Sandoz, *le Palais-Royal*; Paris, 1900.

Et qu'un mot à la Cour échappe sans dessein,
Il veut à toute force en découvrir le fin.
Chacun a son avis, dont il ne fait nul doute ;
Tous parlent à la fois et personne n'écoute ;
Et quand, à la dispute, on s'est bien échauffé,
On finit tout débat en prenant du café.

Comme on voit, c'est au Palais-Royal, que l'auteur de la comédie *les Nouvellistes*, représentée en 1741, place son joli croquis du nouvelliste parisien. Le jardin du palais construit par Richelieu, légué par celui-ci à la couronne de France et donné par Louis XIV à la maison d'Orléans, pouvait en effet s'enorgueillir d'être le centre de nouvellistes le plus brillant, le plus animé, celui qui exerçait sur la ville entière le plus d'action, au point qu'on en vint à nommer le Palais-Royal « la capitale de Paris ».

« En ce pays, dit Mercier dans ses *Entretiens du Palais-Royal*, on croirait ne pas exister si l'on ne demandait des nouvelles à chaque personne qu'on rencontre. » « C'est un bureau de correspondance, disait le frère du roi de Prusse lors de son voyage à Paris, un bureau d'adresse, où l'on parle à tous les étrangers comme si l'on était leur voisin[1] ! » Et Mercier encore : « C'est là qu'on réalise des chimères, qu'on fabrique des traités, qu'on déplace des ministres, qu'on fait vivre et mourir les souverains à son gré ; c'est là qu'on prétend connaître les opérations des cours, savoir le secret des cabinets ».

Il en fut ainsi dès le XVIIe siècle. En 1673, Donneau de Vizé va faire au Palais-Royal sa cueillette d'informations pour l'ornement du *Mercure*. Sa notoriété

1. Caraccioli, *Paris métropole de l'Univers*, p. 289.

d'homme de lettres l'y fait admettre dans « un des plus fameux bureaux de nouvellistes ». Il en rapporte des vers, une lettre d'Orient, des histoires de province.

Au témoignage de Vizé, les plus grands seigneurs de son temps y fréquentaient.

« Plusieurs nouvellistes, lisons-nous dans *le Mercure* de juillet 1673 [1], qui s'étaient rencontrés dans la rue Saint-Honoré, entrèrent ensemble dans le jardin où ils s'assemblaient ordinairement, et s'étant joints à quantité d'autres qui y étaient déjà arrivés, et qui avaient ouvert le bureau, formèrent un peloton considérable et commencèrent leur conversation par les particularités de la prise de Grave, dont le Nouvelliste voyageur nous parla en ces termes :

« — Grave, nous dit-il, est une ville située.... »

Cependant que d'un autre groupe partaient, en fusées, des éclats de rire. De jeunes muguets bavardaient d'un ton vif et enjoué avec de jeunes femmes toutes couvertes de rubans, de dentelles, de chenilles de soie, de « neige » légère et de mousseline où brillaient les chamarrures de leurs corsages aux boutons émaillés. Acaste et Clitandre ont de petits chapeaux sur leurs perruques blondes; mais ils ont des collets énormes qui leur tombent jusque sur le nombril, leurs hauts-de-chausses amples et plissés semblent des cotillons, et sur leurs souliers s'étalent de larges rubans couleur de feu, qu'ils ont peur de froisser à chaque pas, ce qui les fait

Marcher écarquillés ainsi que des volants.

1. *Mercure galant*, 1673, III. 128.

Leur entretien est grave, bien qu'il se poursuive sur un ton badin et comme en sautillant; mais à l'attention des dames, non moins que des messieurs, on voit l'importance que tous y attachent. Il s'agit des modes nouvelles. Car *le Journal des Modes* a sa place au Palais-Royal auprès des feuilles politiques. Les ajustements des personnes de qualité en promenade dans le jardin servent d'argument, et Donneau de Vizé, qui s'est approché, insèrera dans *le Mercure* les propos qu'il recueille :

« — La mode des Colliers d'ambre, dit Lucrèce, et même des pendants rouges, luisants et taillés à facettes, est devenue presque aussi générale que celle des manteaux peints et imprimés. On ne fait plus de pied aux dentelles et on ne met plus sur les habits de petites dentelles noires avec les grandes, on fait des dentelles sans fond et chenillées. »

Et comme Acaste proteste contre cette dernière expression, bien vilaine pour de si jolis colifichets et touchant de si près à la gorge blanche de Lucrèce, celle-ci en donne l'explication :

« — On appelle ainsi ces dentelles parce que les fleurs en sont veloutées, comme était autrefois une espèce de ruban que l'on appelait de la chenille. »

Clitandre félicite ces dames d'avoir changé la forme de leurs manches qui « était jusqu'à ces derniers temps fort désagréable et les faisait ressembler à des lanternes ». Enfin elles ont été raccourcies, renouées et retroussées, ce qui leur donne bien meilleur air.

Il est vrai que, de leur côté, ces Messieurs ont dû, eux aussi, réformer leurs manches, non pas cependant pour une raison d'esthétique; mais uniquement

pour leur commodité. Leurs manches étaient toutes surchargées de rubans et de dentelles, et l'on disait alors, ajoute Clitandre, « que nos manches tâtaient les premières aux sauces ». On s'est donc décidé à les retrousser, à retrancher les rubans, et, quant aux dentelles, à les coudre à plat sur les revers [1].

En 1690, brillait parmi les nouvellistes du Palais-Royal, un président de cercle nommé Léger. Du Camp d'Orgas le met en scène dans sa satire des nouvellistes. Léger y apparaît, debout sur une chaise, entouré d'une foule de peuple. On est au fort des guerres de Louis XIV. D'une voix vibrante il anime ses concitoyens contre le prince d'Orange :

> Sur le moindre succès d'abord il se récrie
> Et du geste et des yeux il défend la patrie.

Dans l'étude qu'il consacre à Du Camp d'Orgas, M. de Gaillon dit très justement qu'un siècle avant les heures révolutionnaires, dans les jardins du Palais Royal, Léger[2] présage Camille Desmoulins animant les cœurs pour la défense de la liberté.

Le croquis révolutionnaire se précise dans les vers suivants, datés, ne l'oublions pas, du règne de Louis XIV, de 1690, non de 1790 :

Un inconnu a osé prendre la parole pour contredire l'ardent orateur : « Comment, lui dit Léger,

> « Devant moi vous osez avancer un tel mot ;
> Un exemple, messieurs, est ici nécessaire,
> Il faut, en bon français, punir le téméraire ! »
> La fuite de cet homme arrêtant son dessein,
> Lui fit, fort à propos, éviter le bassin,

où la foule s'apprêtait à le précipiter.

1. *Mercure galant*, juillet 1673, III, 312-13.
2. *Bulletin du Bibliophile*, ann. 1862, p. 981.

En 1709, l'auteur de *l'Ambigu d'Auteuil* raconte une scène identique :

« Un bas Normand, pour avoir fait le raffiné, courut risque d'être noyé. Il lui arriva de quitter un peloton en secouant la tête. Ce qu'il ne voulait pas croire était effectivement faux, il en fit le railleur. Il se leva une huée contre lui et incontinent on agita ce qu'on en devrait faire. Il fut conclu de le jeter au bassin, et, comme il essayait d'échapper, ses juges le coururent à coups de pierres, de sorte qu'il était au risque de sa vie, si deux gardes de M. le duc d'Orléans, qui se trouvèrent là, ne l'avaient sauvé feignant de l'arrêter pour le faire punir. »

Examinez le vigoureux tableau que Taine a tracé du Palais-Royal, en peignant les débuts de la Révolution, sous le titre *l'Anarchie spontanée* [1], vous y verrez la même scène. Les documents de 1789 montrent, eux aussi, la foule réunie dans le jardin, saisissant ceux qui ne sont plus dans les idées du jour, les baignant dans le bassin, les forçant comme on force un cerf, les harassant, leur jetant des pierres, les « baignant dans le bassin une seconde fois ». Mœurs qui remontaient comme on voit à une époque reculée.

C'est ainsi que la polémique variait ses procédés selon les lieux où les nouvellistes se réunissaient : car telle n'était pas la façon de convaincre ses adversaires aux Tuileries ni au Luxembourg; de même qu'aujourd'hui on n'argumente pas à *l'Action* ou à *la Libre Parole* du même ton qu'au *Temps* ou au *Journal des Débats*.

L'auteur de *l'Ambigu d'Auteuil* fait l'esquisse,

1. *Les Origines de la France contemporaine*, éd. in-16, t. III, p. 48 et suiv.

en 1709, d'une assemblée de nouvellistes fréquentant au Palais-Royal. On y rencontre gens de toute condition et de tout état, apportant chacun la contribution d'une compétence particulière : un voyageur de qui les relations font autorité en Europe, un financier de la vieille roche, un ancien diplomate et qui fut secrétaire de M. de Charnacé. Celui-ci a connu le Père Joseph et sait pénétrer tous les mystères de la politique. Puis un vieux garde du corps qui ne peut plus marcher qu'avec des béquilles, un ingénieur, un banquier, « autrefois fameux mais qui remercie Dieu de ce qu'en le privant de son crédit et de la plus grande partie de son bien, il lui a donné du repos »; un apothicaire qui s'est fait « l'essayeur des bonnes et des mauvaises nouvelles »; un officier qui a démissionné pour avoir eu à se plaindre, affirme-t-il, d'un passe-droit; puis des rentiers, « un homme modéré, qui a limité sa fortune à quelques rentes viagères et passe la moitié de sa vieillesse à dire et à écouter des nouvelles de son temps, sans chaleur, et prend garde de se froidir, fatiguer ni engourdir, crainte de laisser à d'autres la place qu'il tient à la tontine ». A ce groupe se mêlent des gens de condition inférieure, des ouvriers « en rupture de métier », tels qu'on n'en trouverait ni au Luxembourg, ni aux Tuileries. Ce dernier détail est essentiel. Il caractérise les nouvellistes du Palais-Royal, et, à mesure que l'on avance dans le XVIIIe siècle, ce sont les gens du peuple que l'on y voit venir grossir « les pelotons ».

Parmi eux, lisons-nous dans *l'Ambigu d'Auteuil*, s'est glissé un chanoine de province, qui est chargé de suivre à Paris les affaires de son église et doit envoyer régulièrement à son couvent, une fois la

semaine, un bulletin des événements nouveaux. Aussi, pour se documenter, est-il l'un des promeneurs assidus du jardin, écoutant, bouche bée, les propos de chacun. Puis d'autres correspondants qui ont pour mission d'envoyer en province, et même à l'étranger, les nouvelles dignes d'être retenues : ils savent qu'ils sont ici à la meilleure source pour s'approvisionner. La *Gazette de la Régence* qu'a publiée M. de Barthélemy n'est qu'un écho des conversations du Palais-Royal.

La gazetière, voisine des trois garçons marchands de marrons, qui attirent l'attention par leurs hauts bonnets pointus, a loué pour un sol à nos politiques les feuilles du jour : genre de commerce aujourd'hui prohibé. L'un des nouvellistes donne lecture de ces gazettes ; puis on passe aux nouvelles manuscrites, aux lettres reçues de toutes parts. On les lit, on les commente. Enfin, après l'échange de ces diverses informations, les groupes se dispersent dans le jardin « où il se fait alors des commentaires sur les nouvelles, aussi différents que les esprits qui les ont digérées ».

Les personnes qui arrivent sont abordées dès leur entrée Ne seraient-elles venues que dans l'intention de faire un tour de promenade, elles sont tout aussitôt questionnées sur les nouvelles qu'elles peuvent connaître. Quelques amis se promènent-ils en devisant entre eux, des nouvellistes souples, au pas doux et furtif, les suivent comme leur ombre, s'efforçant d'attraper au vol les bribes de leur entretien.

De ci, de là, des groupes, des pelotons, où chacun s'efforce de se pousser au premier rang. Tout à coup un remous. C'est un nouvelliste de haut vol qui a

fait son apparition dans le jardin. « Quand un de ces nouvellistes respectés déploie en se promenant une lettre ou un autre papier écrit à la main, il est aussitôt environné d'autant de personnes qu'en peut contenir la largeur de l'allée où il est. S'il est assis, il se forme un nuage autour de lui, qui grossit à vue d'œil; et, de bouche en bouche, ce qu'il lui plaît de communiquer est porté jusqu'aux plus éloignés. » Par moments on voit des curieux avides qui fendent la presse pour se mettre effrontément sous le nez même de l'orateur. C'est Frontin dans la comédie des *Nouvellistes* :

> Pour surprendre un secret j'ai l'entendement vif,
> Et, sans que l'épaisseur des pelotons m'arrête,
> Au beau milieu d'un cercle on voit passer ma tête.

Les « nouvellistes respectés » sont au Palais-Royal comme chez eux. Ils y sont dans leur élément, comme un capitaine sur son bâtiment, comme un chef d'armée sur le champ de bataille. Alors que les « pauvres nouvellistes » tendent avec effort l'oreille, afin d'attraper de loin quelques lambeaux des discours tenus par les gentilshommes qui se promènent dans les avenues, « car ils n'osent marcher sur la même ligne »; les nouvellistes fameux abordent hardiment les seigneurs du plus haut rang, avec un air tout à la fois fier et familier. Ils sont « déterminés à l'excès », au moins en ce lieu. Ils questionnent tous ceux qu'ils y rencontrent et de quelque qualité qu'ils soient.

Nos discoureurs déambulent dans les allées du centre, entre les rangées d'ormeaux en boule, mais, quand le soleil devient trop chaud, ils prennent possession des bancs qui sont à l'ombre autour du

« rond d'eau ». Ils ont encore d'autres bancs familiers dont l'un était appelé « le banc de Mantoue ». Celui qui était au bout du boulingrin avait reçu le nom d'« arrière-ban des nouvellistes », comme son confrère du jardin des Tuileries.

Là les nouvelles étaient passées au crible. Et ne croyons pas que ces délibérations fussent vaines, sans but, ni résultat. On pourrait citer dans les écrits et les correspondances du temps un grand nombre de notes semblables à celle-ci, que nous relevons au hasard, à la date du 5 septembre 1718 :

« Le prétendu mariage d'une des filles du Régent avec le fils du duc de Savoie est contredit au Palais-Royal [1]. » La nouvelle était donc reconnue sans fondement; car c'était au Palais-Royal que chacun allait ainsi chercher, par intérêt ou par curiosité, la confirmation ou le démenti des bruits divers répandus par la ville.

*
* *

Bien plus encore que les Tuileries, les jardins du Palais-Royal ont subi, sous l'ancien régime, d'importantes modifications, depuis l'époque où Richelieu en fit construire les bâtiments par Jacques Le Mercier, jusqu'aux transformations opérées par les soins du Régent, puis aux changements apportés en 1730 par le duc Louis d'Orléans, et enfin à la destruction des grandes allées de marronniers en 1781, par les ordres du futur Philippe-Égalité. En effet, après la suppression des avenues séculaires, ce prince fit bâtir, sur

1. *Gazette de la Régence*, éd. Barthélemy, p. 281.

les plans de l'architecte Victor Louis, pour tirer revenu de la location des boutiques et des appartements, les constructions avec arcades qui se sont conservées jusqu'à nos jours.

En 1657, on entrait encore, par une basse-cour fermée d'une grille de fer, dans le jardin clos de haies vives, le long desquelles régnait une carrière pour courre la bague. Puis, tout autour, un jeu de mail que dominait une ligne de maisons en bordure. « On n'y trouve pas les belles allées du Luxembourg, écrivent les frères de Villiers, mais quelque assemblage d'arbres qui font une espèce de petit bois. »

Ce fut le Régent qui fit disposer le jardin spécialement pour le public. Il l'orna de bosquets formés de marronniers d'Inde, d'ifs et de piscias, et de charmilles taillées en berceaux.

Comme la foule s'y portait chaque jour plus nombreuse, Desgots, neveu de Le Nôtre et « héritier de son génie », fit disparaître en 1730 tous les « jardinages fermés » ; il les remplaça par un grand parterre en gazon, sans plates-bandes, entouré seulement d'ormes en boule; puis fut creusé le bassin avec le jet d'eau, encadré à sa partie supérieure d'un haut treillage en demi-lune, sur lequel se détachaient les statues en marbre taillées par Lerembourg. Le public pouvait se promener à l'ombre de la grande salle d'arbres et des allées de marronniers, plantés sur les deux côtés par les soins de Richelieu. Les marronniers, avaient pris de majestueuses proportions, quand ils furent sacrifiés aux constructions de l'architecte Louis.

Comme la promenade des Tuileries, celle du Palais-Royal n'était pas absolument publique. Les femmes

en « manteau de lit », ou en autre déshabillé, n'y étaient pas admises, non plus que les hommes en veste, en robe de chambre ou en bonnet, non plus que les domestiques en livrée. Des Suisses, de véritables Suisses, des Suisses de Suisse, veillaient aux portes. On les entendait parfois crier : « Li entrer pas en casaquin! », et ils couraient après la personne qui s'était incongrument glissée dans le jardin, pour la ramener jusqu'à la porte tout en jurant et tempêtant. Cependant on obtenait l'autorisation d'entrer, même dans une tenue incorrecte; mais à la condition de traverser pour sortir aussitôt par une autre porte.

Ces Suisses, chargés de la police du jardin, étaient placés sous les ordres de deux archers de robe courte, lesquels étaient eux-mêmes à la nomination du duc d'Orléans et rétribués par lui. « Ils s'y promènent continuellement, écrit le 4 avril 1753 l'exempt Julie, et voient, ou font semblant de voir ce qui se passe [1]. » A vrai dire, ils faisaient surtout semblant, car il s'y passait les choses les plus extraordinaires du monde. De temps à autre cependant, on voyait un Suisse chasser une fille à grands coups de fouet. Le lendemain la fustigée reparaissait. Elle était surprise de nouveau et les coups de fouet remettaient en fuite la belle qui revenait le surlendemain [2]. Sous Louis XVI, la direction de cette police locale fut confiée par le duc d'Orléans à un ancien inspecteur de police, chevalier de Saint-Louis, nommé Buhot. Celui-ci aurait eu trop à faire : en sage, il ne faisait rien.

Ce sont les mœurs du Palais-Royal dans la seconde

1. *Bibl. de l'Arsenal,* ms. 11816, f. 120.
2. *Tableau du Palais-Royal*, I, 2.

moitié du XVIII[e] siècle. « Séjour enchanté, écrit l'auteur du *Tableau de Paris*, petite ville luxueuse enfermée dans une grande ville. C'est le temple de la volupté d'où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieusement dépravée [1]. »

Aux Tuileries la tenue est décente : les femmes du monde côtoient celles qui n'en sont pas et les demoiselles passent auprès des filles, sans qu'il y ait de froissement; car ces dernières elles-mêmes y sont contraintes à une certaine réserve; elles y ont pour ainsi dire bon air. Tandis qu'au Palais-Royal, pour reprendre les lignes de Mercier, « une mère de famille n'oserait traverser la bruyante promenade avec ses deux jeunes filles; la femme honnête n'oserait paraître à côté des courtisanes provoquantes par leurs parures, leur tenue, leurs airs, souvent même leurs paroles ». Les contemporains disaient que, en regard du Palais-Royal, les Tuileries étaient l'asile de la vertu. Et nécessairement dans les deux jardins le nouvellisme se ressentait du contraste.

On nommait alors « Tartares » les jeunes libertins, et « camp des Tartares » un promenoir provisoire en bois, qui survécut à l'ancien régime et s'étendait sur l'emplacement de la galerie d'Orléans actuelle, reliant les deux ailes parallèles du bâtiment édifié par l'architecte Louis. Le promenoir comprenait deux allées. La décoration en était formée par des portiques ornés de toiles peintes. Les boutiques des marchands qui bordaient les fameuses « Galeries de bois » en faisaient une foire continuelle. Là, c'était *le Courrier*

1. Mercier, *Tableau de Paris*, chap. CXXIII, Palais-Royal.

français et *le Journal amusant* : encore mieux, ou bien pis, comme on voudra. « Un tas de jeunes débauchés, au teint pâle, s'annoncent par le bruit des breloques de leurs deux montres et circulent dans ce labyrinthe de rubans, de gazes, de pompons, de fleurs, de robes, de masques, de boîtes de rouge. » Les libertins se donnent le bras deux à deux, badinant avec les filles qui viennent à leur rencontre deux à deux également. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, et surtout à partir du moment où, après la sortie de l'Opéra, la foule, attirée par la fraîcheur du jardin et par les glaces réputées du café de Foy, se porte aux Galeries de bois, — on y entend débiter toutes les histoires scandaleuses de la Cour et de la Ville et déclamer à haute voix des vers nouveaux, toujours du caractère le plus licencieux.

« Il est très rare, dit l'auteur du *Tableau du Palais-Royal*, de trouver une femme honnête et une honnête fille à cette promenade, si ce n'est à l'instant où le spectacle des Variétés finit. Alors la foule est incroyable. Les laquais et les jeunes gens forment la double haie, depuis la porte de sortie du spectacle, ouverte à l'extrémité de ce promenoir, jusqu'au milieu. »

Dans le jardin, il est vrai, et principalement dans la grande allée, de deux à quatre heures, le public, mieux composé, montrait peut-être plus de réserve, mais plus de laisser-aller toutefois qu'aux Tuileries. Passaient alors en rangs pressés, se frôlant, se coudoyant, les « élégantes » (demi-mondaines), les honnêtes femmes, les vieux militaires, les jeunes gens, les commis, les filles, les oisifs, les comédiens, les financiers. Parfois la famille du duc de Chartres, le

duc, la duchesse, les jeunes princes, tous très simplement vêtus, l'air affable. Un murmure les signalait à l'attention et ils se mêlaient à la foule, familièrement. Cependant les honnêtes femmes ne se promenaient pas longtemps dans le jardin. Elles prenaient des chaises pour s'asseoir au bord de l'allée; tandis que les « élégantes » marchaient la tête haute, portant de gros bouquets; et comme leurs cheveux étaient saupoudrés de poudres odoriférantes, elles laissaient sur leurs pas des bouffées de parfum. « Elles rient toujours, même aux éclats, quoique souvent elles n'en aient pas envie. Leurs têtes éventées chargées d'immenses chapeaux, surmontées de longues plumes, tournent à tout vent. Le mouvement est si rapide qu'à peine on peut le suivre. »

Généralement le ton était donné par les comédiennes qui, se rendant aux répétitions des théâtres voisins et de l'Opéra, se mêlaient aux promeneurs; en 1780, par la Guimard, première danseuse, et par la célèbre Sophie Arnould. On sait que celle-ci avait un esprit délicieux, une causerie pétillante. Elle faisait au premier venu un accueil enchanteur. C'était pour tous une joie de se trouver au passage des étoiles. Puis d'autres étoiles qui ne devaient leur éclat qu'à leur beauté : les Duthé, les Beaujour. « Lorsque celle-ci paraissait, dit le marquis d'Avèze, tous les regards se tournaient vers elle; l'élégance et la richesse de sa mise la rendirent longtemps l'objet de l'attention et même le modèle des femmes de bon goût [1]. »

Les jours chics du Palais-Royal étaient en ce temps le mardi et le vendredi. Les petits-maîtres s'y don-

1. *Le Palais Royal*, boutade suivie de notes historiques par l'aveugle improvisateur (le marquis d'Avèze), Paris, 1818, p. 12.

naient rendez-vous. On les reconnaissait à leurs bas à coins dorés et à leurs talons rouges; parmi eux les abbés de Cour, des cannes longues et luisantes à la main : les uns et les autres galantisant auprès des jolies femmes[1].

Et le « vieux marcheur ». « Dorival a passé trente ans à parcourir des ruelles, à assister à des toilettes et il est encore aussi freluquet qu'à dix-huit. Ses cheveux gris, les rides de son front ne l'empêchent de faire encore l'aimable. C'est lui qu'on voit régulièrement les mardis et vendredis étaler au Palais-Royal le reste de ses grâces : un talon rouge bien haut, un habit d'un goût singulier, une veste dont l'éclat l'emporte sur les autres, falbalatée à double rang, une frisure en aile de pigeon, poudrée jusque sur les épaules, quelques mouches adroitement placées, un peu de rouge. C'est dans cet équipage qu'il promène pompeusement son rare individu. Il parle à toutes les femmes, il dit un quolibet à celle-ci, une galanterie à celle-là, il fait examiner, à l'une le brillant d'un diamant qu'il doit à son bijoutier, il entretient l'autre du goût d'un nouvel équipage dont il doit se faire présent au premier jour. »

Puis la musique : les artistes de l'Opéra et les plus habiles amateurs de Paris se faisaient entendre au Palais-Royal, en plein air, comme dans un salon, sans autre intérêt que d'être agréables à leurs amis et de charmer la foule accourue pour les applaudir. Ces concerts se prolongeaient parfois jusqu'à deux heures du matin. On jouait de la harpe et de la guitare. Saint-Georges avait son violon, Garat et Asvédo

1. *Bibliothèque des Petits-Maîtres*, Palais-Royal, 1762, p. 119.



L'ARBRE DE CRACOVIE

D'après une estampe satirique du XVIIIe siècle.

Les personnages en scène représentent allégoriquement diverses sortes de "craques". La figure I est la Vérité s'efforçant de renverser l'arbre qui abritait "la nation des nouvellistes".

leurs voix divines. Et les promeneurs faisaient cercle autour d'eux.

Aussi, dans le jardin, le ton des nouvellistes était-il, sinon plus calme, du moins plus décent et un peu moins léger que dans le « Camp des Tartares ». Du temps de Louis XIV, ils se réunissaient entre les deux ronds d'eau; puis, comme la foule s'y amassait trop nombreuse et trop tumultueuse, ils se réfugièrent dans « la grande salle d'arbres », que Sauval décrit comme « un petit bois où règne le silence qui n'est interrompu que par le petit murmure que fait le jet d'eau qui sort du centre du bassin ». Enfin ceux qui tenaient le premier rang parmi les « gazetiers à la bouche » se groupèrent autour d'un marronnier au tronc puissant qui, de ce fait, devint célèbre dans tout Paris, on pourrait dire dans toute l'Europe, sous le nom d' « arbre de Cracovie ». Celui-ci se trouvait dans l'allée qui disparut en 1781, pour faire place à la galerie de droite.

Quelques auteurs prétendent qu'une des capitales de la Pologne lui servit ainsi de marraine, à l'époque où l'on y discutait les nouvelles de la guerre qui déchira ce malheureux pays; mais il est plus probable que, dans l'espèce, son nom lui vint des mots *craque* et *craquer*; car, de même qu'on ne cesse aujourd'hui de répéter que les journaux sont remplis de canards, de même s'obstinait-on autrefois à dire des nouvellistes qu'ils ne racontaient que des bourdes.

« Avoir ses lettres de Cracovie », selon une expression courante, c'était avoir un brevet de mensonge.

« Au Palais-Royal, les savants et les gens de lettres discutaient gravement sur les puérilités académiques qui alors étaient des affaires; une lettre de Voltaire

y alimentait la conversation pendant huit jours. Arnaud Baculard en était le grand colporteur. Une chute ou un succès à la Comédie-Française, un opéra nouveau de Glück ou de Piccini, suffisait pour diviser les habitués en deux corps ennemis, pendant que les politiques se réfugiaient sous le fameux arbre de Cracovie[1] ». On y voyait Diderot causant avec le neveu de Rameau, qui se faisait remarquer par ses grands gestes.

Ces réunions se tenaient plus particulièrement le mercredi et le samedi. Ces jours-là, les rédacteurs des feuilles de nouvelles manuscrites ou imprimées, qui étaient colportées en France et dans toute l'Europe, venaient chercher à l'ombre du célèbre marronnier, auprès des « Cracovistes », les éléments nécessaires à leur copie. « Ils le font avec si peu de ménagement, écrit le chevalier de Mouhy, dans une note du 11 août 1743, que, quand pour les éviter on veut parler bas, ils ne se font pas scrupule d'approcher leur oreille et de mêler leur tête avec celles de ceux qui parlent en secret. » Ce qui ne laisse pas de leur attirer des « duretés », d'autant que bien des gens s'imaginent que ces fureteurs sont des espions de police.

Au reste les politiques du Palais-Royal n'avaient pas l'élégance des nouvellistes des Tuileries, si nous en croyons l'auteur de *la Henriade travestie*[2], qui décrit la « troupe nombreuse »

De ces hableurs passant leur vie,
Déguenillés, mourant de faim,
Dessous l'arbre de Cracovie.

1. Aspect du Palais-Royal en 1786, dans *les Tuileries et le Palais-Royal*, par le vicomte de S..., Paris, 1833, in-8.
2. Forgeret de Monbron, *la Henriade travestie* (Amsterdam, 1766), p. 79.

Le comte de Tilly accentue même la note, quand il parle de « cet orateur de l'arbre polonais »,

> Parasite importun, débitant des nouvelles,
> Et d'un habit cousu par de vieilles ficelles
> Offrant le tableau dégoûtant.

« Adressez-vous aux génies sublimes que l'arbre de Cracovie éclaire de son ombre et vous apprendrez les secrets de nos ministres », écrit le baron de Kagenec au baron d'Alström, le 8 septembre 1780.

Telle était la réputation du fameux marronnier que Panard lui consacra, en l'appelant par son nom, *l'Arbre de Cracovie*, un opéra-comique qui fut représenté en 1742.

Karamzine en parle encore. Quand il vint à Paris, l'arbre avait disparu; mais un vieux « Palais royaliste » lui décrit les « politiques » qu'il a vus groupés autour du tronc séculaire. Les uns étaient assis sur des chaises, d'autres sur le canapé de gazon; quelques-uns devant une coupe de limonade. « Ils se communiquaient mutuellement les secrets des gazettes, les informations importantes, des conjectures pleines de finesse. Les jeunes gens venaient les écouter, afin d'écrire ensuite à leurs parents de province : « Tel roi va déclarer la guerre; la nouvelle en est indiscutable : nous l'avons entendue sous l'arbre de Cracovie ».

Lorsque, en 1781, l'arbre de Cracovie tomba sous la hache du bûcheron, avec toute l'allée dont il faisait partie, il eut, comme bien on pense, des épitaphes et des oraisons funèbres. Dans l'une on le fait parler ainsi :

> Adieu, nouvellistes fameux,
> Qui, canne à la main, sur la terre,

Traciez près de mon tronc poudreux,
La Manche ou les États perdus par l'Angleterre;
Qui, sans sortir du beau jardin
Où depuis cent ans je végète,
En lorgnant Lise et sa soubrette,
Dans l'Inde battiez l'Africain,
Et sur le Pô l'Américain,
Qui braviez les frimas, les Patagons et l'onde,
Et les orages destructeurs,
Et, sédentaires voyageurs,
Avec Cook hardiment faisiez le tour du monde [1].

Dès le XVII[e] siècle, les nouvellistes du Palais-Royal se distinguaient par leur turbulence. Ils tenaient les propos les plus violents, que le gouvernement était obligé de souffrir, car la police du jardin relevait en toute souveraineté du duc d'Orléans. Fait important et gros de conséquences.

En 1725, dans les jardins du Palais-Royal, on entoure un prêtre, l'abbé de Montauban, qui se répand en discours incendiaires. Il déclare que le chef du gouvernement, le duc de Bourbon, et avec lui tous les ministres, sont plus voleurs que les voleurs de la forêt de Bondy [2]. Les invectives du joaillier Delorme ne sont pas moins virulentes. Il dit à tout venant que le roi ne le paie pas. Si bien que le lieutenant de police Hérault, se décide à le faire venir, et à lui laver la tête; mais il a toutes les peines du monde à le calmer [3]. A la même époque, un prêteur sur gages, Martinelli, qui demeure rue de la Truanderie, déclare à tous ceux qu'il rencontre que « les

1. *Les Adieux de l'Arbre de Cracovie* (à la Haye et chez Couturier à Paris, 1781, in-8 de 7 p.), attribué à M. de Beaumont, auteur des *Opuscules politiques dédiés au beau sexe*, 1786, in-12, p. 1.

2. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, rapport de l'inspecteur Butay, ms. 10155, f. 136.

3. *Ibid.*, rapport de l'exempt Hamonnière, ms. 10155.

commissaires et le lieutenant de police sont tous des voleurs et qu'ils s'entendent pour faire souffrir le peuple ». Et comme l'un des assistants s'étonnait de tels propos :

« Je m'en... moque et si tous les Parisiens étaient comme moi, ils iraient dans les marchés enlever le pain [1]. »

De son côté Laporte, qui demeure devant les Quinze-Vingts, « tient des discours très pernicieux contre le gouvernement et dit que Monseigneur le Duc et M. le contrôleur général sont des marchands de blés et autres choses semblables [2] ».

Ces faits se groupent dans une seule année. Il serait interminable d'énumérer les traits du même genre que fournit l'ensemble du XVIIIe siècle.

Aux approches de la Révolution, les nouvellistes du Palais-Royal ne font qu'augmenter en nombre. Ils sont de plus en plus surexcités. Dès 1786, dans ses *Entretiens du Palais-Royal*, Mercier parle de leur « frénésie ». Ils semblent n'exister que pour courir les promenades publiques, pour apprendre et pour répéter tout ce qui se dit et tout ce qui se s'imprime. « La Cour, la ville, la République, le royaume, l'univers, tout est de leur ressort, et leur esprit ne se trouve à l'aise que lorsqu'il prononce sur les ministres, sur les généraux d'armée et sur les souverains mêmes : il faudrait les anéantir pour les empêcher de bavarder [3]. » L'auteur de la *Lettre aux quatre parties du monde* écrit à la même époque : « Voilà le Palais-Royal devenu dans

1. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille*, note de Duval, secrétaire du lieutenant de police, ms. 10155, f. 193.
2. *Ibid.*, rapport de l'exempt Hamonnière, ms. 10155.
3. *Entretiens du Palais-Royal*, éd. de 1786, p. 158-59.

un clin d'œil la Chambre des Communes, les États de Hollande, le Conseil aulique, la diète de Pologne, le Sénat de Venise, le consistoire de Rome, le divan du Grand Seigneur[1] ».

Le Palais-Royal est un « club en plein air », dit Taine. Et déjà l'expression lui est appliquée par des libellistes en 1785. Dans cette enceinte protégée par les privilèges de la maison d'Orléans, la parole est libre. Le grand historien y signale, à la veille de la Révolution, une société identique à celle que nous y avons rencontrée dès le règne de Louis XIV. « Une population qui ne vit que pour la curiosité ou pour le plaisir, habitués des cafés, coureurs des tripots, enfants perdus ou surnuméraires de la littérature, de l'art et du barreau, clercs de procureurs, étrangers et flâneurs. » Il y a dix mille personnes au Palais-Royal, note Arthur Young, « et la presse est telle qu'une pomme jetée d'un balcon sur le pavé mouvant des têtes ne tomberait pas à terre ».

« Dans ce pêle-mêle de politiques improvisés, nul ne connaît celui qui parle; nul ne se sent responsable de ce qu'il dit. Chacun est là comme au théâtre, inconnu parmi des inconnus, avec le besoin d'être ému et transporté, en proie à la contagion des passions environnantes, sous l'influence des nouvelles qui sont colportées. » « La fermentation passe toute conception, dit Arthur Young. Nous nous imaginons que les magasins des libraires Delnett ou Stockdale à Londres sont encombrés; mais ce sont des déserts, à côté de celui de Desenne et de quelques autres. On a peine à se faufiler de la porte jusqu'au comptoir.

1. *Lettre écrite du Palais-Royal aux quatre parties du monde*, Paris, 1785, in-12, p. 10.

Chaque heure produit sa brochure. Il en a paru treize aujourd'hui ; seize hier ; quatre-vingt-douze la semaine dernière. Dix-neuf sur vingt sont en faveur de la liberté. » Les orateurs montent sur les chaises, sur les bancs et les tables, lisent une nouvelle écrite à la main, ou une brochure fraîchement éclose, la commentent aux applaudissements des auditeurs.

Nulle contradiction n'est admise. Un des assistants témoigne de l'horreur pour les motions meurtrières. On le plonge plusieurs fois dans le bassin, après quoi la foule le roule dans la boue. Quelques jours après, le 22 juin 1789, on assiste encore à deux exécutions semblables [1].

Depuis un siècle et demi, idées et sentiments ont passé par des transformations progressives : nous touchons à un moment de crise sociale, les passions s'expriment avec une violence extrême. Du moins le fond du tableau, tel que nous le voyons en 1789, nous est-il connu depuis plus de cent ans.

1. Taine, *les Origines de la France contemporaine*, éd. in-16, III, 52.



LES NOUVELLISTES AU CAFÉ

D'après une gravure de Gabriel de Saint-Aubin (*1752*).

XIII

LES CAFÉS

En 1711, l'abbé Pic s'exprimait ainsi :

« C'est une véritable passion que le goût que l'on a pour les nouvelles. Le nombre des nouvellistes s'est accru considérablement depuis que les cafés sont établis; on ne rencontre personne ailleurs; toutes les sociétés sont dérangées, tous les commerces sont rompus; on ne trouve plus que les femmes dans les visites; si cette passion continue, on verra dépérir les affaires particulières, par la trop grande attention que l'on donne aux générales. [1] »

C'est l'aurore du XVIII[e] siècle, aurore dont les lueurs laissent entrevoir déjà la Révolution. Jusqu'alors on n'a eu en France que des préoccupations locales. Chacun ne voyait et ne connaissait que les petits groupes auxquels il était agrégé : famille, seigneurie, paroisse, ville, métier, corporation, université, faculté, parlement. Sous Louis XIV, la France acquit pro-

1. *Œuvres mêlées attribuées à M. de Saint-Evremond*, VII (Londres, 1711), 249.

gressivement le sentiment de son unité nationale; d'où cette tendance, chaque jour plus accentuée, de prendre à cœur les intérêts généraux, communs à la nation entière. Voilà le sentiment qui produira les « patriotes » et fera la Révolution.

Dans les comédies on voit toujours le bourgeois du Marais, taillé sur le modèle du bonhomme Chrysale des *Femmes savantes*, se moquer du « citoyen » assez ennemi de son pot-au-feu, pour s'intéresser aux affaires de l'État; mais déjà l'on sent que ce spéculateur politique représente le « style nouveau » et que bientôt il sera légion dans la France entière.

Ainsi le nouvellisme prend de l'envergure. « J'en connais, dit l'abbé Pic, qui négligent le soin de leurs affaires pour aller dans un café entendre débiter des nouvelles. Ils renoncent à toute société où l'on n'est pas dans ce goût-là; et leurs meilleurs amis leur deviennent indifférents, s'ils ne les entretiennent ou s'ils ne prennent plaisir à les entendre parler des affaires du monde. C'est dans les cafés qu'on les voit s'échauffer sur les nouvelles. Ils prennent leurs repas à la hâte, ils précipitent leurs affaires et faussent compagnie à tout le monde pour s'y rendre aux heures accoutumées. C'est là que l'on reprend par ordre tout ce qui s'est dit dans la dernière séance, pour voir si les nouvelles du jour n'y ont point apporté quelque changement. C'est là que l'on donne des batailles, que l'on attaque des places, que l'on élève et que l'on abaisse le mérite des généraux, que l'on fait faire des ligues secrètes aux princes, que l'on décide de leurs intérêts, qu'on leur prescrit la politique qu'ils doivent suivre et que l'on fixe le destin des États. »

Et nous voyons reparaître les mêmes personnages

que nous connaissons déjà; mais ils ont pris des couleurs qui s'harmonisent avec un milieu différent.

Lesage trace du nouvelliste de café le portrait qui suit [1] :

« J'allai m'asseoir à une table où plusieurs nouvellistes s'entretenaient avec gravité. Il y en avait un principalement qui parlait plus haut que les autres et que chacun écoutait comme un oracle. » Il avait d'ailleurs la prétention de tout savoir et de première main. Un des assistants annonçait-il quelque fait qu'il venait d'apprendre, notre homme de l'interrompre, non sans impertinence :

« — Vous n'en avez pas les gants. J'ai dit cela ici ce matin ».

« Un autre tirait-il une lettre pour en donner lecture :

« — La date? s'écriait-il.

« — Du quatorze.

« — Cela est vieux, nous avons des nouvelles du vingt qui assurent le contraire ».

C'est le « nouvelliste respecté », le « nouvelliste fameux », qui vient là comme aux Tuileries et au Palais-Royal. Son arrivée fait sensation. Il est entré chez Gradot, un limonadier célèbre, où Durey d'Harnoncourt l'a suivi :

« A sa vue un silence profond succède au murmure bruyant du café. On s'empresse, on déserte les tables, on l'environne, on l'investit et bientôt je le vois placé au milieu d'un double cercle. » Le nouveau venu se recueille un instant. Les plis de son front marquent la profondeur de ses pensées et son regard

1. Dans son roman, *la Valise trouvée*, publié en 1740.

est lourd de secrets. Enfin il va parler, mais ce n'est que pour demander les nouvelles du jour. Ce qui soulève une légère rumeur. « On se regarde, on sourit. » C'est bien à lui à questionner! Mais l'homme, plein de mystère, insiste. Il ne sait rien. Il vient seulement pour apprendre quelque chose.

Là-dessus, les conversations reprennent leur cours. On raconte, on raisonne, on spécule. Enfin le « maître » dit à son tour :

« — Vos mémoires ne sont pas sûrs. J'en sais de meilleurs. »

(*A un autre*) :

« — Vos lettres sont surannées; j'en ai vu de plus fraîche date. »

(*A un troisième*) :

« — Votre gazette est fausse. »

(*Enfin à tous*) :

« — Le courrier d'hier a été tardif. Il est cependant arrivé quelques paquets; mais cela ne transpirera pas de si tôt. »

Alors ceux qui l'entourent le pressent à nouveau, le questionnent, le supplient. Il se décide enfin et dit d'un ton d'oracle, dans un style haché, mystérieux comme celui de la Sibylle :

« — Que cela est pensé!... Le Conseil aulique... quelles têtes!... En France nous n'avons plus que des bras!... Certes on pourrait encore ajuster bien des choses, mais qui chargera-t-on d'une négociation aussi délicate?... Je ne vois personne... D'ailleurs je crains l'air du Nord pour nos ministres : nos sophismes n'y prendront pas. »

Sur quoi il se lève brusquement. On veut l'arrêter : en vain. Il est accablé, il attend des lettres, il faut

qu'il écrive, il a rendez-vous avec le président d'un grand cercle de nouvellistes. Et il laisse ses auditeurs bouche bée, pour courir chez Procope, chez Laurent, au café de Malte, où il passe en coup de vent. Puis il arrive aux Tuileries. Un peloton l'y attendait et le reçoit avec acclamation [1].

Au café, nous retrouvons les nouvellistes militaires ; mais au lieu de tracer avec leur canne, sur le sable des allées, la marche des généraux en campagne, ils boivent force rasades au succès des armes françaises ; ou bien, quand à nos drapeaux la fortune est momentanément contraire, ils boivent encore des rasades pour se consoler de si fâcheux revers. La bonne tenue de leurs discours en est parfois dérangée.

J.-B. Rousseau met en scène un de ces stratèges d'estaminet, dans sa comédie *le Café*, la première de ses œuvres qu'il ait publiée :

JOBELIN.

Vous êtes capitaine ? Et que faites-vous à Paris pendant que tout le monde est à la campagne ?

LA FLÈCHE.

Je passe le temps au cabaret à faire mes observations sur la guerre présente.

JOBELIN.

Voilà des observations d'un grand secours à la République.

LA FLÈCHE.

D'un grand secours ? Je me donne au diable. Si j'étais général d'armée et qu'on me laissât faire, j'ai un plan dans ma tête pour conquérir en une campagne toute l'Europe. Écoutez bien ce raisonnement-ci. Je voudrais avoir deux armées, l'une au midi, l'autre au septentrion. Avec celle-ci je marche en Allemagne et je commencerai par m'emparer de toutes les vignes qui bordent le Rhin. Les Allemands n'ayant plus de vin, il faut qu'ils crèvent. Me voilà maître de tout ce

1. D urey (D'Harnoncourt), *Mélange de maximes, de réflexions et de caracteres*. Paris et Bruxelles, 1755, p. 67.

pays-là. De là je passe en Hollande. Allons, me voilà, en Hollande : qui m'aime me suive! Je vais d'abord.... attendez, je crois que nous ferions mieux de conquérir auparavant la Turquie. Qu'en croyez-vous? Oui, c'est bien dit. Allons, enfants, ne nous rebutons point. Nous voilà déjà en Grèce! Ah! le beau pays! Dieu sait comme nous allons siffler de ce bon vin grec. Mais, messieurs, ne vous enivrez pas au moins. Tudieu! nous avons besoin de votre cervelle. Buvons seulement chacun une bouteille en chantant une petite chanson :

Brin bron brac :
Donnez-moi du tabac.
Larelara...,

JOBELIN.

Prenez haleine, monsieur, vous avez fait une assez belle campagne.

LA FLÈCHE.

Voilà ce qui s'appelle faire la guerre, cela, et aller vite en besogne!

Certes Rousseau charge son personnage : il « lui en met trop »; mais, sous l'exagération, perce une pointe de vérité. Celle-ci nous apparaîtra tout entière dans ce rapport de police, du 9 avril 1732, aujourd'hui conservé dans les Archives de la Bastille, qui donne comme la sténographie des dialogues entre « politiques » dans les deux plus fameux cafés du temps. Entrons au café de la veuve Laurent :

Un petit homme, portant perruque en bourse, habillé d'une veste de satin fond noir, à grandes fleurs noires, parlait ainsi :

« — Le roi part le 25 pour Compiègne et je vous dirai, messieurs, que M. le cardinal n'y va pas. Ainsi, cela vous certifie que M. Chauvelin est installé tout entièrement. M. le duc d'Orléans est rentré, comme vous le savez. »

Un autre, en veste de ras de Sicile, fond céladon vert, répliquait :

« — Nous le savons bien. Il ne devait pas se retirer pour y rentrer. C'est que le roi l'a voulu. »

Un tiers intervient :

« — Ils ont eu conversation ensemble, M. le duc d'Orléans avec M. le cardinal, avant que le roi écrive à M. le duc d'Orléans, et le roi écrivit à M. le duc d'Orléans de rentrer dans le conseil et qu'il le voulait. »

Enfin plusieurs affirment assez bruyamment :

« — Vous ne voyez pas qu'il était nécessaire que le roi fît rentrer M. le duc d'Orléans pour installer mieux M. Chauvelin, et, s'il se retirait dans quatre ou cinq mois d'ici, on ne s'en soucierait pas et il n'en ferait pas la démarche. M. le duc d'Orléans est bon, il se laisse mener comme bien d'autres. »

Ce début de conversation entre nouvellistes n'est-il pas vivant? Le dialogue est pris sur le vif : un instantané, dirait-on aujourd'hui. Puis le même rapport nous conduit au café Procope, où l'un des « raisonneurs », qui s'est assis sur une table, déclare, les deux mains sur ses genoux et balançant ses jambes dans le vide :

« — Nonobstant tout cela il y a bien des brouillards à la Cour et plus forts qu'on ne pense.

— De quoi? dit un autre en se levant. Vous me faites rire. Il n'y en a pas un qui oserait grouiller. On les prend par leur faible, tous, en voilà assez. On les mitonne avec beaucoup de paroles, des civilités.

— Cela est trop vrai, affirme tout à coup, d'une voix de tonnerre, un gros monsieur qu'on croyait endormi; il n'y a qu'une guerre qui pourrait changer tout cela. »

Les nouvelles que nos « raisonneurs » commen-

taient dans les cafés n'étaient pas toujours de nature aussi sérieuse, particulièrement chez Procope. Un bulletin, du 21 décembre 1728, choisi entre beaucoup d'autres, suffirait à en témoigner :

« Au café Procope, on dit que les gentilshommes de la Chambre vont porter plainte au roi contre Mlle Lecouvreur [1], de ce qu'elle ne joue à la Comédie que quand bon lui semble. Pour s'en exempter, elle a toujours quelque maladie de commande. Le reste de la troupe s'en est plaint à ces seigneurs. D'autres disent que c'est M. le duc de La Rochefoucauld qui veut faire chasser cette demoiselle de la Comédie, que le sujet de mécontentement qu'il a contre elle est qu'elle est entrée avec son carrosse dans la cour de son hôtel, qu'il dit que c'est trop d'honneur à une p... de venir à pied du moins de sa porte jusqu'à son appartement lui rendre ses devoirs. Il y en a qui disent que tout le sujet de la disgrâce de ladite Lecouvreur, c'est qu'elle a donné du mal à M. le duc de La Rochefoucauld, mais que ce seigneur doit être instruit que les femmes de sa troupe sont sujettes à caution; et on le blâme d'y avoir été [2].... »

Au café de la Régence, on se plaignait des visites de nuit et des rafles de femmes, ordonnées par le lieutenant de police Hérault. « Les honnêtes femmes ne sont plus en sûreté dans les rues. »

Au café Gradot, quai de l'École, on s'occupe aussi de la Comédie-Française. Il s'agit d'une pièce de Boissy, *l'Impertinent malgré lui*, que le lieutenant de police Hérault a interdite. Les comédiens ne l'en ont

1. Il est à peine besoin de dire qu'il s'agit de la fameuse Adrienne Lecouvreur, de la Comédie-Française.
2. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10158, f. 337.

pas moins affichée et sont allés jusqu'à Marly présenter leurs doléances — en réalité des remontrances — au Magistrat (c'est le nom sous lequel on désignait le lieutenant de police). Il est curieux que, dans ce différend, les habitués du café Gradot, qui sont cependant des gens de lettres, prennent le parti de la police contre les Comédiens :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit l'un de ces nouvellistes, que messieurs les comédiens français sont audacieux et un peu impertinents. Et M. Armand (l'un des comédiens) a été bien heureux d'avoir affaire à un magistrat aussi docile que M. Hérault. Cela ne convenait pas à un décroteur d'avoir répondu comme il a fait[1]. »

Le café du Prophète Élie, rue Saint-Honoré, à l'angle de la rue du Four, est « un des plus anciens, des plus renommés et des plus beaux de la capitale, il est suivi des meilleurs négociants ». Le 27 octobre 1728, on s'y entretient des aventures galantes du comte de Charolais, de la maison de Condé, frère du duc de Bourbon. Il s'est glissé, déguisé en fermier, chez un maître des requêtes qui demeure à la campagne et, sous ce costume, s'est faufilé auprès de la maîtresse du logis. Le comte a été reconnu, la femme chassée par son mari ; et celui-ci vient même d'obtenir une lettre de cachet pour faire enfermer au Val-de-Grâce l'épouse infidèle; mais l'exécution en sera des plus périlleuses, « parce que M. de Charolais est cruel dans ses vengeances et protège cette dame depuis qu'elle a quitté son mari, jusqu'à rendre jalouse la Delille », une autre de ses maîtresses[2].

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10170, f. 172.
2. *Id.*, *ibid.*, ms. 10158, f. 241.

Au café Le Roy, on parle des harengères de Paris, mal satisfaites de l'accueil qu'elles reçurent à Versailles, quand elles vinrent y complimenter Louis XV sur son rétablissement. Le roi resta invisible et se fit représenter par un de ses gentilshommes, ce que feu Louis XIV ne se serait pas permis. Aussi Louis XV peut-il bien retomber malade, elles le laisseront se rétablir tout seul. Mais à qui doit être imputée cette incivilité du prince pour les dames de la Halle? Les uns l'attribuent au premier ministre, le cardinal de Fleury, qui avait fait dire aux poissardes « qu'elles incommoderaient le roi si elles le voyaient »; les autres affirment, au contraire, que « M. le Cardinal avait fait ce qui dépendait de lui pour qu'elles parlassent au roi, mais que Sa Majesté n'avait pas voulu [1] ».

Le 1er mai 1732, les nouvelles qui étaient sur le tapis au café Dupuis concernaient la récente attaque de la diligence de Lyon. On sait que celle-ci, dont la caisse contenait toujours des valeurs et des fonds considérables, ne cessa d'être, sous l'ancien régime, l'objectif des voleurs de grand chemin. Cette fois cependant, l'attaque et le pillage s'étaient produits dans des conditions particulières : les bandits étaient masqués, ils se donnaient pour gens de condition, et disaient aux voyageurs qu'ils n'en voulaient, ni à leur vie, ni à leurs effets, mais uniquement à l'argent du roi, c'est-à-dire aux deniers publics, produit des impôts que le courrier transportait. La maréchaussée et les archers qui escortaient le carrosse essayèrent de le défendre, mais ils furent mis en déroute. Les

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10158, f. 317.

voleurs, avant de prendre congé, déclarèrent encore qu'ils étaient pour le moment à la débandade, qu'ils mouraient de faim et qu'on verrait par la suite jusqu'où ils porteraient leurs exploits. Ce qui fit dire aux nouvellistes qu'il y avait dans le moment nombre d'« officiers militaires », sans emploi, sans biens, et tout prêts, de ce fait même, à se mettre à la tête de pareilles bandes [1].

En 1729, au plus fort de la seconde agitation janséniste, on s'occupait surtout, dans les cafés, des interminables querelles religieuses; et comme le cardinal Fleury était pour la *Constitution*, c'est-à-dire contre les jansénistes, on l'appelait communément « chien » et « traître à la patrie [2] ».

En juillet 1736, on proteste contre le privilège des agents de change; et, en septembre 1737, on s'indigne de l'audace des francs-maçons.

« Ce n'est pas Louis XIV, dit l'un des orateurs, qui aurait souffert que les grands seigneurs s'assemblassent en conciliabules secrets, comme ils le font aujourd'hui, en assemblées de frey-maçons. Mais le cardinal de Fleury craint de se mettre aucuns seigneurs à dos. Le lieutenant de police vient, il est vrai, de prononcer une condamnation contre le cabaretier de Saint-Benoît, qui prêtait ses salles pour les réunions. Mais déjà les seigneurs en ont-ils largement dédommagé leur hôte.

« Quant au commissaire de Lépinay, qui fut chargé de la descente de police, il a sagement fait d'agir prudemment, car il risquait d'être jeté dans la rivière avec toute son escorte. »

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10161, f. 211.
2. *Id.*, *ibid.*, 10160, f. 171.

Et un troisième de conclure :

« Pour le moment, ces assemblées, composées de grands seigneurs, ne paraissent pas de grande conséquence; mais, si on a des sujets de mécontentement contre la Cour, elles peuvent devenir de fortes cabales. »

Un nouveau venu, qui était entré pendant la conversation et n'avait pas encore pris place, déclara cependant tenir de source certaine que le Magistrat allait solliciter des ordres fort sévères pour interdire les réunions ultérieures et qu'en cas d'infraction la moindre peine serait l'emprisonnement [1].

« Tels sont les discours qui se tiennent dans les cafés », conclut l'agent de la police secrète. Il nous serait facile de multiplier ces citations.

Aussi bien, les limonadiers, — comme on nommait sous l'ancien régime ceux qui tenaient des cafés, — sachant quelle précieuse clientèle leur assurait la présence de messieurs les nouvellistes, s'arrangeaient de leur mieux pour leur procurer dans leur établissement les éléments et les aliments nécessaires à l'entretien de leurs causeries. « Les amateurs de nouvelles, lisons-nous dans le *Calendrier des loisirs*, se réunissent dans tous les fameux cafés. Ils ont l'agrément chez les limonadiers d'avoir une tasse de bon café, d'y passer une journée entière, d'y trouver une bonne société, d'y lire toutes les gazettes, les édits, arrêts et règlements nouveaux. Les marchands limonadiers, tels que Boutillard, Maillard, Dubuisson (café du Caveau), Dupuis, Foy, et autres, sont dans l'usage d'acheter, outre les gazettes et les petites affiches,

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10166, f. 348.

tout ce qui se publie dans les rues, pour en donner gratuitement la lecture à toutes leurs pratiques et leur donner matière à conversation. Ils ont encore l'occasion d'apprendre tous les événements à mesure qu'ils surviennent, de voir de belles parties d'échecs, de dames, de dominos, d'être dans ces boutiques joliment décorées, comme ils seraient dans les appartements les mieux ornés et les plus chauds, le tout pour 4 ou 5 sols par jour [1]. »

La Croix de Malte était renommée pour ses liqueurs de Nancy.

Nos héros ne paraissent pas d'ailleurs avoir été des brillants de marque. C'est un des traits piquants de leur physionomie que silhouette plaisamment l'auteur de *la Soirée des Boulevards* [2]. Il met en scène MM. Gobemouche, Bridaut et Craquet, politiquant suivant la vieille formule, jouant à la bataille et à la chute des empires.

Gobemouche, qui désire exposer clairement ses plans, demande au garçon :

« La carte de l'Europe !

— L'Europe pour un verre d'eau ! » répond le garçon en maugréant.

Mais ces nouvellistes à la bourse plate n'en trouvaient pas moins bon accueil chez le limonadier, car s'ils ne l'enrichissaient pas par leur dépense personnelle, ils constituaient par eux-mêmes, dans son établissement, une attraction dont la clientèle était curieuse. Et le docteur Nemeitz, dans son *Guide*

1. *Calendrier des loisirs* (1776), publ. dans le *Bulletin de la Soc. de l'hist. de Paris*, 1883, p. 130.

2. *La Soirée des Boulevards*, ambigu mêlé de scènes, joué le 13 nov. 1758, par les Comédiens italiens. Paris, 1759, in-12, p. 13.

de l'étranger à Paris, recommande particulièrement cette fréquentation.

« Je trouve bon, écrit-il, qu'un jeune voyageur aille parfois en ces cafés pour y écouter les discours des nouvellistes. »

Quelques cafetiers poussaient la prévenance jusqu'à se munir, pour la plus grande satisfaction de leurs habitués, de « nouvelles de contrebande », c'est-à-dire de gazettes imprimées ou manuscrites dont la circulation était interdite en France. « M. de Marville (le lieutenant de police) est supplié, lisons-nous dans une note de son secrétaire, de ne pas oublier que le nommé d'Estrées, cafetier *à la Croix de Malte*, rue de l'Arbre-Sec, donne à lire des nouvelles de contrebande. Hier on y envoya encore (un agent de la police secrète) et on y lit hautement[1]. »

Donc, au café, les nouvellistes se contaient réciproquement les informations qu'ils avaient pu recueillir; ils se donnaient lecture des correspondances que chacun d'eux avait reçues; enfin, de temps à autre, l'un d'eux se détachait pour aller, dans un centre de nouvellistes autorisés, au Palais, à la terrasse des Feuillants, au Luxembourg, au Palais-Royal, prendre l'air du moment et en rapporter ce qui s'y disait.

La dernière opération consistait dans le « raffinage des nouvelles ». On entendait par là la critique qu'on en faisait. Les premières, passées au crible, étaient celles que donnaient les feuilles imprimées. Et nos « raisonneurs » concluaient volontiers — c'était une façon de constater leur supériorité — « que l'on

1. Note du secrétaire de la lieutenance de police Chaban, Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 11511, f. 159.

ne pouvait pas ajouter foi aux nouvelles des gazettes[1] ».

En France, le XVIIIe siècle a été l'âge d'or des cafés ; ce qui ne laissa pas d'y favoriser les causeries des nouvellistes. Inconnus dans les premières années du règne de Louis XIV, les cafés parisiens étaient au nombre de 380 en 1723 ; et le chiffre s'en élevait à 1800 en 1788[2].

Dans ces établissements on ne vendait que du café, du chocolat, des glaces et des limonades. Ils se distinguaient ainsi des cabarets où se débitaient le vin et les liqueurs fortes ; des estaminets où l'on prenait principalement de la bière ; et des tabagies où, pour avoir droit de s'asseoir, il suffisait de payer la consommation d'une pincée de tabac. Aussi les cafés étaient-ils fréquentés de la meilleure société. Les dames du monde faisaient arrêter leur carrosse à la porte du limonadier et le garçon venait leur servir, dans leur voiture, bavaroises et tasses de thé, sur des soucoupes d'argent. L'ameublement de plusieurs de ces établissements n'eût pas été déplacé dans un salon luxueux. « Les cafés de Paris, écrit Savary des Brulons dans son *Dictionnaire du commerce*, sont pour la plupart des réduits magnifiquement parés de tables de marbre, de miroirs et de lustres de cristal, où quantités d'honnêtes gens de la ville s'assemblent, autant pour le plaisir de la conversation et pour y apprendre des nouvelles, que pour y boire de cette boisson[3]. »

1. Rapports de police de 1733, Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10161, f. 177, et 10167, f. 124.
2. Alfred Franklin, *Le café, le thé, le chocolat*, dans la collection, *la Vie privée d'autrefois* (Paris, 1893, in-16), p. 217 et 255.
3. Édition de 1723, I, 515.

Le café de la Rotonde, au Palais-Royal, devait sa décoration au pinceau magistral d'Hubert Robert. Le café militaire, rue Saint-Honoré, était orné de trophées d'armes, d'étendards, de couronnes. Sainte-Foix le célèbre sur le mode lyrique. « Tout y est riche, grand, simple, dit-il, et respire la belle et sainte antiquité. » Et il se lamente presque de voir un café offrir le modèle du bon goût selon lui, alors que les monuments publics reflètent le caractère frivole de leur siècle. Frary, limonadier rue Montmartre, avait fait alterner chez lui des glaces claires et hautes, avec des trumeaux formés de tableaux de fleurs. Ceux-ci étaient l'œuvre de Clermont, artiste renommé pour ce genre de décoration.

Les cafés se distinguaient des cabarets, estaminets et tabagies, non seulement par la nature des consommations qui s'y débitaient, par la belle ordonnance de l'aménagement et le choix de la clientèle, mais encore, et c'est le point qui surtout nous intéresse, par la nature des conversations qui s'y tenaient. Dans les tavernes « on chantait l'amour et la guerre »; dans les cafés on entendait « des politiques, des orateurs, des mécontents qui parlaient à tort et à travers des affaires de l'État ». « Tous les cafés retentissent de satires contre ceux qui ont part au ministère », lisons-nous dans un bulletin de police du 7 février 1732[1]. Et le 23 février suivant : « Tous les cafés ne sont remplis que de chansons et pièces de poésie des plus satiriques, tant contre M. le cardinal (de Fleury) et M. l'archevêque (de Paris) que contre M. le lieutenant général de police. Dans l'une, Son Éminence

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10161, f. 88 verso.

est qualifiée de scélérat; dans l'autre, M. l'archevêque est qualifié de pourceau; et quant à M. le lieutenant de police, on a vu une chanson composée de plusieurs couplets, et dans le dernier il ÿ est dit que ce magistrat cherche un cordon : on se demande s'il sera bleu, s'il sera rouge; et on répond qu'il sera de chanvre [1] ». De temps à autre, on arrêtait quelqu'un de ces frondeurs exaltés pour l'envoyer à la Bastille [2]; ce qui n'entravait guère d'ailleurs la licence générale.

Les cafés étaient devenus ainsi de vrais clubs, ouverts à tout venant.

Les nouvellistes de cafés se groupaient, eux aussi, comme ceux des promenades publiques, selon leurs spécialités. Voici d'abord les nouvellistes politiques, dont les principaux centres de réunion étaient le café Duverger, au bout du quai des Grands-Augustins et le café de Foy au Palais-Royal. Les nouvellistes littéraires ont illustré le café Procope, rue de la Comédie-Française, le café Laurent, à l'angle de la rue Dauphine, le café du Parnasse, quai de l'École, et, au Palais-Royal, le célèbre Caveau.

Et quels habitués s'y donnaient rendez-vous! Maupertuis, Rousseau, Diderot, Piron, Sainte-Foix, Chamfort, Marmontel, Grimm, Franklin, et combien d'autres. L'illustre auteur de *Turcaret*, Lesage, fut un vrai pilier de café. Son imagination si vive, son esprit si fin, son répertoire intarissable d'anecdotes, sa belle humeur, sa voix puissante réunissaient autour de lui un public attentif et nombreux. Piron le met en scène dans sa parodie de la *Philomèle*

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, f. 128 verso.

2. *Les Lettres de cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille* (Paris, 1904), numéros 1572 et 1576.

de Roy. « Au café, lui fait-il dire, moyennant six sols, je passe ma journée à mon ordinaire, à jouer aux échecs, à lire des nouvelles, à berner les autres et à dire du bien de moi. »

Quelle chronique littéraire, vivante, animée, éloquente, spirituelle, et bruyante par moments! Or le premier venu était admis dans le cénacle et prenait part à la conversation : par là, dans les cafés, comme dans les promenades publiques, les mœurs de l'ancien régime différaient profondément de celles de notre temps.

Au Palais-Royal le café du Caveau se trouvait sous le café de la Rotonde. « C'était réellement, dit le marquis d'Avèze, un petit caveau fort noir, fort humide, où l'on descendait par deux ou trois marches et dans lequel il y avait quelques mauvaises tables et tabourets fort lourds, rembourrés de crins et revêtus de mauvais cuir. On montait par un petit escalier, qui était un véritable casse-cou, à une terrasse pas plus grande que la main qui donnait sur le jardin; c'est là que se faisaient les joyeuses orgies et les jolies chansons que nous chantions toujours avec un nouveau plaisir[1]. »

Les bustes de Grétry, Piccini, Sacchini, Glück, et Philidor, donnaient au Caveau l'air d'une petite Académie de musique. Puis les médaillons des frères Montgolfier rappelaient, par une inscription gravée sur le marbre, que les premières souscriptions pour la construction d'un aérostat avaient été ouvertes sur les tables du Caveau.

En 1783, Rivarol en parle ainsi : « Terrible par les

1. L'auteur place ce tableau en 1788. — Anonyme (marquis d'Avèze), *le Palais-Royal*, par l'aveugle improvisateur, Paris, 1818, p. 12.

propositions qui s'y tiennent, ce petit lieu est, à ce que l'on dit, l'artère du bon goût; et il s'est quelquefois rendu aussi redoutable aux Académies que l'était, au Portique et au Lycée, le tonneau de Diogène : c'est là en effet qu'on va tâter le pouls à notre littérature, à la musique, à la politique ».

Car les « politiques » avaient insensiblement envahi la retraite où de folâtres épicuriens se berçaient de refrains joyeux. Les nouvellistes y étaient devenus maîtres et seigneurs. « C'est le rendez-vous des politiques, des beaux-esprits, des conteurs de nouvelles, lisons-nous dans le *Tableau du Nouveau Palais-Royal*. Depuis dix heures du matin jusqu'à midi, les personnes habituées viennent y prendre leur tasse de café à la crème ou de chocolat et s'en vont à leurs affaires. L'heure de la Bourse arrive; on s'y rend en foule et, jusqu'à deux heures, la galerie est embarrassée de monde qui, n'ayant pu pénétrer dans le café, reste à la porte à discourir. Celui qui apporte une nouvelle est entouré de manière qu'à peine peut-on l'apercevoir[1]. »

On écoute attentivement et en silence. Quand l'homme à la nouvelle a terminé son récit, chacun se retire et va le communiquer à ceux qui étaient trop éloignés pour avoir pu l'entendre ou qui se trouvaient distraits. Alors c'est un bruit et un bourdonnement incroyables. Chacun veut donner son avis, presque tout le monde parle en même temps « et il faut être bien familiarisé avec le bruit pour comprendre quelque chose ». Mais voici que le brouhaha s'apaise. On se presse pour assister à un spectacle inattendu : ceux qui sont en arrière, se haussant sur la pointe des

1. *Tableau du Nouveau Palais-Royal*, Londres et Paris, 1788, p. 30.

pieds, s'appuient sur les épaules de voisins qui se trouvent devant eux. C'est l'entrée d'un petit-maître, en toilette ravissante, qui vient prendre une bavaroise. « Elle suspend les bavardages des nouvellistes. On en eut pour longtemps à considérer la variété des objets qui formaient la garniture des boutons cousus à son habit. Chaque bouton offrait, sous un cristal entouré de perles, un Teniers, un van Huysum, ou un Rosalba. C'était une collection complète des tableaux de toutes les écoles [1] .»

« Le soir, le Caveau est le rendez-vous de petits merciers, de marchands de tabac, qui y vont avec leurs femmes, leurs enfants et la petite bonne, pour y boire la petite bouteille de bière et manger modestement une demi-douzaine d'échaudés [2]. » Mais, bien après que le mercier, la mercière et la petite bonne sont partis, la discussion reprend sur de nouveaux frais à la sortie de l'Opéra et de la Comédie. Le patron de l'établissement, Dubuisson, ne cesse de répéter :

« — Messieurs, il se fait tard, il est temps que je ferme, on va me mettre à l'amende! »

Déjà les volets sont clos, une seule bougie reste allumée et les nouvellistes continuent de discourir [3].

Dans un recueil de lettres, publié en 1789, à la veille de la Révolution, on trouve encore une peinture des nouvellistes de cafés, où la plupart des traits, que nous venons de signaler sont groupés avec précision. « Quelqu'un, dit l'auteur, m'indiqua un café, fameux pour les nouvelles. Le matin même, avant de sortir, j'avais soin de jeter un coup d'œil sur la carte et

1. *Tableaux de la bonne compagnie*, Paris, 1787, I, 122.
2. L. Prudhomme, *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 3e éd., V, 219.
3. Correspondance dite de Métra, 15 mai 1779.

d'étudier quelques particularités historiques ou géographiques, afin d'être au niveau d'une société où je savais que le plus petit anachronisme pouvait perdre un homme de réputation. » Notre homme a pénétré dans le café célèbre; il écoute, puis cherche à jouer son rôle dans la conversation.

« Peine perdue! à peine ouvrais-je la bouche pour discuter la réalité d'un fait, qu'on me disait le tenir directement, ou d'un ministre, ou d'un ambassadeur, ou de la maison d'un prince; enfin il n'y avait pas le plus petit mot à répliquer[1]. »

L'Opéra vient de brûler. La lieutenance de police a constaté que onze personnes avaient péri dans l'incendie. Les chiffres de quarante, soixante morts et davantage sont affirmés d'un ton qui ne souffre pas de réplique. « Et on veut après cela avoir des détails, des nouvelles sûres de l'Amérique. »

Les garçons eux-mêmes, qui font le service, sont peu à peu passés nouvellistes. Un plateau sur la main, ils interrompent le client pour lui signaler, avec bienveillance, telle erreur de date ou de latitude qu'il aurait commise. De temps à autre, deux ou trois personnes se détachent des groupes pour aller aux nouvelles, soit dans le jardin du Palais-Royal, soit sur la terrasse des Feuillants, « à peu près comme les fruitières vont à la Halle ». Et, si quelque sceptique s'avise d'élever le moindre doute sur l'exactitude des rapports qui sont faits, l'autorité de M. un tel (nouvelliste réputé) ou celle de tel café, où ne sont admises que des nouvelles certaines, met fin à la discussion.

1. *Nouvelle correspondance ou choix de lettres intéressantes sur divers sujets recueillies en 1789*, Spa et Paris, 1789, in-16, p. 121.

Fatigué de cette agitation, notre correspondant cherche refuge dans un autre café, d'aspect tranquille. Nous approchons de 89. Quelques joueurs de dominos sont absorbés par leurs combinaisons. Ce sont des huissiers, des tailleurs, des maçons. Mais l'un des consommateurs, assis à une table voisine, entame subitement la lecture à haute voix d'une lettre insérée dans *le Journal de Paris*. Adieu les dominos! Tous les joueurs de se mettre à parler politique, à former des plans pour lacampagne prochaine et à régler les affaires de l'Europe. La discussion devient véhémente : ce sont des cris. La victoire demeure, non à la raison, mais aux poumons les plus robustes.

« Plût à Dieu, dit en terminant notre auteur, que je fusse poète et poète comique. Je ferais une *Nouvellomanie* qui guérirait peut-être quelques-uns de ces nouvellistes affamés, pour qui les nouvelles sont un aliment nécessaire et qui sèchent sur pied quand ils sont quinze jours sans en recevoir [1]. » Ces lignes datent de 1788. L'an d'après, la *Lettre d'un paysan à MM. les Censeurs du Caveau au Palais-Royal*, témoigne de l'importance conquise par les nouvellistes de la « petite cave noire et humide ». « Vos jugements, leur dit-on, sont remplis d'équité. Tout ce que vous brûlez est bien brûlé. Brûlez toujours, et surtout avec impartialité, les licences littéraires, les faux politiques, les Calonne, les B..., les M..., les L..., etc. Bannissez de votre société tous ceux qui ont la manie des Trônes et des Dominations. Puisque vous êtes dans ce moment juges de la nation, souvenez-vous de vous dépouiller de tout esprit de corps.

1. *Nouvelle correspondance ou choix de lettres intéressantes sur divers sujets, recueillies en 1789*, Spa et Paris, 1789, p. 121.

Comme je suis persuadé que vous aurez une grande influence sur les États généraux, je vous supplie de dire à MM. les députés de ne s'occuper que du soulagement des pauvres. »

Voici enfin 1791. Laissons la parole au cousin Jacques (Beffroi de Reigny) : « Quand la postérité, plus réfléchie et plus éclairée que la génération actuelle, lira de sang-froid l'histoire de la Révolution française, elle ne voudra pas croire que des cafés se sont érigés en tribunaux suprêmes et cela dans une ville qui est le centre d'un État libre. Le *Café de Foy* et le *Café du Caveau*, où l'on se bornait jadis tout uniment à politiquer tant bien que mal, en avalant un verre d'orgeat ou une glace à la vanille, sont aujourd'hui deux républiques où l'intolérance la plus caractérisée prend le nom de patriotisme, où les opinions veulent gouverner Paris[1]. »

1. *Almanach général de tous les spectacles*, 1791, p. 253.

XIV

LES POLICIERS[1]

Que si nous embrassons maintenant d'un coup d'œil l'ensemble des chapitres précédents, nous voyons combien fut actif, incessant, toujours aux aguets et en éveil, cet immense service d'information réciproque qui joua le rôle de la presse dans la France de l'ancien régime. Que d'ardeur, de vivacité et de belle humeur! Depuis les nouvellistes de ruelles jusqu'à ceux des jardins publics, depuis les « raisonneurs » de cafés jusqu'aux « politiques » du Palais, que de ramifications et qui se rattachent entre elles par des liens aussi directs qu'étroits! Le nouvellisme s'est organisé en cercles, en bureaux, en pelotons, qui ont leurs présidents, leurs secrétaires, leurs « autorités », leurs « questionneurs », leurs « raffineurs ». Il s'est donné des règles, une méthode. Il est parvenu à se soumettre aux exigences de l'esprit critique. Et ces groupes si divers, tout en concourant au même

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, Gazetins de la police, ms. 10155-10170. — A. de Boislisle, *Lettres de M. de Marville, lieutenant général de police au ministre Maurepas (1742-1747)*, Paris, 1896.

but, se relient entre eux par de rapides communications. Ils sont réciproquement desservis par des courriers plus diligents que les postillons au service de l'État. Ceux des contemporains qui n'ont connu de ces « raisonneurs » publics que l'aspect extérieur, les ont tournés en dérision, comme Molière a ri des médecins de son temps et Racine des avocats. Les meilleurs juges, ceux qui les ont vus de près et qui les ont pratiqués, comme Donneau de Vizé, leur ont rendu justice. « La vérité d'une nouvelle s'établit par la voix publique », écrivait l'abbé Pic, sur la fin du règne de Louis XIV. C'était résumer d'un mot l'éloge de ceux qui font l'objet de ce récit.

Cette vaste organisation, qui avait Paris pour centre, se retrouvait, avec les mêmes rouages, non seulement dans les villes de province, mais jusqu'au fond des campagnes.

Dans les localités rurales, le dimanche, après la messe, à l'heure où, sur la place de l'église, les bonnes gens, superbes sous leurs plus beaux habits, se réunissent pour deviser de leurs intérêts communs, une manière d'orateur, officiellement appelé à cette fonction, annonçait toute communication relative aux ventes, marchés, édits de la municipalité, chiens enragés, accidents survenus dans le pays, sans oublier même les événements de la politique. Pour se faire mieux entendre, il montait sur le tertre où se dressait la vieille croix du village. En Bretagne, sa harangue débutait par ces mots :

« Entende qui voudra, les sourds le répéteront aux autres [1]. »

1. K'evo'neb enn do c'hoant, ar se vonar enn lavaro d'an re all.

Puis les propos s'échangeaient; et nos curieux, en veste ou en bourgeron, s'informaient mutuellement de ce qu'ils avaient appris de neuf. Ces paysans à longs cheveux, coiffés du feutre rond, et solidement armés du classique gourdin, qui constituaient « l'assemblée » bretonne, ne ressemblent guère, il est vrai, aux nouvellistes subtils, fiévreux, nourris des idées d'avant-garde, que nous avons vus au Palais-Royal; le tableau, dans sa diversité, n'en offre pas moins des analogies.

Quant au gouvernement lui-même, il avait, comme bien on pense, autant et plus d'intérêt que ses administrés à être informé exactement des événements du jour, afin d'y ajuster sa politique. Aujourd'hui les ministres ont les feuilles quotidiennes, dont le dépouillement se pratique régulièrement dans leurs bureaux, pour leur plus grand profit et celui de leurs collaborateurs. Aux hommes d'État de l'ancien régime, comme aux particuliers, les rares journaux n'apportaient que des renseignements incertains ou insignifiants. Aussi les ministres devaient-ils, comme les particuliers, le plus sûr et le plus clair de leurs informations aux nouvellistes. Louis XIV, dit Saint-Simon [1], s'étudiait avec grand soin à être amplement instruit de tout ce qui se passait dans les lieux publics, dans le commerce du monde, et jusque dans les maisons particulières. Louis XV y apporta la même attention [2]. De là, l'organisation, par les soins de la lieutenance de police, d'un service spécial de nouvellistes, que l'on peut dénommer les « nouvellistes policiers ».

1. Saint-Simon, XII, 457 (éd. de Boislisle).
2. Dufort, comte de Cheverny, *Mémoires*, Paris, 1886, I, 365.

Ils étaient engagés et rétribués par le gouvernement pour se mêler aux « politiques » et discoureurs de toute sorte qui fréquentaient les promenades, les cafés, les tripots, les spectacles, et se faire recevoir même dans les maisons particulières où se donnaient des réceptions. Ces fonctionnaires devaient adresser leurs communications au lieutenant de police, qui les transmettait au ministre de Paris, lequel les faisait passer sous les yeux du roi lui-même. C'était le résumé des propos tenus par les mille « raisonneurs » de la capitale. On y trouvait les nouvelles de date récente avec les commentaires qu'elles avaient inspirés. « Je joins à cette lettre un extrait des nouvelles qui occupent depuis quelques jours la politique des cafés », écrit d'Argenson au ministre de la maison du roi, le 3 juillet 1702 [1]. Ces notes formaient des bulletins qu'on déposait par la suite dans les archives de la lieutenance de police, d'où ils passèrent dans les Archives de la Bastille. Malgré que les vainqueurs du 14 juillet les aient peu respectés, il en reste à la Bibliothèque de l'Arsenal une série importante, correspondant aux années 1725-1748 [2].

Ces nouvellistes officieux avaient donc mission de se répandre dans Paris, de fréquenter les jardins, surtout le Luxembourg, les Tuileries et le Palais-Royal, de se promener dans la Salle et dans la Galerie du Palais, aux Vieux-Augustins et sous le cloître des Cordeliers, de s'arrêter à la Banque ou dans les églises, d'entrer dans les cafés, à l'Opéra, à la Comédie-Française, à la Comédie-Italienne et même aux théâtres forains. Partout leur rôle était de prendre

1. *Bibl. nat.*, ms. nouv. acq. franç. 5214.
2. *Bibl. de l'Arsenal*, mss 10155-10170.

langue, de provoquer les confidences des nouvellistes, au besoin de se risquer à lancer eux-mêmes des informations plus ou moins sûres, pour en recueillir de précises; surtout ils devaient éviter de se laisser découvrir. A peine est-il besoin de dire que les vrais nouvellistes, flairant l'ennemi, ne les aimaient pas et s'efforçaient, autant que possible, de les tenir à l'écart.

Du Camp d'Orgas met en scène un peloton, réuni autour des « chefs les plus fameux ». Ceux-ci, après que les nouvelles du jour ont été jetées sur le tapis, se sont retirés à l'écart, pour en faire entre eux l'examen. Puis ils reviennent. C'est le prélude, dit Du Camp,

> De ce que dans le jour se dira d'authentique.

Tout le monde se presse, mais

> Alors, pour écouter le mouchard qui se glisse,

est reconnu par l'un des chefs nouvellistes, nommé le « Commandeur ». Celui-ci, pour écarter l'intrus, lui présente l'aumône, ce qui fait battre en retraite le pauvre diable penaud et confus.

Nous devons au lieutenant de police Hérault un état, rédigé en 1725, de ces nouvellistes aux gages du gouvernement, avec l'indication des postes assignés à la surveillance de chacun d'eux.

Courla, qui demeure en chambre garnie, rue de Perpignan, chez une dame Caillet, a pour mission de fréquenter les cafés de la rue Saint-Antoine et des rues adjacentes. Verdais, qui loge rue Pagevin, a dans son ressort le Palais-Royal et le quartier qui s'étend jusqu'à la place Vendôme. Lestang doit exer-

cer son activité rue Saint-Honoré et dans les rues voisines. Celui-ci est un personnage d'importance. Il demeure hôtel d'Anjou, au premier, chez un tailleur nommé Lœillet. De fait, ce Lestang avait de belles relations parmi les Parlementaires; aussi son nouvellisme officieux doit-il se faufiler jusque dans leurs salons.

On trouve ensuite sur la liste d'Hérault un certain Malter qui, lui, a pour tâche de se glisser partout. Verdun — rue Guisarde, au quatrième, chez Roger, marchand de fruits. — parcourt la rue Saint-Denis, traverse le Marais, et vient se mettre aux écoutes parmi les nouvellistes des Célestins. Dauphiné a pour district le Pont-Marie, l'île Saint-Louis, la place Maubert. Un certain Charpentier est tenu d'envoyer des rapports sur les on-dit de la Galerie et de la Salle du Palais. Enfin, un nouvelliste de profession, Vanneroux, frère d'un exempt de robe courte qui joue un grand rôle dans les faits et gestes de la police à cette époque, a dans son « itinéraire », la Comédie-Française et le cloître des Cordeliers. C'est de ce mot, « itinéraire », que nos gazetiers de la police désignent les bulletins où ils rapportent au Lieutenant général les propos qu'ils ont recueillis dans les diverses promenades et dans les cafés de Paris.

A cette liste le secrétaire du lieutenant de police ajoute encore, sans autre indication : « Hamonnière, l'abbé Bazin, Pommereuil, Condé », puis les noms de deux femmes, la Couturier et la Béninville[1].

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 30-31; notes de Duval, premier secrétaire de la lieutenance de police.

Hamonnière était à cette date exempt, et devint dans la suite inspecteur de police.

Quelques-uns de ces « itinéraires » sont bien écrits. Ils fourmillent d'anecdotes piquantes. Parfois, et pour cause, ils sont laconiques, comme celui-ci du 24 novembre 1747 :

« La pluie qu'il a fait ce matin a interdit aux nouvellistes la promenade du Palais-Royal et des cafés des environs, de sorte que je n'ai rien pu apprendre, si ce n'est qu'il y a actuellement à l'Académie de chirurgie à Saint-Cosme, un enfant que l'on dit être resté trente-trois ans dans le ventre de sa mère et que l'on y a trouvé mort après en avoir fait l'ouverture. »

On voit, d'après cette note, prise entre bien d'autres semblables, le caractère de la tâche qui incombait à chacun de ces agents : elle consistait essentiellement à fournir le gouvernement de nouvelles.

Parmi les policiers qui viennent d'être cités, l'exempt Pommereuil occupe le premier rang. Saint-Simon lui a consacré une page de ses *Mémoires* : « Argenson s'était souvent servi sous l'autre règne, et quelquefois depuis, d'un drôle, intelligent et adroit, qui était fort à la main, et qui se nommait Pomereu — le nom est écrit d'après la prononciation du temps — pour des découvertes, pour faire arrêter les gens et quelquefois les garder chez lui quelque temps [1] ». C'était ce qu'on appelait une détention en charte privée.

Pommereuil l'emporte sur ses collègues par l'imprévu, l'originalité et la rapidité du style, par la

1. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Chéruel, XIII, 179-80 (année 1716).

finesse du flair, par son esprit judicieux et son don d'observation. Il suit les nouvellistes pas à pas, il connaît leurs habitudes, leurs caprices et jusqu'à leurs misères.

Il se promène avec eux, sous le cloître des Cordeliers, dans la galerie du Palais et au Luxembourg, dans l'allée des Carmes; il fréquente leurs cafés. C'est à la politique qu'il s'attache surtout et il semble que ses *nouvelles publiques* — pour conserver le titre dont il décore ses rapports, — soient presque une leçon aux ministres du jour. Pommereuil a des lettres. Quand il veut fixer l'attention des autorités auxquelles ses mémoires sont destinés, il met le mot *hic* en regard d'une accolade embrassant la nouvelle qu'il croit digne d'intérêt. Ou bien l'humble exempt, écrivant pour le lieutenant général et pour le ministre de Paris, place au seuil du passage qu'il faut méditer, ces deux mots : « Siste viator »; invitation qu'on lisait jadis sur l'enseigne des joyeux cabarets désignés aux ébats des escholiers.

Il est très intéressant de noter que ces errements du lieutenant de police, les ambassadeurs étrangers, de séjour à Paris, les pratiquaient également. Bien mieux, on voit que, dès le XVe siècle, diverses puissances de l'Europe entretenaient en France des agents dont la seule mission était d'écouter les discours des nouvellistes et d'en transmettre la substance à leurs gouvernements respectifs[1]. Les Cours étrangères, elles non plus, n'avaient pas de journaux; elles aussi se montraient désireuses d'être renseignées sur les événements récents, et, pour y parvenir, ne trouvaient

1. Léon-G. Pelissier. *Nouvellistes italiens*, à Paris, 1498, dans le *Bull. de la Soc. de l'histoire de Paris*, 1891, p. 146-158.

pas de meilleur moyen que d'avoir des oreilles à leur dévotion parmi les nouvellistes de Paris. Mais, aux yeux du gouvernement français, c'était déjà une manière d'espionnage; préoccupation qui explique cette note du nouvelliste policier Vanneroux, en date du 16 mars 1726 :

« Je commencerai demain à m'introduire chez le prince Kourakin [1], pour tâcher de découvrir les personnes que M. Pommereuil dit lui rendre compte de ce qui se passe dans Paris [2]. »

Après Pommereuil, il faut nommer cet exempt Vanneroux. Le lieutenant de police Hérault, puis le gendre et successeur de celui-ci, Feydeau de Marville, l'employèrent longtemps. Vanneroux a, lui aussi, des instincts d'homme de lettres et fait le métier de gazetier. Moins instruit que Pommereuil, il est plus vif, plus combatif. On se divertit à le voir défendre le gouvernement, comme le ferait dans la presse moderne un fougueux polémiste. Au point que son ardeur, au fort des querelles jansénistes, faillit lui jouer un mauvais tour. Un de ses collègues raconte, en 1732, qu'au cimetière Saint-Médard, les convulsionnaires et leurs amis avaient pris leurs mesures pour l'assommer, s'il osait se montrer. « Ils étaient là plus de quarante personnes qui cherchaient à le tuer, et ces personnes ne sont point des gens du commun. Il y avait même là des soldats aux gardes qui étaient disposés à seconder les dits particuliers en cas de nécessité [3]. » Mais ce jour-là Vanneroux crut préférable de demeurer chez lui [4].

1. Ambassadeur de la Cour de Russie auprès du roi de France.
2. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 10156, p. 116 verso.
3. *Bibl. de l'Arsenal*, ms. 10161.
4. C'est à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, dans le carton 10170, que se trou-

Pommereuil et Vanneroux, en leur qualité d'exempts, avaient une situation assurée et se trouvaient à l'abri du besoin. Il n'en était pas ainsi de la plupart des agents que le gouvernement employait à la chasse aux nouvelles. La plupart étaient de pauvres hères, encore très irrégulièrement payés par le lieutenant de police qui les employait.

Comme modèle du genre, il importe de citer Dubois. Nous avons de lui un nombre de bulletins considérable sur les nouvelles mises en circulation aux Tuileries, au Luxembourg, aux Cordeliers et dans la galerie du Palais. Il s'occupe surtout de ce qu'on appelait alors les « Affaires du temps », c'est-à-dire de la question janséniste. Voici la lettre lamentable qu'il adresse à Hérault le 17 juin 1732 :

« Monseigneur, je vous supplie très humblement de vous souvenir qu'il m'est dû mars, avril et mai, que je n'ai pas un sol pour vivre. C'est pourquoi je me flatte que vous aurez la bonté de me signer des ordres sur M. Lartois, afin que je puisse toucher de l'argent le mois de juillet prochain. C'est la grâce que j'attends de Votre Grandeur, comme celle de me permettre de me dire, avec un profond respect.... »

Lestang, le nouvelliste chic, qui a de si grandes relations dans le monde du Parlement, ne paraît d'ailleurs pas avoir été plus régulièrement payé. Il expose ses doléances dans une lettre du 3 décembre qui mérite d'être analysée. Il a eu un entretien avec le lieutenant de police le dimanche passé ; mais la présence du « Magistrat » l'intimide si fort qu'il n'a pas

vent surtout les bulletins de Vanneroux. Il faut les consulter avec attention parce que, tout en étant du même auteur, ils sont d'écritures différentes. En outre, quelques-unes des feuilles qui portent son nom sont des « nouvelles à la main » de son frère Vanneroux le jeune.

osé dire ce qu'il avait sur le cœur. Lestang spécifie bien nettement son rôle et celui de ses confrères : transmettre des nouvelles au gouvernement. Il écrit : « Je conviens avec vous, monseigneur, que les nouvelles que j'ai eu l'honneur de vous mander n'égalent point les bontés que vous avez eues pour moi. Tout m'engage à servir Votre Grandeur plus par affection que par intérêt; car lorsqu'on a l'honneur de vous approcher, vos manières bienfaisantes et affables savent si bien s'attacher les cœurs qu'on ne peut s'empêcher de se dévouer entièrement à votre service. Pour moi, monseigneur, je souhaiterais de pouvoir vous en donner des marques aux dépens de mon sang, trop heureux si, en le répandant, je pouvais vous convaincre de la vérité de ce que j'avance[1] ».

Sur ce début le lieutenant de police pouvait s'attendre à une sérieuse demande d'argent. En effet, déclare Lestang, si mes « mémoires » ne sont pas aussi intéressants qu'ils pourraient l'être, cela tient à mon « peu de pouvoir ». Il faut entendre par là que cela tenait au peu d'argent qu'on lui donnait. N'a-t-il pas dû « s'habiller pour se mettre dans le monde ». La « déroute du papier » lui a fait perdre sa fortune, qui s'élevait à quatre cent mille francs — un million d'aujourd'hui, — et, par surcroît, a mis en déroute ses amis. Mais, grâce au ciel, il a toujours été « assez bien faufilé ». Et si le lieutenant de police veut bien lui donner une provision suffisante, il se sent capable de faire merveille. Il faut d'ailleurs beaucoup d'argent. Le jeu est l'âme des compagnies où fréquente la magistrature. « Et, en paraissant deux fois dans une

1. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille*, ms. 10155, f. 162.

même maison sans jouer, on vous regarde comme un meuble inutile. »

Ce Lestang était un protestant converti, ruiné par la faillite du système de Law, et qui, accusé par sa femme de l'avoir volée, avait dû se sauver de Hollande pour se réfugier en France, sa patrie d'adoption. Le duc d'Orléans l'avait pris sous sa protection. Cependant Hérault ne paraît pas l'apprécier à sa valeur. Il lui reproche précisément de ne pas savoir « se faufiler ». Il réduit ses appointements à deux francs par jour. Maigre salaire. Et à quelles avanies son métier ne l'expose-t-il pas? Un certain Tournon le traite publiquement d'« espion »; injure d'autant plus désagréable qu'elle est méritée; aussi Lestang écrit-il au Magistrat qu'il est décidé à ne plus se laisser « outrager dans son honneur ».

Parmi ces « itinéraires » de Lestang, qui sont presque tous d'une banalité désespérante, il s'en trouve un cependant qui est un document de premier ordre. C'est un mémoire, déjà publié par Ravaisson, qui toutefois en ignore l'auteur, où sont courageusement dévoilées les turpitudes du comte de Charolais, ce Bourbon dégénéré, digne frère du duc de Bourbon, alors premier ministre. Notre policier signale la méchanceté, la fourberie, les amours crapuleuses de ce misérable prince, et sa manie sanglante d'essayer sur les couvreurs et sur les paysans la portée de ses fusils de chasse.

Que si Lestang opère dans le monde de la magistrature, Hardouin, lui, manœuvre dans les milieux ecclésiastiques. Il fréquente les promenades, les cloîtres, les petites chapelles où se trament les pieux complots du jansénisme. Il est un hôte assidu

de l'archevèché, où, pour reprendre sa pittoresque expression : « il allonge son nez où les valets de chambre se mettent ». « Dans la grande salle où Son Éminence donne ses audiences, assis sur un banc entre deux fenêtres », il est habile à soutirer des interviews aux domestiques de confiance. Mercredi dernier, écrit-il, « j'ai vu et conversé longuement avec plusieurs personnes de la maison. Je m'y suis moi-même prié à dîner avec Chabat et Duval, deux valets de chambre de Son Eminence, auparavant d'en venir au dîner dans la chambre du Suisse [1] ».

Ce prudent informateur vit, comme ses confrères, dans des transes perpétuelles. S'il allait être reconnu pour un espion de police et outrageusement démasqué!

« Ceux qui voudront bien considérer mon sort, écrit le pauvre Hardouin, me considéreront comme très malheureux, car je ne puis plus paraître, je ne sais plus où aller; je crains de rencontrer ce que je veux éviter. »

Au reste, il est consciencieux en son métier de nouvelliste secret. Du moins il le dit, et, ma foi, en assez bons termes. Il interroge, plaisante, bavarde, fait l'étourneau pour happer les confidences. Il feint, parmi les jansénistes, d'entrer dans leurs idées, si bien qu'il en devient suspect au magistrat même qui l'emploie. Pas de zèle! dira Talleyrand. Il écrit alors des lettres désespérées au secrétaire de la lieutenance qui le connaît de longue date. Puis voici la misère qui l'étreint; on ne le paie pas, ou mal. « Monsieur, écrit-il à Duval, secrétaire du lieutenant général, vous

1. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille,* ms. 10158, f. 362.

avez dû apprendre hier par ma femme, à neuf heures du soir, dans quelle situation je suis; et cette femme ne souffre pas moins, puisqu'elle était encore à jeun lorsqu'elle vous a parlé[1]. »

Fort au-dessus de ces nouvellistes occasionnels sans cesse en quête d'un petit écu, se tenaient les agents qui, comme Verdais et Bazin, se trouvaient par surcroît revêtus de la charge lucrative d'inspecteur de police. Ceux-ci ont eux-mêmes sous leurs ordres des exempts et des mouches. Ils n'en crient pas moins famine. « Je supplie très respectueusement Votre Grandeur, écrit Verdais à Hérault, de signer un ordre pour mes appointements du mois d'avril, j'ai un extrême besoin d'argent pour le courant, dans ma fonction. » Verdais a pour mission spéciale de fréquenter chez les plus « fameux traiteurs », où viennent dîner les gentilshommes et la grande bourgeoisie, puis d'assister aux représentations de la Comédie-Française. Il est entré dans ce théâtre le 22 février 1726. On y donnait *Démocrite*. Il y a compté au juste cinquante personnes « dans le respect ». L'expression fait tableau.

Le style de ce nouvelliste policier présente d'ailleurs un véritable intérêt. souvent incorrect, parfois obscur, mais toujours imagé et pittoresque. Il lui arrive, assisté de ses agents Auvray et Pannelier, d'organiser des tumultes à la Comédie, car il déteste les comédiens et vit sur le pied de guerre avec eux. Rôle inattendu pour un agent de la police! mais, à chaque tournant de l'ancien régime ne doit-on pas s'attendre à de ces jolies surprises?

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10159.

Verdais donne un curieux aperçu de son état d'âme dans une lettre adressée au « magistrat » le 11 octobre 1726 : « Je ne me suis pas signalé jusqu'ici, dit-il, mais c'est faute d'occasions ». Du moins la vérité lui a-t-elle toujours « commandé ». S'il n'a pas accompli plus de « prouesses », c'est faute de plus forts émoluments. Et il est essentiel que Sa Grandeur le lieutenant de police n'en ignore, car sa charge, « importante, quoique pénible, exige qu'Elle soit informée de tout ce qui se passe dans son district ». « Mon métier est bien délicat, poursuit Verdais, il attaque incessamment la vie et l'honneur. » Il est vrai qu'il y a remède. On l'imagine. « Plus un honnête homme a d'appointements, plus il doit vous éclater (*sic*). » Mais lui, Verdais, ne s'est pas encore trouvé dans le cas d'éclater. Il a toujours été très borné (au point de vue des appointements bien entendu). Il y a mis du sien « en vérité », et en toutes circonstances. Aussi supplie-t-il respectueusement Sa Grandeur le lieutenant de police de croire que ce n'est pas par dédain qu'il n'accepte pas son dernier ordonnancement de 60 livres. Il lui est dû deux mois et demi de ses appointements, et il proteste qu'il ne peut remplir « rigidement et fructueusement » son emploi qu'à raison de 300 livres par mois. « Les voyages, dit-il, les repas de prix à trente, quarante et cinquante sous chacun, chez les plus fameux traiteurs où tombent les gens de marque, font l'objet de mon supplicatif. » Verdais ose d'ailleurs représenter à Sa Grandeur que, pour parler ainsi, il n'est pas guidé par un esprit de lucre, mais par l'expérience d'un homme « versé, connaisseur, vrai et entendu dans son métier ». « S'il n'a point ces appointements, il y blanchira sans faire

aucun progrès. » « Je dis plus, ajoute-t-il, c'est que je supporterai la dépense journalière et remettrai de mes appointements, n'ayant pas été colloqués. » Ici nous ne comprenons plus très bien. Verdais s'est d'ailleurs toujours distingué dans les emplois qu'il a plu à la Providence de lui confier. Quand il était dans les aides, il a porté son département à 9000 livres par mois, alors que jusque-là il n'avait jamais monté qu'à 18 et 1900.

Verdais conclut : « Et je dis que, dans mon poste, Votre Grandeur ne doit admettre qui que ce soit que bien revêtu de la religion catholique, apostolique et romaine, de certificats de ses vie et mœurs depuis l'âge de sept ans. J'ai puisé cette maxime d'un parfaitement honnête homme qui exerce comme moi ce métier; et je l'ai vu pleurer les iniquités, impostures et mensonges que faisaient ses confrères [1] ».

Que si cette démonstration ne réussit pas à convaincre le magistrat, c'est qu'il devait être terriblement... borné; mais d'un autre côté que celui des appointements.

Le lieutenant de police ne se mettait pas moins en retard avec ses meilleurs agents. Et parmi eux il nous faut compter l'inspecteur Bazin, ce serviteur actif et loyal, qui travailla si longtemps pour la police, comme en témoignent ses nombreux rapports, si pittoresques et si précis, notamment sur les spectacles. Le 2 mai 1729, il en est réduit à écrire à son chef :

« La part que vous avez paru prendre à ma maladie ne contribue pas peu à mon rétablissement. C'est cette attention si flatteuse pour moi qui me fait

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10156, f. 397.

espérer que vous voudrez bien avoir la bonté de me signer un mandement à compte sur les six mois qui me sont dus pour le travail des « itinéraires », étant dans un besoin que je ne rougis pas de vous avouer ». Hérault fut cette fois attendri et lâcha 200 livres.

La police, elle aussi, a ses nouvellistes de cour; gentilshommes, que nous ne connaissons plus que par leur initiales : « Bulletins de M. de la Gr... », lisons-nous sur certains de ces rapports conservés dans les archives de la police. Les rédacteurs de ces historiettes, plus ou moins scandaleuses, ont à Versailles leurs grandes et leurs petites entrées. Ils font causer les valets de chambre et reçoivent les confidences des gens de qualité. On se trouve ici en présence de mondains, qui ont le sens de la politique et la clef des intrigues de boudoir. De ci, de là, des observations pénétrantes, judicieuses, des pronostics, qui seront confirmés dans la suite par les événements.

Cependant voici un nom : M. de la Marque. Il s'agit d'un gentilhomme qui renseigne le lieutenant de police sur ce qui se dit à la Cour durant le séjour du roi à Fontainebleau. Le bulletin suivant, du 1er novembre 1725, peut donner une idée des autres :

« J'ai passé la journée avec M. le comte de Langeron et la Labatte, comédienne française, qui est sa maîtresse. Le vendredi, jour des morts, j'ai été le matin chez M. le comte de Saxe. Il m'a dit qu'il partait dans quelques jours pour aller en Pologne où est le roi son père. Il a parlé longtemps avec une nommée Mme Routier, qui est la première danseuse du roi de Pologne et, avant le mariage du prince électoral de Saxe, était sa maîtresse. Elle lui a dit que la santé

du roi s'affaiblissait tous les jours, qu'il devenait très incommodé et que, malgré cela, il ne se conserve pas du tout et veut faire comme il a toujours fait; que le pays appréhende sa mort; qu'il n'était allé en Pologne que pour y remettre les esprits et qu'à cause des petits troubles qu'il y a eu entre les pairs de ce pays. Le samedi j'ai dîné avec cette dame Routier et soupé chez la Binet, maîtresse de mon frère. Le public est fort tranquille et ne dit rien de nouveau. On est assez content. Il ne manque que de l'argent. »

Un autre de ces nouvellistes mondains, à la solde de la police, est reçu par l'aîné des frères Paris, les grands financiers. Le traitant était encore au lit, et, de son lit, il consent une interview, mais que le reporter officieux ne peut pousser à fond, « à cause d'une dame qu'il y avait dans la chambre [1] ».

Aux heures où la France est en guerre avec l'étranger, l'activité de nos policiers nouvellistes redouble. Ils se mêlent plus fiévreusement que jamais aux groupes qui circulent dans les promenades, aux « raisonneurs » attablés dans les cafés. On sait, par Donneau de Vizé, que souvent les nouvelles des armées n'étaient pas encore parvenues à Versailles, qu'elles étaient déjà connues dans ces milieux. Nos agents y surveillent aussi des personnages suspects; ils y filent ceux qu'on appelle au XVIIIe siècle les « autrichiens », ceux qui prennent fait et cause pour Marie-Thérèse contre la France. Le lieutenant de police et le ministre de Paris reçoivent des bulletins comme le suivant, qui émane du trop fameux chevalier de Mouhy : « 1er août 1743. Le sieur Carpas,

1. Bibl. de l'Arsenal, *Arch. de la Bastille*, ms. 10156.

sous-fermier, célèbre nouvelliste, plus autrichien que français, c'est-à-dire vantant plus les généraux autrichiens que les nôtres, disait hier que le sieur Vouette, créature de M. de Noailles, n'osait plus se montrer, parce qu'il ne pouvait se trouver dans un cercle où l'on ne blâmât la conduite de ce maréchal[1] ». Un autre nouvelliste, nommé Chapelle, demeurant rue du Cherche-Midi, est signalé comme très suspect « par rapport aux ministres étrangers qu'il fréquente[2] ».

Nos agents secrets surveillent ainsi et dénoncent leurs confrères, les nouvellistes indépendants; et parfois leurs rapports, comme on l'a vu, ne laissaient pas d'avoir pour conséquence des lettres de cachet.

En 1724, ils signalent un certain Clément Magoullet, marchand gainier, d'autres disent joaillier. Il était établi *à la Pomme d'or*, sur le quai des Morfondus. « Presque béatifié par sa dévotion, lisons-nous dans l'« itinéraire », et par sa bigoterie extérieure et fardée; quoique assidu au service et dans les églises, c'est un glorieux tartuffe et un pieux menteur. Il fait le pédagogue et le mordant autant sur le gouvernement que sur tout le genre humain. » « Des chagrins de famille avaient aigri son humeur », et c'est la seule raison à laquelle le zèle de notre agent de police puisse attribuer le peu d'enthousiasme que montre Magoullet pour le gouvernement, car il « jase à outrance contre les ministres[3] ». A la suite de ce rapport, Magoullet fut arrêté et mis à la

1. Cité en appendice au t. VIII du *Journal de Barbier*, éd. in-12 (1857), p. 331-32.
2. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 28.
3. *Ibid.*, f. 18 verso.

Bastille, où il resta du 11 décembre 1724 au 18 janvier 1725 [1]. En général cependant, sous l'ancien régime, le gouvernement se montrait sur ce point d'une assez grande tolérance et l'étude des documents, qui nous ont passé sous les yeux, confirme en somme l'opinion de Mme de Motteville :

« Il n'est point de lieu au monde où les langues soient plus licencieuses, les esprits plus déchaînés qu'en France à mal juger, à mal parler de leurs souverains. On peste contre le roi et contre les ministres, et chacun se mêle de censurer fort librement sans que personne le trouve mal à propos. »

1. *Les lettres de cachet à Paris, avec une liste des prisonniers de la Bastille* (Paris, 1901), p. 215, n° 2802.

XV

L'OPINION PUBLIQUE

Les nouvellistes policiers avaient une autre tâche à remplir.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, l'ancienne France eut un gouvernement d'opinion publique; ou, tout au moins, celle-ci y exerça-t-elle une grande action. Il n'est pas de souverain qui ait gouverné contre l'opinion. Il n'est pas de ministre qui, l'ayant franchement contre lui, se soit maintenu au pouvoir. « Louis XVI consulta la voix publique pour le choix de la plupart de ses ministres », écrit Sénac de Meilhan dans son livre *du Gouvernement*[1]. La même observation peut s'appliquer à Louis XV. Son fils, le Dauphin, vient de perdre sa femme, Marie-Thérèse d'Espagne. Le Roi Catholique, Ferdinand VI, propose la main de l'infante Antoinette, sœur de la défunte, pour le Dauphin. Louis XV lui répond, le 31 août 1749, pour lui dire qu'il est très

1. P. 40.

sensible à cette offre et que son plus vif désir serait de l'accepter; mais, en France, le peuple se scandaliserait si l'héritier du trône épousait sa belle-sœur. Or, roi de France, dit Louis XV, je ne pense que d'après le peuple, car « la voix du peuple est la voix de Dieu [1] ».

Sans doute, le roi s'exprime ici en beau langage, mais le fond de sa pensée est sincère. « L'opinion, écrit Mercier de la Rivière, est véritablement *la regina del mundo.* Tantôt elle fonde des empires et tantôt elle les détruit. » Le célèbre physiocrate s'inspirait, vers la fin de l'ancien régime, du milieu social où il vivait.

En un curieux passage des *Nouvelles nouvelles*, Donneau de Vizé montre le cardinal Mazarin envoyant dans les promenades publiques des personnes spécialement chargées d'y raconter les événements qu'il désirait faire connaître, en les présentant sous le jour qui lui convenait.

Voilà bien les communications à la presse des gouvernements d'aujourd'hui.

« Ne croyez pas que les nouvelles que l'on débite au Palais, dit Donneau de Vizé, ne fassent point d'effet. » Vizé écrit vers le milieu du XVIIe siècle, où la galerie du Palais était encore le principal centre de nouvellistes :

« Soit qu'elles soient vraies, ou qu'elles soient fausses, poursuit notre auteur, les nouvelles peuvent causer des désordres considérables; et comme elles se répandent, en sortant de là, parmi tout le peuple, elles lui peuvent faire croire des choses qu'il lui est

1. Casimir Stryienski, *Marie-Josèphe de Saxe*, p. 9.

ensuite bien difficile d'ôter de son imagination; et, pour éviter de semblables accidents, j'ai su, par des personnes dignes de foi, que feu Son Éminence (Mazarin) envoyait des gens qui débitaient quantité de choses de la manière qu'il voulait qu'on les crût [1]. »

Des documents précis vont nous montrer les successeurs de Mazarin continuant exactement sa politique, dans le souci d'orienter par des « nouvellistes officieux » l'opinion publique d'une manière favorable au gouvernement. Le duc de Bourbon, premier ministre, a fait traduire devant le Parlement l'ancien secrétaire d'État à la guerre, Le Blanc. Celui-ci, politicien très intelligent, avait eu soin de cultiver sa popularité dans Paris. Au coin des rues il faisait coller des placards très vibrants, comme nos affiches modernes, et des agents à sa dévotion couraient la ville pour y répandre les discours opportuns. Une note de police, du 29 janvier 1725, informe le ministère que la lieutenance de police n'a pas manqué de faire dire dans les cafés et autres lieux publics « tout ce qu'il convenait d'insinuer, au sujet des affaires de M. Le Blanc et des raisons indispensables que S. A. S. Monseigneur le duc (de Bourbon) a eues pour renvoyer cette affaire au Parlement comme à une justice équitable et réglée ». « Mais, ajoute mélancoliquement le lieutenant de police, les faux discours que l'on débite, entre autres parmi les personnes ennemies de la tranquillité, détruisent tout ce que l'on peut dire de bouche [2]. »

Les documents qui suivent sont encore plus expli-

1. *Nouvelles nouvelles*, II, 287-88.
2. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 35.

cites. La France luttait contre l'Angleterre avec l'alliance de l'Espagne. Le 3 janvier 1747, le marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères, écrivait au lieutenant de police, pour lui mander que le duc d'Huescar, ambassadeur de Ferdinand VI, s'était présenté chez lui, fort ému des rumeurs circulant dans Paris et grossissant à vue d'œil, sur la prétendue défection de l'Espagne à l'égard de la France. La démarche du ministre espagnol suffirait déjà à démontrer l'importance que chacun attribuait à ces mouvements de l'opinion. D'ailleurs Argenson ajoute : « Ce que je vous confie là est de grande conséquence pour les affaires ». Bref, il demande que, non seulement le lieutenant de police étouffe les faux bruits « par les ressorts qu'il a en main », « mais encore qu'il s'efforce d'en faire courir de contraires ». « Il faudrait, ajoute Argenson, avoir dans les lieux publics des gens qui avançassent et qui soutinssent que l'union et le concert des deux couronnes sont bien établis, qu'ils ne l'ont jamais été davantage, qu'ils fissent l'éloge du roi Ferdinand et de son ministère [1]. »

Le lieutenant de police, Feydeau de Marville, répond immédiatement :

« Monsieur,

« A la réception de votre lettre, j'ai pris des mesures conformes à vos intentions; et j'espère qu'avant deux jours elles produiront du moins en partie l'effet que vous désirez; mais, si on joignait aux discours une espèce de petite relation ou exposition des faits et

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10293.

qu'on la répandît sans affectation dans le public, peut-être en résulterait-il un plus grand bien [1]. »

Car les nouvellistes parisiens ne se payaient pas de vains discours. Ils ne demandaient pas mieux que d'ajouter foi à la sincérité de la cour d'Espagne; encore leur fallait-il des faits probants.

Et voici la curieuse note que d'Argenson retourne à Marville, pour servir de canevas aux « discours » des nouvellistes policiers :

« Ce sont choses très secrètes, comme vous jugez bien, Monsieur, mais voici cependant les principaux faits :

« Le roi d'Espagne n'a entendu parler d'aucune proposition de nos ennemis pour la paix. S'il lui en parvenait, il les communiquerait d'abord à Sa Majesté. — On recrute les troupes en Espagne avec plus de vivacité qu'on n'a jamais fait. On les augmente de 25 000 hommes. — Ordres nouveaux envoyés à M. de Lamina (qui commandait les troupes espagnoles en Provence) de profiter des révolutions de Gênes, et de marcher aux ennemis avec M. de Belle-Isle. Le roi d'Espagne a écrit au roi pour complimenter Sa Majesté sur le mariage de M. le Dauphin avec la princesse de Saxe. [2] »

Déjà il semble voir les Verdais et les Lestang, et autres agents du nouvellisme officieux, courir aux Tuileries et au Palais-Royal, ou s'attabler au café Procope, au café Gradat, pour y semer avec mystère, parmi des auditeurs attentifs qui font cercle autour d'eux, ces informations secrètes et toutes fraîches,

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10293.
2. *Ibid.*

avec les commentaires qui leur ont été indiqués. Mercier fait leur croquis dans son *Tableau de Paris* : « Un orateur préposé par la police endoctrine la troupe écoutante[1]... ». Puis, dès que le récit est terminé, le groupe se disperse et chacun court répéter ce qu'il vient d'apprendre. Si bien que cent et mille bouches ne tardent à redire dans Paris faits et commentaires. « Plusieurs se font aides-de-camp, dit encore Mercier, et servent à la correspondance des nouvelles qui circulent. » Car le public n'ignore pas que ces informations émanent du gouvernement désireux d'instruire la nation de ce qui peut l'intéresser. Et de quelle lumière ces faits n'éclairent-ils pas les relations qui se nouent entre l'ambassadeur d'Espagne et le bonhomme Métra sur la terrasse des Feuillants?

On sait comme le peuple, sous l'ancien régime, aimait à voir son souverain diriger de ses propres mains le char de l'État — car c'est bien ainsi, n'est-ce pas, qu'il faut s'exprimer? Aussi retrouve-t-on incessamment, dans les gazetins de la police, le propos suivant, que les nouvellistes officieux avaient charge de répéter avec constance :

« Sa Majesté continue de travailler assidûment avec ses ministres. »

Or il arriva qu'en l'année 1736, le gouvernement s'avisa de ne plus adresser de communications... nous allions dire à la presse. Aussi les nouvellistes sont-ils « dans de terribles inquiétudes », particulièrement au sujet des affaires extérieures; inquiétudes que partage le pays, car on est persuadé « qu'aucun secret du cabinet ne transpire et cette persuasion ôte

1. Mercier, *Tableau de Paris*, chap. CXVI, *Liseurs de gazettes.*

toute la crédulité », que le public accordait jusqu'alors à ses informateurs habituels. « C'est une chose unique, une chose sans exemple en France, écrit à ce moment le commissaire Dubuisson au marquis de Caumont, que le secret du ministère ait réduit les nouvellistes au point d'incertitude et d'ignorance où ils sont[1]. »

D'autres fois il est certains sujets de conversation qui sont interdits. La liberté de la presse ne devait éclore que de notre temps. On lit dans un rapport de l'agent Buchet, en date du 24 mai 1725 :

« M. le lieutenant de police a ordonné aux maîtres de café d'avertir leurs pratiques d'habitude de ne tenir aucune conversation sur le mariage du roi, ni sur les affaires du gouvernement. »

Bien que la presse n'existât pas, on menait, comme de nos jours, de véritables campagnes de presse, grâce à cette organisation du nouvellisme. A ce point de vue, un passage des mémoires de Saint-Simon, à la date de 1708, ne laisse pas que d'être suggestif. Il s'agit du différend qui s'était élevé, dans le commandement de l'armée en Flandre, entre le duc de Bourgogne et le maréchal de Vendôme. Nos troupes avaient battu confusément en retraite devant le prince Eugène. Or les partisans de Vendôme — Saint-Simon dit la « cabale » — cherchaient à en rejeter toute la responsabilité sur le duc de Bourgogne. On produisait une lettre du ministre espagnol Alberoni, qui portait Vendôme aux nues. « La pièce, dit Saint-Simon, ne laissa pas d'être vue jusque dans les cafés, les spectacles et les autres lieux publics

1. *Lettres du commissaire Dubuisson au marquis de Caumont, 1735-1741*, publ. par A. Rouxel. (Paris, s. d.), p. 216.

et même les promenades publiques et parmi les nouvellistes. On eut soin qu'elle ne fût pas ignorée jusque dans les provinces [1]. »

Et plus loin : « En même temps que la lettre d'Alberoni et les extraits de deux autres devinrent publics, la cabale se déchaînait par degrés en cadence. Leurs émissaires paraphrasaient les lettres dans les cafés, dans les lieux publics, parmi la nation des nouvellistes, dans les assemblées de jeu, dans les maisons particulières. Les halles mêmes en furent remplies, le Pont-Neuf en retentit : les provinces en furent soigneusement remplies [2]. »

Les ministres étrangers en arrivaient ainsi à entretenir dans Paris des agents semblables à ceux de la police, et parvenaient à y organiser, par les mêmes moyens, des mouvements d'opinion favorables à leurs projets. Ce même Alberoni, de qui il vient d'être question, paraît avoir excellé dans l'art de façonner les idées des Parisiens. Sous la Régence, quand la politique de la cour de France devint hostile à la couronne d'Espagne, le ministère du cardinal Dubois se plaignait vivement de ses agissements. A cette époque Jean-Baptiste Rousseau était en exil et séjournait à Vienne. Le 8 juillet 1718, Dubois écrivait à un agent nommé Dubourg, qu'il entretenait dans la capitale autrichienne :

« Je n'ai pas pu m'empêcher, monsieur, de souhaiter que dans Paris, où Alberoni a pris soin d'avoir tant d'émissaires, il fût rendu odieux et ridicule par quelque vaudeville, que le sel et la gentillesse missent dans la bouche de tout le monde; mais nous avons

1. Saint-Simon, éd. Boislisle, XVI, 235.
2. *Ibid.*, XVI, 237.

perdu le seul homme qui pût brocarder dignement ce faiseur de sauces et vous l'avez à Vienne. Vous jugez bien que je parle de M. Rousseau. S'il voulait faire quelque chose qui pût être chanté dans Paris, et qui fût frappé à son coin, il ferait une chose agréable à beaucoup de puissances et peut-être n'a-t-il rien écrit qui lui fût plus utile. Je n'ai pas voulu l'en prier directement, bien que je compte sur son amitié; mais s'il saisit cette occasion, il me fournira peut-être le moyen de lui donner des preuves de la mienne [1]. »

Ainsi s'expliquent l'organisation et l'action de ces « cabales » dont il est tant question dans les écrits du temps. On se souvient des nouvellistes de Parnasse. De nos jours, une pièce, qui a une « mauvaise presse », risque fort de sombrer dès les premières représentations; il en fut de même aux siècles de Molière et de Beaumarchais. Quand une pièce était connue avant la représentation, elle se heurtait parfois, dès le lever du rideau, à une hostilité systématique : c'est qu'elle avait été jugée mauvaise dans les cercles de nouvellistes littéraires qui, déjà, avaient imposé leur sentence. D'autres fois, le mouvement hostile se dessinait après la première qui n'avait pas réussi. Et nous comprenons à présent comment, en l'absence de journalisme, les jugements et les appréciations des critiques autorisés, des « nouvellistes respectés », couraient comme le feu mis à une traînée de poudre, dans un innombrable public [2]. « Le bruit qui se répand après la première représentation d'une pièce, écrit Donneau de Vizé, est toujours ce

1. Cité par Aubertin, *l'Esprit public au XVIII*e *siècle*, p. 115.
2. Voir sur ces faits le curieux passage des *Nouvelles nouvelles*, II, 278.

qui décide de son sort, et ce bruit ne peut jamais lui être avantageux, quand même elle serait bonne, lorsqu'elle a été mal reçue dans les lectures qui en ont été faites. » Il arrivait cependant, comme de nos jours encore, que la pièce, en se maintenant quelque temps sur l'affiche, réussît à reconquérir le public, qui réformait le jugement porté par les critiques de la première heure.

On ne saurait donc s'étonner de voir les particuliers eux-mêmes chercher à influencer l'opinion par des nouvellistes amis — comme nous en voyons aujourd'hui chercher à faire passer dans les journaux des notes susceptibles de leur être agréables ou utiles. « Si vous savez quelque chose de net sur tous ces points (il s'agit de questions politiques), écrit le commissaire Dubuisson au marquis de Caumont, vous m'obligeriez de me les mander, je les débiterai dans les promenades et dans les cafés d'un ton de confiance; et peut-être parviendrai-je à en persuader. » Le magistrat, placé à la tête du nouvellisme policier, commence tout naturellement par le faire servir à sa propre popularité. Le lieutenant de police d'Ombreval avait tenu à montrer son zèle de bon français et sa munificence à l'occasion des fiançailles de Louis XV et de Marie Lezczsinska; et, de peur qu'on ne lui ait pas suffisamment rendu justice dans Paris, il transmet la note suivante à ses policiers, non sans avoir pris soin de la rédiger en partie de sa propre main :

« M. le lieutenant de police fit faire, mardi au soir, un grand feu de joie devant la porte de son hôtel et une grande illumination en dehors et en dedans, avec deux fontaines de vin qui coulèrent depuis neuf heures

jusqu'à deux heures après minuit, du premier étage dans la rue, où tout un peuple allait puiser à discrétion, avec une symphonie fort nombreuse de toutes sortes d'instruments qui jouaient dans sa cour. Il donna cette réjouissance publique à l'occasion du mariage du roi. »

Aux changements de ministère, ou quand il est question de nommer un haut fonctionnaire, un lieutenant de police par exemple, les intéressés essaient de la même façon d'influencer l'opinion par des émissaires spéciaux. On sait quelle doit être l'action exercée par la « voix générale » sur la détermination du choix; et l'on s'efforce de la faire parler favorablement. A l'avènement de Louis XVI, le duc de Chartres, plus tard Philippe-Égalité, désirait voir rentrer au ministère Choiseul disgracié par Louis XV. Une lettre du 12 juin 1774 nous apprend que « M. le duc de Chartres s'empressa de publier cette nouvelle (la nomination de Choiseul) dans l'allée du Palais-Royal[1] », comme pour forcer la main au roi. Philippe-Égalité fut d'ailleurs un de ceux qui surent le mieux « travailler » l'opinion publique. Il est vrai qu'il en possédait le foyer le plus ardent : le Palais-Royal. Après le combat naval d'Ouessant, où sa conduite fut si durement critiquée, il écrit à Louis XVI : « Votre Majesté sait que j'avais répandu dans le public, que j'avais engagé M. d'Orvilliers à rentrer le 29 juillet... »; comme nous dirions aujourd'hui : « J'avais fait mettre dans les journaux... ».

Les frères Pâris, les grands financiers, « ont leurs prôneurs à gages », lisons-nous dans un bulletin de

1. *Mélanges publiés par la Société des bibliophiles français*, t. IV (1826)

police du 29 novembre 1724. « Leur choix est heureusement appliqué. Ce sont des Dauphinois, des Gascons et des Lyonnais. M. du Vernay (l'un des frères Pâris) fait prôner dans les cafés qu'il envoie savoir le nombre des malades à l'Hôtel-Dieu. C'était un découplé, intrigant de Lyon, qui annonça hier au café cette importante et plutôt orgueilleuse que charitable attention, venant d'en prendre l'état qui est de 2500 malades. M. du Vernay enverra ses aumônes apparemment avec la même pompe que les princes du sang rendent le pain bénit, pour parvenir à être contrôleur général[1]. » Et ce dernier trait témoigne encore de l'influence exercée par l'opinion publique sur le choix des ministres et des « personnes en place ». « M. de Boulainvilliers, lisons-nous dans les *Mémoires* de Jeanne de Valois (M. de Boulainvilliers était prévôt des marchands), a toujours voulu passer pour ce qu'il n'était pas. Il avait soin d'envoyer son secrétaire dans les différents cafés, lorsqu'il voulait se faire un mérite[2]....

De cette opinion générale, qui était façonnée par les nouvellistes, les personnages les plus haut placés, les ministres, les ambassadeurs étrangers, avaient donc grand souci[3]. On lit dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson, qui fut secrétaire d'État aux Affaires étrangères, cette note datée du 27 juillet 1739 : « On m'a dit que ma réputation s'était accrue dans le public et que, dans ma querelle avec le cardinal de Fleury (à propos de l'ambassade de Pologne), j'avais eu tout le monde pour moi, que j'avais donné un

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 17.
2. Vie de Jeanne de Valois, comtesse de La Motte (éd. de l'an I), I, 121.
3. *Gazette de la Régence*, p. 293.

exemple de l'extrême radotage, tyrannie et injustice du cardinal, que j'avais eu ce qu'on appelle le parterre pour moi. »[1]

Les ministres de l'ancien régime se préoccupaient donc d'avoir « le parterre pour eux »; les hommes politiques du xxe siècle recherchent les faveurs de la presse.

L'opinion publique, organisée comme il vient d'être dit, tenait lieu de la presse en un temps où celle-ci n'existait pas. Et quand la presse fut née, son premier acte fut de tuer l'opinion publique, pour la remplacer. Pour rester seule « souveraine du monde », la presse tua l'opinion publique, sa mère. On sait que la presse est capable de tout.

1. *Mémoires* du marquis d'Argenson, éd. de la Bibliothèque elzévirienne, II, 92.

XVI

LES PATRIOTES

« Si Basilide, lisons-nous dans *les Caractères*, apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point, et, s'il soupe, c'est sans appétit[1]. »

Chapelain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, où La Bruyère entra plus tard, aurait pu servir de modèle à ce portrait, lui qui écrit, le 12 février 1638, à son collègue Godeau, évêque de Grasse : « Je vais commencer le quatrième livre (de *la Pucelle*) et j'espère l'avoir achevé vers la fin de l'été, si les nouvelles publiques ne me tarissent; car je vous avoue ma faiblesse, que je suis gai ou triste, fécond ou stérile, selon les bons ou mauvais succès de ma patrie[2] ».

1. La Bruyère, *Du Souverain et de la République*.
2. *Lettres* de Chapelain, éd. Tamizey de Larroque (1886, in-4), I, 198.

En 1690, Du Camp d'Orgas trace avec plus de détails le même croquis que La Bruyère :

Du temps qu'un général, dans nos jours si fameux,
Contre les Allemands n'eut pas un sort heureux,
La Croixmar, accablé d'une douleur mortelle,
Fit voir à tout Paris la grandeur de son zèle.
Dans le Palais-Royal, s'étant mis à l'écart,
Sur cet événement il méditait fort tard.
D'attendre si longtemps sa femme impatiente,
Pour le faire venir détache sa servante.
A peine eut-elle dit : « On attend après vous »;
Qu'un zèle sans égal alluma son courroux :
« Quoi, dit-il, est-ce ainsi que ma femme me traite?
M'inviter à dîner après une défaite ! »

Rentré chez lui, et devant l'insistance des siens à le faire manger, notre patriote renverse les plats sur la table; et c'est à grand'peine si les voisins, accourus à ce fracas, sauvent du massacre les glaces et les porcelaines.

Le même type va nous être présenté par les écrivains du milieu du XVIIIe siècle : mais, entre eux et leurs prédécesseurs, apparaîtra une différence capitale au point de vue du mouvement des idées. La Bruyère et Du Camp d'Orgas font de leurs « cocardiers » des types ridicules. Chapelain « avoue » sa « faiblesse ». C'est que, de leur temps, ces sentiments commençaient seulement à s'éveiller. Dans la comédie *le Nouvelliste* de d'Ardène, qui date de 1743, le patriotisme devient au contraire la caractéristique de nos « politiques ». On en jugera par l'idéal que s'en fait Argan :

Qu'un nouvelliste soit un homme raisonnable,
Tranquille, impartial, de bonne foi, traitable,
Ami de la patrie....

Nos compagnons ne sont plus seulement des curieux : ce sont encore des citoyens qui désirent

passionnément le bien de leur pays; ils sont nouvellistes parce que patriotes.

Tel Jean-Jacques Rousseau. « J'étais Français ardent, écrit-il dans ses *Confessions*; et cela me rendit nouvelliste. J'allais avec la foule des gobe-mouches attendre sur la place (à Chambéry) l'arrivée des courriers. »

Aussitôt qu'on vous voit, on juge à votre mine
Comment l'État se porte...

dit encore l'un des personnages mis en scène par d'Ardène, au héros de la pièce. Celui-ci, Dorifile, déclare que les noces de sa fille ne se feront pas, tant que la guerre entreprise ne sera pas terminée.

ARGAN (à son frère).
Ah! que dites-vous là? parlez de bonne foi.

DORIFILE.
Je dis ce que je pense et fais ce que je dois.

ARGAN.
L'État se calmera : songez à votre fille.

DORIFILE.
L'État m'est aussi cher que ma propre famille.

Ce sont déjà les sentiments des hommes de la Révolution.

Ce zèle ardent pour le bien de leur pays retirait parfois à nos héros la clairvoyance nécessaire à la critique des nouvelles qu'ils répandaient. Ils avaient trop de peine à constater un revers; si bien qu'ils en arrivaient, et de bonne foi, à diminuer de moitié les pertes qu'éprouvaient les armées françaises. Et les Prussiens, pendant la guerre de Sept Ans, avaient coutume de dire, que les nouvellistes parisiens comptaient leurs compatriotes pour des demi-hommes

et leurs ennemis pour deux ou trois hommes entiers[1].

Notons un second point. Le confrère que, dès le milieu du XVIII[e] siècle, on désigne parmi les nouvellistes sous le terme de « patriote », n'est pas seulement l'homme que nous appellerions aujourd'hui « un chauvin » : il l'est, sans doute; mais en outre il est le citoyen qui prend à cœur les intérêts généraux du pays, en rejetant dans le passé les constitutions locales, coutumes et franchises, par lesquelles la France se gouvernait sous l'ancien régime.

Voici la remarquable définition du patriote que donnent, en 1784, les rédacteurs des *Mémoires secrets de la République des lettres*, rédigés comme on sait par un groupe de nouvellistes :

« Les Patriotes remontent à la source des lois et de la constitution des gouvernements, ils démontrent les obligations réciproques des sujets et des souverains, approfondissent l'histoire et ses mouvements, et fixent les grands principes de l'administration. »

Dans son étude sur les nouvellistes en 1708, l'abbé Pic écrivait : « Le bien public doit toujours l'emporter sur le particulier ». A mesure que ce sentiment se développera, les nouvellistes augmenteront en nombre et en activité, leur action s'étendra; et, de ce fait même, le besoin d'unité nationale, qui sera le ressort du mouvement révolutionnaire, se fera plus fortement sentir.

On trouve dans les *Mémoires*, écrits par le marquis d'Argenson vers le milieu du XVIII[e] siècle, cette intéressante constatation :

« Il y a cinquante ans le public n'était aucunement

1. L'avocat Marchand, *Mon radotage*.

curieux des nouvelles d'État. Aujourd'hui on en raisonne à tort et à travers, mais on s'en occupe. » Et les nouvellistes patriotes, alors en majorité, piquent d'un sobriquet ceux de leurs confrères qui ne se passionnent pas comme eux pour la grandeur de la patrie; ils les appellent des « merles ».

Le mot est mis en lumière par d'Ardène. Il est question dans sa pièce d'une de ces gageures dont les nouvellistes étaient coutumiers. Quelle serait l'issue de la campagne engagée sur les frontières? L'un avait parié que la Perse (lisez : la France) remporterait l'avantage; l'autre que le sort favoriserait les ennemis.

JASON.

Je vous ferai bien voir
Que c'est d'un bon sujet mal remplir le devoir,
Et que c'est pour la Perse une chose assez dure
Que l'un de ses enfants soutienne une gageure,
Qui semble pressentir la honte de l'État,
A moins que d'être *merle*....

Un merle! s'écrie l'interlocuteur, nommé Forbeck, si ce n'est un oiseau, qu'est-ce que cela peut bien être?

JASON.

J'entends celui que la patrie
N'a jamais pu lier à ses vrais intérêts,
Qui rit de ses revers, gémit de ses succès,
Qui serait, étouffant le cri de la nature,
En toute occasion prêt à lui faire injure.

Les « merles » étaient encore nombreux à la fin du XVIIe siècle, quand Du Camp d'Orgas écrivait :

Qu'aurait dit La Croixmar, dans son juste courroux,
S'il eût vu ces frondeurs qui vivent parmi nous,
Qui, de tant d'ennemis se faisant une joie,
Voudraient à leur fureur voir le royaume en proie.

Nous avons rencontré depuis ces personnages au Luxembourg. Ils sont flétris au XVIIIe siècle du nom d' « Autrichiens ». Les voici encore aux Tuileries et au Palais-Royal, où ils sont signalés comme « propagateurs de mauvaises nouvelles ». C'était, par exemple, le tailleur Labbé, à l'époque de la guerre de la succession d'Autriche, répétant à qui voulait l'entendre que « la guerre était injuste » et « que le doigt de Dieu se manifestait pour les armes de la reine de Hongrie (Marie-Thérèse) », de qui « on usurpait les biens ». C'était encore un renégat, domicilié d'ordinaire à Genève, Boyer de Bordeaux, que l'on croyait « espion de quelque couronne »; qui, du moins, ne manquait jamais de se ceindre d'une épée, quand les Autrichiens étaient vainqueurs, pour marquer ainsi la satisfaction qu'il éprouvait de leurs succès. Ces détracteurs de la grandeur française, et d'autres qui faisaient chorus avec eux dans les jardins publics, durent à de hautes protections de ne pas rester trop longtemps sous les verrous du For-l'Évêque; car, après une détention d'une quinzaine de jours, le lieutenant de police Marville les fit venir dans son cabinet, et, après une forte semonce, leur rendit la liberté.

La fin de l'ancien régime voit disparaître les « Autrichiens ». Du moins ils se cachent. On les aurait lapidés au Palais-Royal.

Durant toute la guerre, dite de l'Indépendance de l'Amérique, quelle joie parmi les nouvellistes parisiens, à chaque échec des Anglais!

Mondor, étant un jour aux Tuileries,
Fut abordé par monsieur Bavarroi,
Lequel lui dit : « Trêve de rêveries,
Embrassons-nous, mon cher ami. — Pourquoi?

— Savez-vous pas une grande nouvelle,
Qu'hier au soir on m'apprit? — Quelle est-elle? —
— Dans un combat contre les insurgents,
Le mois passé, non loin d'une rivière,
Dix mille Anglais ont mordu la poussière,
Mille sont pris : le reste est sur les dents[1]....

Que si, par hasard, apparaît un nouvelliste anglomane, ses confrères lui font tous : Hou! hou![2]. Et quand le courrier apporte de bonnes nouvelles d'Amérique, quand on apprend quelque grave revers des Anglais, on voit au Palais-Royal les « Cracovistes » se cotiser pour « commander les violons » et tirer un feu d'artifice.

Les sentiments patriotiques débordent au point que l'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier, finit par en être agacé. Il se refuse à partager l'exaltation effrénée de tous ces discoureurs de promenades publiques, et leur haine aveugle et violente des Anglais.

L'histoire, croit-il, ne parviendra pas à comprendre comment tout Paris était « insurgent », c'est-à-dire partisan des Américains luttant pour leur indépendance, et cela, dit-il, sans trop savoir pourquoi.

« Ne dirait-on pas à chaque nouvelle, écrit-il ailleurs, que l'Angleterre est abîmée, qu'elle n'a plus ni flotte, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, au plus léger avantage, affirment que le peuple anglais est aux abois, que dans trois mois il n'en sera plus question. C'est un épicier du coin qui fait ces belles prophéties : il le

1. *Portefeuille français pour l'an VIII* (1800), t. I, La grande nouvelle, p. 34.
2. *L'Espion anglais*, t. IX (1786), p. 329.

dira à sa femme qui hait les Anglais parce qu'ils sont hérétiques. » Décidément Mercier n'était qu'un « merle », encore incapable de comprendre ce patriotisme farouche et fécond qui fera comme jaillir de terre les grandes armées de la Révolution.

XVII

PRÉLUDES

Dès l'année 1660, Somaize, dans les *Véritables précieuses*, s'exprimait ainsi : « Ne savez-vous pas que le peuple tient conseil d'État au coin des rues et du Pont-Neuf, qu'il y marie les plus grands du royaume, qu'il y ordonne à son gré des bâtiments du Louvre et qu'il y gouverne, non seulement la France, mais encore toute l'Europe, et qu'enfin il est de toute impossibilité de l'empêcher de parler? » Les désordres de la Fronde, pendant la minorité de Louis XIV, avaient fait éclater les cris de : Vive la république ! parmi les nouvellistes populaires. « On ne parlait publiquement dans Paris, lisons-nous dans un pamphlet du temps, que de République et de liberté, en alléguant l'exemple de l'Angleterre et en disant que la monarchie était trop vieille et qu'il était temps qu'elle finît [1] ». Les libelles eux-mêmes paraissent déjà écrits par des Sieyès et des Camille Desmoulins.

1. Hatin, *Histoire de la presse en France*, I, 206.

« Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules; nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre. »

Qui parle ainsi?

— Loustalot, dans *les Révolutions de Paris*?

— Non, Dubosc-Montandré dans *le Point de l'Ovale* [1].

Hatin cite cette phrase des *Entretiens du Diable boiteux* : « Quand le savetier a gagné par son travail du matin de quoi se donner un ognon pour le reste du jour, il prend sa longue épée, sa petite cotille, son grand manteau noir, et s'en va sur la place décider des intérêts de l'État ». Dès le milieu du XVIIe siècle, les Halles deviennent un foyer de « politiques » et de « raisonneurs » comme le Pont-Neuf. En 1685, Louis XIV fait surveiller les cafés de Paris où se tiennent « des assemblées de toutes sortes de gens [2] ». Et déjà les nouvellistes du *Grand Théâtre* adressent, en 1689, à la noblesse et au clergé, les mêmes reproches que leurs successeurs formuleront un siècle plus tard :

Hé! qu'il les fait beau voir, d'un front plein d'assurance,
. . . . prêcher la résidence

aux prélats de Cour qui vivent éloignés de leur diocèse [3].

Des mémoires manuscrits mis sous le nom du comte de Gabalis notant, sur la fin du règne de Louis XIV, que les gens de qualité « ne sont plus guère susceptibles de la curiosité des nouvelles et ne

1. Ann. 1652.
2. *Bulletin de la Soc. de l'Histoire de Paris*, ann. 1892. p. 79.
3. *Le Grand Théâtre des Nouvellistes*, p. 50.

les embellissent jamais de leurs raisonnements », tandis que « le vulgaireinquiet » les recherche et les commente avec passion.

Avec la Régence, la manie de politiquer gagne jusqu'aux femmes, « sans excepter les cuisinières », observe la princesse Palatine. En 1725 le nombre des nouvellistes et des « mauvais discours » en arrive à effrayer la police [1]. Le 8 septembre elle signale le « bruit très répandu dans le public et qu'on s'efforce en toute occasion de bien inculquer » au sujet des subsistances : le roi a donné des ordres secrets pour tenir le pain cher. Dans un rayon de cinquante lieues autour de Paris, les fermiers auraient reçu l'injonction de ne pas envoyer de grains. On dit bien que le Parlement a mis la lieutenance de police entre les mains de M. Hérault, afin que celui-ci fît venir le blé nécessaire à l'approvisionnement de la capitale; mais il n'en sera rien fait, assurent les nouvellistes, car le roi et les ministres ont résolu de prélever au préalable un bénéfice de 35 à 40 millions sur la vente de ce blé; « ce qui contribue puissamment, conclut notre rapport, à mettre les esprits en agitation [2] ». C'est déjà la campagne du pacte de famine qui précéda la Révolution.

Aux Tuileries, le 24 août 1725, on réclame la tête des grands financiers, des frères Pâris, de Samuel Bernard et de « tous les autres fripons qui font mourir le peuple de faim ». Des motionnaires proposent que, le lendemain 25 août, jour de la fête du roi, en allant offrir au monarque les bouquets

1. Voir un rapport de Vanneroux, du 28 août 1725, Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 56.
2. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 60-61.

d'usage, on lui demande les têtes en question. En 1791, on présentera des requêtes semblables, mais on ne les accompagnera plus de bouquets. Nos motionnaires de 1725 ajoutaient que les pauvres gens pouvaient se soulever en toute assurance : jamais les mousquetaires, ni les troupes réglées ne voudraient tirer sur le peuple; il n'y aurait pour le faire que les archers, c'est-à-dire les soldats de police dont il serait facile de venir à bout [1]. Aurore lointaine du 14 juillet.

C'est contre les frères Pâris qu'on se déchaîne le plus aux Tuileries. Les nouvellistes affirment que ces financiers accapareurs font enlever de grandes quantités de blés et les font passer en pays étranger, « tant ils sont accoutumés à piller ». Et une bonne part des profits que produira l'opération reviendra à la marquise de Prie, maîtresse du premier ministre, le duc de Bourbon. C'est elle qui soutient les Pâris; aussi paraît-elle la plus coupable. « Tout le monde sait qu'elle tire des sommes immenses de toutes choses, à cause de sa qualité de p.... de M. le duc. C'est une chienne à qui il faudrait de bas en haut ouvrir le ventre. »

Ainsi devisaient les nouvellistes, le 24 août 1725, à l'ombre des grands arbres, sur les deux terrasses des Tuileries; et leurs confrères des cafés se mettaient à l'unisson.

Un bulletin, daté du 26 septembre suivant, résume en ces termes la conversation des « raisonneurs » :

« On tient des discours aussi injurieux qu'impertinents contre le gouvernement et c'est à l'occasion

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 52 v°.

de la cherté du pain. » Et la plupart de ces « discoureurs » parlent avec véhémence. Le Parlement de Bretagne a fait des remontrances : on en tire des copies qui circulent dans Paris. L'opposition janséniste s'exalte avec une force nouvelle. « La reine, il est vrai, dit-on dans les cafés et les promenades, fait tout ce qu'elle peut pour soulager le peuple ; elle « représente » au roi tous les placets et les mémoires qu'on lui donne ; mais le duc de Bourbon, premier ministre, dit à la reine :

« — Madame, vous ne connaissez pas les Parisiens ; parce que, plus ils ont, plus ils veulent avoir et se plaignent toujours. C'est pourquoi ne vous en mêlez point et ne pensez qu'à vous divertir. C'est la volonté du roi [1]. »

Ces discours, que les nouvellistes répètent partout, commencent à produire leur effet. Dix-sept femmes, ayant rencontré à la barrière Richelieu la brouette d'une boulangère, qui s'en retournait l'après-dîner, l'ont arrêtée, « parce que cette boulangère avait un sac rempli, que ces femmes croyaient du pain, et, l'ayant vidé, il s'est trouvé qu'il n'y avait que des navets ». Le lieutenant de police d'Omberval, passant par le marché aux veaux le 25 août, — jour où l'on devait présenter les bouquets, — « fut attaqué par la populace ; et, si son postillon n'avait pas été habile, la chose aurait eu des suites funestes ». Ses laquais sont insultés au Palais-Royal [2].

Et, dès cette époque, apparaissent les clubs. Tavernes et cafés avaient ordre de rester fermés les dimanches et jours de fête à l'heure de la messe.

1. Bibl. de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 10155, f. 72-73.
2. *Ibid.*, f. 55-56.

Le 28 mai 1726, « quelques personnes qui ne se nommaient point pour ne pas s'attirer d'ennuis », se croyaient « obligées », « tant pour un motif de religion que pour l'intérêt public », de dénoncer les réunions clandestines qui se tenaient chez Maugis, limonadier, rue Saint-Séverin, précisément pendant les offices divins. C'était, derrière les volets clos, « depuis neuf heures du matin, une grande assemblée d'avocats, de procureurs, libraires et nouvellistes ». « On y parle hautement, lisons-nous dans la lettre au Magistrat, de toutes sortes d'affaires d'État, de finances et étrangères, vérifiées et assurées par les libraires qui ont correspondance en Angleterre, Hollande et Genève. »

« La porte de la boutique reste fermée pendant le service divin; mais on entre par la porte de l'allée où rend une fausse porte de la boutique qui rend au premier étage, Maugis ayant la précaution, lui ou un garçon, de faire le guet sur ladite porte pour voir venir les commissaires qui marchent pour la police, lesquels passent sans s'arrêter, voyant la boutique fermée, vu qu'ils ne savent pas ce qui se passe au dedans. »

Les agissements et l'audace des « raisonneurs » prennent de telles proportions que le Parlement doit intervenir. Barbier note, à la date du 18 mars 1745, que les conseillers viennent de rendre un arrêt « qui pourra contenir les nouvellistes dans les endroits publics, qui se plaisent, comme frondeurs et mauvais citoyens, à critiquer tout ce que fait le gouvernement, à répandre de mauvaises nouvelles et à diminuer

1. Publ. dans la *Revue rétrospective*, 1886, n° 45, p. 215-16.

toutes les bonnes. » Et, peu après, Argenson[1] : « Chaque nuit se font de continuelles captures de beaux-esprits, d'abbés savants, de professeurs de l'Université, soupçonnés de répandre de mauvaises nouvelles au café et aux promenades, de fronder contre les ministres[2] ». Puis, comme le constatera bientôt le même Argenson, la police n'ose plus sévir contre ceux qui frondent le gouvernement dans les cafés et dans les promenades « parce qu'il faudrait arrêter tout le monde ». On constate une fermentation « qu'on n'avait pas vue depuis les guerres civiles ». Le peuple commence à se détacher de cette maison royale de France qu'il a tant aimée. « Les têtes s'échauffent et se tournent d'une manière qui fait tout craindre. » En 1751, on trouve au Palais-Royal, foyer du nouvellisme, « quantité de cartes où il y a : Rasez le roi! pendez la Pompadour! rouez Machault! »

Parlant enfin des idées républicaines qui commencent déjà à se faire jour, Argenson s'exprime ainsi : « Quelqu'un osera-t-il proposer d'avancer de quelques pas vers le gouvernement républicain? Je n'y vois aucune aptitude dans les peuples... cependant ces idées viennent et l'habitude chemine promptement chez les Français[3] ».

Ces idées en effet commençaient à prendre corps parmi les nouvellistes. Dès juillet 1732, on lit dans un rapport au lieutenant général :

« Les personnes les plus sensées — et il faut vraiment noter que notre policier, en s'adressant direc-

1. Ann. 1749.
2. *Mémoires*, éd. Rathery, VI, 10, 15.
3. *Mémoires* d'Argenson, éd. Rathery, V, 142.

tement au gouvernement, écrit bien : « les personnes les plus sensées » — disent que la monarchie française tombera et que le royaume se gouvernera comme les républiques. » Telle était, en 1732, l'opinion des nouvellistes « les plus sensés », au témoignage d'un agent de l'autorité royale.

Bosc du Bouchet, dans son *Conseil de Momus* publié vers la même époque, divise les nouvellistes en deux camps, les royalistes et les républicains, qui discutent avec ardeur :

J'aperçois mes chers nouvellistes,
Luxembourgeois et Tuileristes

(ceux du Luxembourg et ceux des Tuileries),

Qui s'occupent toujours si bien
De tout ce qui ne leur fait rien :
Républicains et royalistes,
Plus échauffés pour leurs partis
Que les whigs et que les torys [1].

A un autre point de vue, l'auteur anonyme des *Mœurs de Paris* divise en 1747 les nouvellistes, qu'il appelle les « politiques », en trois catégories : en premier lieu les anciens officiers; c'étaient ceux qui, durant les campagnes, suivaient passionnément les opérations militaires. Puis les bourgeois. Enfin les ouvriers. On a déjà rencontré ces derniers aux Cordeliers et aux Grands-Augustins. A mesure que se déroule le XVIIIe siècle, leur nombre augmente. Ils deviennent de plus en plus « patriotes », au témoignage de l'avocat Marchand. Ils deviennent de plus en plus ardents, au témoignage de d'Ardène. « Ces

1. *Conseil de Momus*, s. d. (1730), chant VII, p. 194.

nouvellistes ardents, écrit celui-ci, qu'on voit quelquefois formant des groupes, s'agiter ainsi que des énergumènes. » En 1782, les nouvellistes s'introduisent même dans les jardins de Versailles, où ils viennent discuter des affaires publiques jusque sous les fenêtres du roi, qui « s'en amuse[1] ».

Auprès des nouvellistes « politiques » et des patriotes, apparaissent, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les « philosophes ». Ceux-ci dissertent spécialement sur la liberté. Ils exaltent les Anglais; car l'Angleterre était à cette époque, comme on sait, le « temple de la liberté ». Mais le spirituel auteur de *la Lorgnette* se rebiffe :

« Cette prétention me paraît injuste, dit-il, et je ne vois pas d'endroit dans le monde où l'on soit aussi libre qu'à Paris[2]. » A travers sa lorgnette, Grimod de la Reynière voyait juste.

Dans son *Tableau de Paris*, dont la première édition parut en 1781, Mercier constate que, depuis sept ou huit mois, les nouvellistes se multiplient. Ils pullulent sur les places publiques. « Ces groupes, écrit-il, que le fusil du guet aurait dispersés autrefois, ont reçu la permission de raisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent et qui interrompent le zèle et l'éloquence de l'orateur, car la roue écraserait tout comme un autre ce Démosthène nouveau. Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout deguenillés se passionner pour une nouvelle récente et s'en rassasier comme si c'était du pain[3]. » La politique descend

1. *Journal de Kagenec*, 15 sept. 1782.
2. *Lorgnette philosophique*, Londres et Paris, 1785 (ouvrage anonyme par Grimod de la Reynière), complément, 1re partie, p. 139.
3. Chap. CXVI, *Liseurs de gazettes.*

dans la rue : les petits bourgeois surtout y lisent, y pérorent, y discutent; ils « ont soif de nouvelles ». Dès cette époque la désignation générique de « le Palais-Royal » est employée pour qualifier la « nation » des nouvellistes, qui seront appelés demain les « révolutionnaires du Palais-Royal[1] ».

L'auteur des *Mânes de Métra* suppose que le défunt revient, au printemps de 1789, parmi ses chers auditeurs des Feuillants. « La première chose qui m'a frappé, dit le bonhomme, en me retrouvant au milieu de mes anciens Dieux pénates (sur la terrasse aux Tuileries), a été d'y entendre parler raison et politique à tout le monde, depuis les Suisses et les Invalides, qui sont au dedans des portes des Tuileries, jusqu'aux décroteurs qui sont au dehors. A tous les passages, j'ai vu des brochures étalées en très grand nombre; toutes ne parlaient que du droit des hommes, de la nécessité de faire une constitution, des fautes du gouvernement et du despotisme des ministres[2]. »

Il était de bon ton, comme on sait, de tenir nos « raisonneurs » en mince estime. On disait volontiers avec Grimod de la Reynière :

« Aux disputes littéraires qui partageaient autrefois les cafés de Paris et les métamorphosaient en autant de foyers d'instruction, ont succédé des disputes politiques qui ennuient tous les gens d'esprit et n'apprennent rien aux autres. Après un joueur, je ne connais rien de plus bête et de plus complètement sot qu'un nouvelliste : il me semble voir un enfant jeter des pierres contre un mur, ou bien un lilliputien essayer

1. A. Challamel, *Histoire-musée de la Révolution française* (Paris, 1857), I, 23.

2. *Mânes de M. Métra*, p. 4.

de mouvoir un rocher. » C'est ce que déjà Montesquieu avait dit de son ton solennel : « Je te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle les nouvellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très inutiles à l'État et leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'aurait pu produire un silence aussi prolongé. Cependant, ils se croient considérables parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts [1] ».

Enfin Mercier, en 1781 : « Vainement voudrait-on étouffer dans le Parisien un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel : ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du ministre jusqu'à la jambe du danseur, il faut qu'il dise son mot sur tout; il faut qu'il répète l'épigramme du jour; c'est pour lui un triomphe; mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours et ce caquet bruyant qui semblait devoir tout renverser [2]... »

Attendons huit ans : — et ce caquet bruyant qui semblait devoir tout renverser, renversera tout en effet.

On a coutume de parler de l'influence qu'auraient eue les penseurs, les philosophes, Voltaire et Rousseau, les économistes et les physiocrates, Quesnay et le marquis de Mirabeau, sur la préparation du mouvement révolutionnaire. Dès l'époque, cette influence a été niée, et avec raison. Argenson, Sénac de Meilhan, Montlosier constatent que l'action des écrivains sur la formation des idées du peuple a été insi-

1. Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre CXIV.
2. Mercier, *Tableau de Paris*, chap. CXVIII.

gnifiante [1]. D'ailleurs, comment se serait-elle exercée? Le plus grand nombre de ceux qui auraient été leurs lecteurs ne savaient pas lire. Ceux qui étaient plus instruits n'ouvraient pas les livres des théoriciens. On trouve toutes les conceptions révolutionnaires dans la tête d'un Mandrin dès 1750. Mandrin n'avait jamais lu les écrits d'un philosophe. Connaissait-il seulement le nom de Voltaire?

Les idées de Rousseau ont eu de l'écho parce qu'elles répondaient aux idées nouvelles qui se faisaient jour spontanément. Le penseur genevois en a été l'expression. Ce ne sont pas celles-ci qui se sont modelées d'après lui. Aussi bien le peu de ses conceptions qui parvinrent jusqu'au peuple lui furent apportées par les nouvellistes. « J'ai entendu Marat en 1788, écrit Mallet du Pan [2], lire et commenter le *Contrat social* dans les promenades publiques aux applaudissements d'un auditoire enthousiaste. » Déjà nous avons rencontré, parmi les nouvellistes des Tuileries, Diderot, d'Alembert, Raynal et leurs amis. En 1789, le Pont-Neuf et la Galerie du Palais étaient désertés par les nouvellistes depuis longtemps. Le Luxembourg l'était depuis quelques années. Ces lieux de réunion, jadis fréquentés des « politiques », n'ont donc eu aucune action sur le mouvement de la Révolution; mais que dire des Feuillants, des Cordeliers, des cafés de Foy et du Caveau, des jardins du Palais-Royal?

1. Cf. les écrivains modernes qui ont étudié de près le mouvement des esprits sous l'Ancien régime, Aubertin, *l'Esprit public au XVIIIe siècle*, p. 270.

2. *Mercure britannique*, II, 360.

XVIII

LA RÉVOLUTION[1]

Le Palais-Royal, « le cœur, l'âme, le cerveau, le résumé de Paris », écrit Karamzine dans son voyage en France à l'époque de la Révolution[2]. « On y trouve des spectacles, des clubs, des salles de concert, des magasins, des cafés, des restaurants, des boutiques. » Désirez-vous des habits, des bijoux, des parfums, des livres, des estampes, des tableaux? vous faire accommoder, raser, poudrer, friser, changer de la monnaie; voulez-vous le sourire d'une jolie femme, prendre un bain ou de la limonade? aimez-vous la musique, les spectacles forains, les curiosités anatomiques? De tout vous y trouvez, sur l'heure, tout ce que vous pouvez désirer.

« A côté d'une poupée à cheveux d'or pendent des

1. *Correspondance de Camille Desmoulins*, éd. Matton, Paris, 1836. — Mercier, *Paris pendant la Révolution* (le Palais-Royal), I, 357-80. — Al. Tuetey, *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, Paris, 1890. — Victor Champier et G. Sandoz, *le Palais-Royal d'après des documents inédits*, Paris, 1900. — Edm. et J. de Goncourt, *Histoire de la Société française pendant la Révolution*; Paris, 1854.

2. P. 152.

andouilles et des jambons. Les marchands de drap font descendre du plancher au sol de la boutique les étoffes ondulées [1]. » Une foule bariolée, animée, enfiévrée : financiers, « politiques », abbés et militaires, bourgeois et étrangers, se pressent et s'étouffent dans le jardin, sous les arcades, dans les boutiques, chez les limonadiers. On y vient prendre l'air et les bruits du jour. « Je sors du Palais-Royal, dira Tallien aux Jacobins, pour y sonder l'opinion publique. » Des files de camelots hurlent les productions nouvelles. Sous les arcades, au seuil des établissements qui exhibent des baladins et des sauvages, les trompettes et les aboyeurs font un vacarme assourdissant; tandis que des nichées de femmes galantes, depuis les nymphes « éblouissantes de soie », jusqu'aux barboteuses de la dernière classe, babillent inconscientes et rieuses.

« Agioteur et politique, écrit Rivarol, le Palais-Royal est devenu comme la capitale de Paris. Telle a été son influence dans la Révolution actuelle, que si on eût fermé ses grilles, surveillé ses cafés, interdit ses clubs, tout aurait pris une autre tournure [2] ». « Là, dit Marat, sont les vrais restaurateurs de la liberté [3] ». Camille Desmoulins l'appelle « le camp des patriotes », et Victor Hugo le « noyau de la comète Révolution ».

Thiers explique la formation du « noyau » :

« Il n'existait point encore de feuilles publiques rendant compte des séances de l'Assemblée nationale; on avait besoin de se rapprocher pour s'entretenir et s'instruire des événements [4]. »

1. Mercier, *le Palais-Royal*, dans *Paris pendant la Révolution*.
2. Rivarol (*Œuvres choisies*, éd. Delahaye), *Philosophie politique*, p. 173.
3. *L'Ami du peuple*, n° 284.
4. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, 7e éd., 1838, I, ch. II.

De tous les quartiers, lisons-nous dans la *Chronique de Paris*, on accourt au Palais-Royal, « pour y chercher des nouvelles et se mettre au courant de ce que l'on ne peut apprendre autrement ». Et, du Palais-Royal à son tour, partent des messagers, des courriers, pour les Tuileries, l'Hôtel de Ville, les Halles, y porter les nouvelles qui viennent d'être recueillies [1].

« Pendant les discussions de l'Assemblée nationale, il s'y forme des réunions de citoyens, d'oisifs et de rentiers dont Paris abonde. Le café de Foy devient le foyer principal des confédérations patriotiques. Plusieurs députés de Versailles viennent de temps en temps s'y rafraîchir de l'opinion publique, toujours favorable à tous les actes de fermeté et d'énergie. Ces réunions renforcent et grossissent tous les jours. Bientôt elles deviennent des communes bien plus nombreuses que celle de Versailles. Elles ont leurs orateurs, leurs secrétaires, elles prennent des délibérations, élèvent des motions, fabriquent des arrêtés et des adresses [2]. »

Cependant que les fusiliers de la milice bourgeoise, dans leur uniforme bleu de roi, avec parements à revers blancs et collets rouges, vestes, culotte et bas blancs, parcourent le jardin d'une extrémité à l'autre, la mine quelque peu effarée [3].

Sous les arcades c'est une cohue de camelots criant leur papier à tue-tête. Ils s'arrêtent à la porte des libraires dont ils obstruent l'entrée au point d'en interdire l'accès aux clients [4].

Les habitués du jardin, respectés jusqu'à ce jour,

1. Vatout, *Histoire du Palais-Royal*, Paris, 1830, p. 163.
2. *Correspondance d'un habitant de Paris*, 1789, p. 31.
3. Journal de Hardy, *Bibl. nat.*, ms. fr. 6687, à date du 25 août 1789.
4. 1789, 26 octobre. — Tuetey, II, VIII-IX. Cf. Requête des libraires,

se plaignent d'une agitation qui trouble leurs allures pacifiques. La *Motion aquatique* se fait leur interprète : « Les vrais et anciens habitués du Palais-Royal, considérant qu'il n'est pas nécessaire de se mêler à de pareilles bandes pour apprendre les « nouvelles publiques », proposent un moyen plus efficace et moins meurtrier que les perpétuelles patrouilles de la respectable milice bourgeoise pour dissiper les attroupements. » Ce serait de faire pleuvoir sur ces rassemblements de « politiques » le jet de quatre pompes établies dans le jardin [1].

Ces motionnaires de la Révolution sont les successeurs immédiats des nouvellistes, des raisonneurs, des politiques, des philosophes, des patriotes, — pour reprendre les divers noms qui leur ont été successivement appliqués depuis le milieu du règne de Louis XIV. — Ce sont les mêmes personnages que nous n'avons cessé de rencontrer discutant les nouvelles, lisant et commentant les gazettes, sous le dais verdoyant des tilleuls, sur les bancs autour du bassin, à l'ombre de l'arbre de Cracovie, chez les limonadiers, au café de Foy et au Caveau, au café de Valois. Ils ont conservé leur nom : « C'est au Palais-Royal et singulièrement au café de Foy que se rassemblent tous les *nouvellistes*, de tout âge et de tout état [2] ».

D'autres les nomment aussi, en 1789, les « politiques [3] » ; ce qui nous ramène également au règne de Louis XIV.

oct. 1789, *Bibl. nat.*, ms. nouv. acq. franç. 2670, f. 209 ; et lettre du comité au maire, 9 sept. 1790, *Bibl. nat.*, ms. nouv. acq. franç. 2666, f. 105.

1. *Motion aquatique*, s. l. n. d., Paris 1790, in-12. La brochure est signée : Ronesse.

2. *Petit journal du Palais-Royal* (1789), *Bibl. de la ville de Paris*, 11946.

3. *Chronique de Paris*, journal de Condorcet, Rabaud Saint-Etienne, etc., numéro XI (3 sept. 1789).

Pour s'entretenir des faits du jour, les patriotes de la Révolution se groupent en « pelotons ». L'expression est encore usitée en 1790-1791 [1]. Ils s'organisent en « bureaux » avec présidents, motionnaires et secrétaires, exactement comme à l'époque de Du Camp d'Orgas. « Plusieurs habitués écoutaient pérorer sous les tentes du Caveau le sieur Langlade, qui tient ordinairement le bureau... », note le rédacteur du *Babillard* [2]. Le 27 décembre 1790, la section de la Fontaine-Grenelle signale l'existence d'un « bureau », organisé pour recueillir ce qui se passe.

Et, dans son *Paris pendant la Révolution*, Mercier fait des nouvellistes rassemblés dans le jardin du « Palais-Égalité » — c'est la désignation nouvelle — le même portrait qu'il traça jadis de leurs prédécesseurs.

Et l'on voit ainsi une fois de plus que rien dans l'histoire ne s'improvise : tout s'y enchaîne et s'y succède sous l'action continue de profondes traditions. Aux idées révolutionnaires, qui ont atteint leur maturité, l'organisation séculaire, savamment étendue et développée, que s'étaient progressivement donnée les nouvellistes, offre un merveilleux instrument de diffusion. Et ces mêmes idées ont au Palais-Royal, aux Feuillants et aux Cordeliers, constitués de longue date, les centres d'action qu'il n'aurait pas été possible de créer du jour au lendemain, et qui leur étaient indispensables pour se coordonner, se fortifier et prendre ensuite leur essor vers la France et sur l'Europe entière.

1. Voir procès-verbal d'arrestation et interrogatoire d'Alexis Nugues, chirurgien pédicure (1790, 28 juillet), Arch. de la Préf. de police, procès-verbaux de commissaires, Butte des Moulins.

2. *Le Babillard*, journal du Palais-Royal et des Tuileries, 5 juin 1791 (pet. in-8), p. 23.

* * *

Le Palais-Égalité, c'est-à-dire le Palais-Royal révolutionnaire, eut les mêmes nouvellistes à la solde de particuliers ou de l'État, que nous avons aperçus dans les promenades et dans les cafés depuis Louis XIV. Ils étaient rétribués pour répandre certaines nouvelles, en leur donnant la couleur qu'on désirait, et contribuer si possible à orienter l'opinion publique. Une feuille révolutionnaire dénonce avec indignation « ces nouvellistes frauduleux et gagés [1] ». Là nous retrouvons ces mêmes agents officieux, observateurs à la dévotion du gouvernement, chargés de recueillir et de transmettre au ministre les bruits qui circulent; puis de répandre à leur tour les nouvelles et les opinions que le pouvoir tiendrait à accréditer. Nous avons quelques-uns de ces rapports datés de 1790 :

Le bruit court dans les cafés du Palais-Royal que le duc d'Orléans va partir pour Londres avec toute sa maison et le duc de Biron et d'autres. Ce départ prémédité donne à penser que la contre-révolution n'est pas loin. D'autres ont dit que cela ferait un bien infini, attendu que l'Assemblée nationale, le Maire et le Général se conduisaient fort mal et que l'on voyait tous les jours des brigands soutenus par ce dernier. Plusieurs ont répondu que le projet de Marat s'exécuterait avant peu, attendu qu'il y avait trop de malheureux dans le royaume.

On croirait lire les gazetins de la police secrète dont il a été question plus haut.

Un officier, à la suite de l'État-major général, nommé Tavernier, et quelques camarades ont endossé

1. *Le Dénonciateur national*, 7 numéros, in-8.

« l'habit bourgeois », pour pouvoir pénétrer plus librement dans les cafés et se mêler aux groupes du jardin. Le 8 septembre 1790, le mauvais temps a rassemblé les « moteurs » chez les limonadiers et dans les « boutiques de bois ». « Plusieurs particuliers tenaient des propos contre la liberté et la Révolution, et disaient hautement qu'il fallait exterminer les ministres, plusieurs membres de l'Assemblée nationale et M. le maire et M. de La Fayette. Que, quant à ce dernier, on avait déjà soudoyé des chasseurs et des cavaliers pour lui faire sa fête. »

Tavernier proteste et ne se retire qu'après avoir dit « ce que son zèle patriotique lui dictait ». De là il se rend au café de Foy. Tavernier veut y entrer : mais un groupe de vingt hommes lui en défend l'accès. A travers la fenêtre, il aperçoit un chevalier de Saint-Louis, revêtu d'un uniforme bleu, parements et doublures rouges, qui parlait avec vivacité. Quelques-uns de ceux qui gardaient l'entrée disaient :

« Voilà notre défenseur! voilà celui opérera la contre-Révolution! »

Et Tavernier poursuit son « itinéraire » comme ses devanciers, naguère aux ordres des Marville et des Sartine, notant les propos, y mêlant les siens et, le soir, à huit heures, rédigeant son rapport [1].

Reproduction exacte, jusque dans ses détails, de la journée d'un « observateur » sous le règne de Louis XV.

Marmontel montre, en 1789, les jardins, les galeries, les cafés du Palais-Royal remplis d'une multitude « égarée et menaçante ». Elle reçoit avec avidité tous

1. *Arch. nat.*, D, XXIX b, 335.

les bruits qui lui sont apportés. Les plus violents sont les mieux accueillis. « C'était là qu'on déclamait avec fureur contre l'autorité royale, qu'on lui faisait un crime de la cherté du blé et de la misère du peuple. C'était là qu'on marquait les victimes vouées à la mort [1]. »

« Les cafés du Palais-Royal, écrit Arthur Young à la date du 9 juin 1789, présentent des scènes étonnantes ; non seulement l'intérieur en est comble, mais la foule se presse aux portes et aux fenêtres, écoutant, le cou tendu, certains orateurs qui, montés sur une table ou sur une chaise, haranguent chacun son petit auditoire. On ne se figure pas aisément l'avidité avec laquelle ils sont écoutés et le tonnerre d'applaudissements qu'ils reçoivent pour toute expression plus hardie ou plus violente que d'ordinaire contre le gouvernement. »

« Au Palais-Royal, écrit Camille Desmoulins, ceux qui ont la voix de Stentor se relaient tous les soirs. Ils montent sur une table. On fait troupe et on écoute la lecture. Ils lisent l'écrit du jour le plus fort sur les événements du temps. Le silence n'est interrompu que par les bravos aux endroits les plus vigoureux. Alors les patriotes crient : « *Bis!* » — Un enfant de quatre ans fit le tour du jardin, en plein jour, au moins vingt fois, sur les épaules d'un crocheteur. Il criait : « La Polignac exilée à cent lieues de Paris! Condé *idem*! Conti *idem*! d'Artois *idem*! la reine... je n'ose répéter ». C'est Desmoulins qui parle et il ajoute que cet enfant était plein d'intelligence et « bien appris ».

1. Marmontel, *Mémoires*, liv. XV.

Aux piliers qui soutiennent les arcades du palais, des affiches sont collées, où la duchesse de Polignac, le comte d'Artois, les princes de Conti et de Condé, Lenoir, ancien lieutenant de police, sont flétris comme accapareurs de grains et auteurs de la disette. Après avoir étalé son placard, l'afficheur se met en faction auprès du pilier, menaçant d'abattre d'un coup de sabre la main du mauvais citoyen qui oserait y toucher [1].

Le ministre de la maison du roi, d'accord avec Besenval et le lieutenant de police, cherchent à prendre des mesures pour calmer l'effervescence du Palais-Royal [2]; mais en vain.

*
* *

Recherchons l'origine de l'émotion populaire qui aboutit à la prise de la Bastille.

Le 30 juin 1789, au Palais-Royal, l'affluence est telle que, non seulement le terrain en est exactement occupé par la masse compacte des gens qui s'y pressent, mais que les branches des arbres plient sous des grappes humaines [3]. Onze gardes-françaises ont été mis à l'Abbaye pour avoir refusé de tourner leurs armes contre le peuple. On se rappelle le rapport du policier de 1721, cité précédemment : « Jamais les troupes réglées ne voudront tirer sur le peuple ». Un nouvelliste arrive au café de Foy. Il apporte une lettre : scène que nous connaissons. On y donne avis que, la nuit même, les gardes-françaises doivent être

1. Journal de Hardy, à la date du 27 juin 1789, *Bibl. nat.*, ms. franç. 6687.
2. Lettre du ministre en date du 21 juin 1789, *Arch. nat.*, O[1], 500, f. 358.
3. *Histoire de Montjoye*, juillet 1789.

transportés à Bicêtre, « lieu destiné à de vils scélérats et non à de braves gens comme eux ». A cette lecture, chacun frémit et l'un des citoyens présents s'écrie :

« A l'Abbaye ! à l'Abbaye ! [1]. »

Ce cri trouve un formidable écho. Trois cents particuliers se précipitent vers la prison, entraînant la foule sur leur passage.

A l'Abbaye, les portes sont enfoncées, les gardes-françaises délivrés. Ils sont amenés triomphalement au Palais-Royal, où on leur sert à souper dans le jardin même. Puis on leur dresse des lits dans la salle des *Variétés amusantes*.

Le 1er juillet, les soldats aux gardes, tirés de leur prison, sont toujours au Palais-Royal. Ils occupent un appartement au premier étage, sur les galeries du côté du café de Foy. Des paniers sont suspendus aux fenêtres par des rubans; les passants y jettent leur offrande pour les soldats patriotes. A l'aide de cordes, on leur monte des glaces et toutes sortes de rafraîchissements [2].

La fermentation va croissant.

Le 3 juillet, un nouvelliste, debout sur une chaise, tire de sa poche une lettre qui vient directement, dit-il, de Versailles. Les représentants du Tiers, menacés d'être assassinés par les nobles, réclament du secours. « Courons aux Invalides et à l'École militaire, s'écrie le nouvelliste, pour y prendre toutes les armes et ruons-nous en masse sur Versailles ! » Déjà des groupes se disposent à partir, quand un

1. Chamfort, *Tableaux historiques* (*Œuvres complètes*, Paris, 1824, II, 185. — Journal de Hardy, à la date.

2. Journal de Hardy, à la date (*Bibl. nat.*, ms. 6687). — Victor Fournel, *les Hommes du 14 juillet*, p. 36.

chirurgien de marine, qui arrive précisément de Versailles, déclare que ce bruit est sans fondement[1].

Le 9 juillet, des officiers d'artillerie et quelques-uns de leurs camarades du royal-allemand sont chassés du jardin à coups de chaises. On les eût assommés, dit Desmoulins, s'ils n'avaient pris la fuite. Dès que paraît un hussard, on crie : « Voilà Polichinelle! » et on lui lance des pierres. Une dame, un abbé, pour un mot contre Necker, sont fouettés jusqu'au sang. Ceux qui osent railler les idées et le sentiment populaires sont houspillés à coups de canne. A la porte du Caveau, on les contraint à s'agenouiller pour demander pardon. Un observateur de police, assez imprudent pour faire arrêter un particulier mal à propos, est roué de coups; puis il est plongé dans le bassin, roulé sur les cailloux, rejeté dans l'eau. On lui coupe une oreille et on le hisse sur une échelle, afin que tout le monde puisse l'y voir, haletant, sanglant, et l'y insulter. Il râle. Il meurt le lendemain de ses blessures.

Le 10 juillet, le tumulte redouble à la vue de quatre-vingts canonniers qui s'étaient échappés d'une cour de l'Hôtel des Invalides où ils avaient été enfermés. On les accueille aux cris de : « Vive le duc d'Orléans! vive le Tiers-État! » On leur verse à boire, on leur donne de l'argent, on les bourre de nourriture[2]. « Ils n'en furent pas quittes pour s'enivrer, dit Desmoulins, sûrement la plupart eurent une indigestion. »

Enfin, le 12 juillet, accourt au Palais-Royal un

1. Journal de Hardy, *Bibl. nat.*, ms. 6687, à la date.
2. Journal de Hardy, aux dates. — Correspondance de Camille Desmoulins (*Correspondance inédite*, publ. par Matton aîné), p. 19.

nouvelliste qui apprend le renvoi de Necker. Le premier qui se fit l'écho de la chute du ministre populaire fut traité d'insensé et faillit être précipité dans le bassin. C'était depuis un siècle la procédure coutumière. Quand s'élance, en proie à la plus vive surexcitation, un autre nouvelliste, dont les circonstances vont faire un grand premier rôle de la Révolution : Camille Desmoulins.

« Il était deux heures et demie, écrit-il lui-même.... Je fus porté sur une table plutôt que je n'y montai. A peine y étais-je que je me vis entouré d'une foule immense. Voici ma harangue que je n'oublierai jamais :

« Citoyens, il n'y a pas un moment à perdre. J'ar-
« rive de Versailles. M. Necker est renvoyé. Ce renvoi
« est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes.
« Ce soir tous les bataillons suisses et allemands
« sortiront du Champ de Mars pour nous égorger.
« Il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir
« aux armes, et de prendre une cocarde pour nous
« reconnaître. »

A côté de Desmoulins, l'acteur Bordier, le fameux comique des *Variétés amusantes*, qui jouait dans ce moment avec tant de succès *Arlequin dans la lune*, assistait le jeune tribun et criait encore plus fort que lui. Il fut malheureusement pendu le mois suivant à Rouen, où il entraînait la populace à piller l'hôtel de l'Intendance.

Sous l'influence des récits populaires, l'histoire tend à simplifier les faits multiples, à les synthétiser en une manifestation unique émanée d'une personnalité vibrante. Assurément Desmoulins joua son rôle dans la journée du 12 juillet; mais d'autres protagonistes

surgirent, dont l'action vint s'ajouter à la sienne et se combiner avec elle, tout en l'ignorant, ce qui ne saurait surprendre si l'on veut bien se représenter la scène.

Une relation manuscrite, attribuée à l'abbé Guillon, met en lumière un troisième nouvelliste venant à son tour annoncer le renvoi de Necker. Il s'agit d'un docteur en médecine nommé Brar. Il arrive sur les cinq heures. Il se rapproche d'un groupe de citoyens qui s'entretenaient à voix basse de la chute du financier genevois ; mais la nouvelle, disaient-ils, n'en est pas certaine.

« — Rien n'est plus vrai, s'écrie le jeune médecin. Oui, messieurs, il est parti. Réveillez-vous de votre léthargie. Le roi est en danger, il faut le sauver ! Le maréchal de Broglie le trompe indignement, ainsi que tous les autres. Je vous le dénonce ! »

Comme Brar était vêtu de noir, on le prend pour un député, on le salue de ce nom.

« — Oui, je le suis, s'écrie-t-il, en tirant son épée, et voilà mes pouvoirs ! »

« Et ce signe fut imité par une partie des citoyens qui avaient une épée [1] ».

Ce même jour, dimanche 12 juillet, « sur les cinq heures, des citoyens assemblés au Palais-Royal envoyèrent des ordres pour fermer les spectacles, ce qui fut exécuté sans réplique [2]».

Passons les événements du 14 juillet, les scènes affreuses qui eurent pour théâtre le jardin du Palais-Royal. Les faits sont trop connus pour que nous y revenions.

1. *Bibl. de la ville de Paris*, 12029.
2. *Révolutions de Paris*, numéro 1.

Le 31 juillet, on décide au Palais-Royal l'incendie de l'Hôtel de Ville, ce qui ne laisse pas d'émouvoir l'assemblée des Électeurs [1].

En août, c'est l'agitation sur la question du *veto*. L'effervescence devient si grande au Palais-Royal que M. de Vauxvilliers, président de l'Assemblée des représentants de la Commune, fait prendre des mesures spéciales par le commandant de la garde nationale [2].

Le 30 août, nos motionnaires décrètent une marche générale sur Versailles; et c'est à grand'peine si des mesures de police énergiques parviennent à l'arrêter. Ce qui n'est d'ailleurs pas pour intimider nos braves. La *Société patriotique du Palais-Royal* écrit au Président de l'Assemblée nationale qu'elle ne veut pas du *veto*. Si le *veto* passe, les propriétés du président de l'Assemblée et de tous les députés qui auront voté la loi seront incendiées. La lettre se termine par ces mots : « Songez-y et sauvez-vous ». Les secrétaires de l'Assemblée reçoivent une lettre semblable et les deux missives sont lues en séance, les délégués du Palais-Royal ayant été introduits.

Les *Révolutions de Paris* [3] décrivent la scène suivante, qui se joue au café de Foy, le 31 août au soir. « Le café était rempli de citoyens qui écoutaient avec avidité la lecture de *l'Opinion de M. Schmidt sur le veto*. Chaque phrase excitait les plus vifs applaudissements. Soudain les applaudissements se changent en cris d'indignation : « A bas! non, non, infâme! »

1. Lettre de l'Assemblée nationale (1789, 31 juill.), *Arch. nat.*, C, 28/225.
2. Lettre au comte de Saint-Priest du 30 août 1789, *Arch. nat.*, C. 86, numéro 8.
3. Numéro 8.

On lisait un plan de constitution avec *veto*, Sénat, etc. Les cris du dehors répondaient à ceux du dedans. La patrouille a cru qu'il y avait du tumulte. Elle est entrée dans le café. La vue des armes a effrayé quelques auditeurs. Ils ont cassé les carreaux pour sortir par les fenêtres. Plusieurs ont été blessés par le verre : le café a été bientôt vide.

Enfin la Commune intervint vigoureusement. Elle voyait avec douleur, disait-elle, les désordres du Palais-Royal, où l'on « profanait par des calomnies atroces et des motions sanguinaires la demeure d'un prince également chéri et honoré de la nation ». Était-ce donc pour en arriver « à faire regretter l'affreuse paix du despotisme »? « Convaincue de la nécessité d'éteindre dès sa naissance un incendie qu'on voudrait répandre dans le royaume », la Commune décidait, le 1er septembre 1789, de redoubler d'énergie pour réprimer les motions et les actes séditieux dont le Palais-Royal était le théâtre [1].

Mais on sait comment le Palais-Royal l'emporta, et que si la marche sur Versailles, résolue le 30 août, fut entravée à cette date, elle s'exécuta dans les journées des 5 et 6 octobre, suivie de toutes les conséquences que les patriotes en avaient pu espérer.

*
* *

Cependant les discussions au Palais-Royal n'étaient pas toujours aussi désordonnées. Entrons au café de Foy, le 19 décembre 1789 [2]. C'est là, dit un specta-

1. Lettre des représentants de la Commune au Président de l'Assemblée nationale, 2 sept. 1789, *Arch. nat.*, C, 32, numéro 271.
2. *Ecoutez, voyez et contristez-vous, ou douleur d'un honnête homme indigné*, s. l. n. d., in-12.

teur, que se rassemblent les nouvellistes. C'était le jour où l'Assemblée devait discuter la question des finances. « Impatient d'apprendre l'issue de cette séance fameuse, je trouve une place entre la seconde et la troisième table.... Chacun raisonnait.... »

Un petit homme, boiteux et bossu, mais qui avait de l'esprit plein sa bosse, amusait l'auditoire par ses traits piquants :

« — Qui veut faire un pari? Deux cloyères d'huîtres et une matelote au Gros-Caillou, que, de tous les plans proposés, on choisira le plus mauvais, ou tout au plus celui de Necker? »

A ces mots, se lève un grand homme sec, aux sourcils noirs, qu'il fronce d'un air terrible :

« — Pourquoi accoler le plan de Necker aux mauvais plans?

— Parce qu'il est très mauvais, reprend lentement le bossu. »

La discussion se poursuit; mais le grand homme sec ne tarde pas à s'esquiver, car la partie n'était pas égale.

Soudain, entre en coup de vent un homme vêtu de gris :

« — C'est le plan de Necker qui est adopté : vente de biens ecclésiastiques et du domaine pour quatre millions.

— Cela fait deux sottises au lieu d'une », réplique le bossu.

Et il développe son idée, cependant que le visage des uns s'illumine de joie et que celui des autres marque de l'étonnement, et qu'enfin quelques-uns montrent un front soucieux.

A ce moment paraît, très grave et digne, un parti-

culier haut de cinq pieds, huit à neuf pouces, coiffé d'une perruque blonde en bourse, vêtu de noir, avec un surtout de drap américain, une forte canne à pomme d'or à la main. Il s'assied, pose son chapeau devant lui; le haut de sa canne, placée entre ses jambes, tombe négligemment sur son bras gauche dont le coude est appuyé sur la table.

« — Oui, messieurs, dit-il c'est le plan de M. Necker qui est adopté. Vous pouvez m'en croire, je suis député. Le plan de M. Necker ne vaut rien. Toute l'Assemblée nationale en convient; mais il n'était pas possible qu'il ne fût pas adopté. »

Là-dessus les exclamations s'élèvent. Il faut des explications. Le député parle de l'héroïsme de l'Assemblée, rappelle le serment du jeu de Paume; et, brusquement, il fait une charge à fond de train contre la noblesse. « Et il s'est levé avec dignité; puis il s'est rassis. »

D'autres habitués du café l'interrogent ou exposent leurs doléances. « Un gros père, à perruque ronde à la bourgeoise, étendant ses bras de drap marron sur lesquels on voyait luire six à sept boutons de Pinsbec, demande la parole :

« — Nous payons soixante livres de droits pour une pièce de vin et le rentier en proportion; et l'on ne sait où tout cela va. »

Le pauvre député, un peu embarrassé à présent de la grandeur de son personnage, ne sait plus à qui entendre. Il dit au gros père en habit marron :

« — Faites la motion à votre district.

— A mon district? vous êtes bon! il y a là dix à douze langues qui ne déparlent pas. »

Le député répondait de son mieux à un autre inter-

pellateur, quand il fut interrompu par un jeune homme de dix-huit ans, compagnon menuisier, imberbe, habit gris en porte-manteau, manchettes et jabot cachés, un mouchoir bleu et blanc noué autour du cou, la coiffure de trois jours, sans poudre :

« — Pourquoi Paris aurait-il une forme d'administration différente de celle des autres villes du royaume? »

Le député allait risquer de nouvelles explications, mais il s'arrête aux éclats d'une voix tonitruante. Un petit homme trapu, à forte encolure, criait à tue-tête qu'il fallait faire dégorger toutes les sangsues qui avaient épuisé la France, entre autres Necker, un voleur. Puis il attaque Bailly, Mirabeau.

Et tous ces propos, du jardin et des cafés, sont recueillis par des feuilles volantes, telles que *le Babillard, journal du Palais-Royal et des Tuileries*, qui rappellent à s'y méprendre les Gazetins, cités précédemment, avec cette différence qu'ils ne sont pas rédigés par des policiers.

Les discussions ne se poursuivaient pas toujours avec autant de calme, surtout quand le marquis de Saint-Huruge, fougueux révolutionnaire et habitué du café de Valois, y prenait part. Saint-Huruge se mettait immédiatement à gesticuler, à pousser des cris et à injurier les gens. Il ne se taisait que quand on lui donnait des coups de canne [1].

Le 15 juillet 1790, on parle de la Fête de la Fédération, célébrée la veille. Un architecte déclare que, durant la cérémonie, Louis XVI « ressemblait à un

1. Ce Saint-Huruge a son dossier dans les *Archives de la Bastille* en qualité de fou. Sa famille avait été obligée, précédemment, de le faire enfermer dans un asile d'aliénés.

singe dans sa tanière ». Un autre citoyen, nommé Madelaine, va de groupe en groupe répétant partout « que le roi a figuré à la cérémonie comme un polichinelle que l'on faisait apparaître et disparaître à volonté ».

Le 28 juillet de cette même année, Alexis Nugues, chirurgien pédicure, ayant déclaré, dans le jardin au milieu d'un « peloton », que La Fayette n'était pas un patriote, une violente tempête se déchaîne. Les cannes se lèvent. Hugues est pris à la gorge par un marchand de dentelles nommé Bousquier, adjoint-député du Velay. On menace de le jeter dans le bassin, puis de le pendre; finalement, pour l'enlever aux mains de la foule qui va lui faire un mauvais parti, il est conduit devant le commissaire de police du district Saint-Roch [1].

Au lendemain du duel de Lameth et de Castries, 13 novembre 1790, l'agitation au Palais-Royal redouble d'intensité. Lameth, à ce moment très populaire, avait été blessé au bras. A l'entrée du jardin, les colporteurs criaient déjà un placard qu'ils vendaient trois liards :

« — Détail du combat qui a eu lieu hier au soir au bois de Boulogne [2] !... »

Des motionnaires montés sur des chaises excitaient le peuple. Le café du Caveau était plein de bruit. L'hôtel de Castries fut pillé.

Sur les cinq heures du soir, un chef d'escadron, nommé d'Aymar, flanait dans le jardin, quand une voix, derrière lui, s'éleva d'un groupe considérable,

1. *Arch. de la Préfecture de police*, procès-verbaux des commissaires de police (Butte des Moulins).

2. Halem (éd. Arthur Chuquet), p. 338.

disant que M. de Castries s'était battu deux contre un', avec M. de Lameth. Aymar se retourne pour protester et déclarer qu'on a dû prendre pour combattant M. d'Ambly, témoin de M. de Castries.

Sur quoi une femme affirme à haute voix que M. de Castries avait empoisonné son épée. Et d'Aymar de répliquer sur le même ton :

« — Pour tenir un tel propos, il faut être ou innocent ou imbécile. »

Il n'avait pas achevé ces mots que la foule hurlait : « Au bassin! au bassin!

L'exécution eût suivi de près, si un détachement de la garde nationale n'était intervenu à temps, pour tirer M. d'Aymar des mains qui s'apprêtaient à le saisir [1].

Le 22 novembre suivant, l'administration de police renouvelait, au commissaire de la section du Palais-Royal, l'ordre de redoubler de vigilance, pour le maintien de la tranquillité publique, que les motionnaires du jardin et des cafés ne cessaient de compromettre par leurs violences croissantes [2].

Les premiers nouvellistes qui firent connaître la fuite de Varennes furent presque étouffés par la foule se pressant autour d'eux. Ce fut aussitôt, dans tout le jardin, un effroyable tumulte, un redoublement de fureur et d'injures. Un professeur de mathématiques pérorait dans un groupe d'ouvriers :

« — Louis XVI est un imbécile ou un scélérat! »

Un gagne-deniers, sorti de prison, vociférait : « Le

1. Déclaration de L.-Esprit d'Aymar, en date du 13 nov. 1790. *Arch. de la Préfecture de police*, procès-verbaux des commissaires (Butte des Moulins).

2. 1790, 22 nov., *Arch. de la Préf. de police*.

roi est un gueux, un coquin! » Il se vantait d'aller, le soir même, incendier la ville.

Puis la fusillade du Champ de Mars (17 juillet). On imagine quel fut, dès le soir, l'aspect du Palais-Égalité. Le lendemain les rumeurs les plus folles étaient propagées par des nouvellistes exaltés. Le 19 juillet, une cuisinière, la femme Lorrain, au milieu d'une foule de peuple, tenait des discours « très incendiaires et fort dangereux ». Elle montrait la voie à Théroigne de Méricourt; mais elle eut moins de succès, on la mit en prison [1]. Le même jour, une autre femme tonnait contre la municipalité, la garde nationale et l'Assemblée. Seuls Reubell, Danton et Marat trouvaient grâce à ses yeux.

Le 4 juillet 1791, M. de Ségur s'était hasardé à déclarer sous une tente, près du bassin, qu'il rentrait d'un voyage en province et que, sur 89 départements il y en avait au moins 83 qui étaient mécontents de la constitution nouvelle; et qu'il y avait des abus sous l'ancien régime, mais qu'il y en avait beaucoup plus depuis qu'il était tombé.

Un jeune homme interrompt :

« — Il n'y a qu'un j...-f... pour parler ainsi! »

Ségur réplique :

« — Celui qui me traite de j...-f... n'a qu'à me suivre! »

Et le peuple de se ruer sur l'imprudent. Ségur ne dut la vie qu'à l'intervention classique de l'autorité. Entraîné au commissariat de police, comme perturbateur du repos public, il fut relâché, lorsque l'attroupement se fut dissipé [2].

1. *Arch. de la Préf. de police.* Section de la Butte des Moulins, à la date.
2. *Ibid.*

Pierre Huret, ancien receveur des tailles, se trouvait au Palais-Royal, auprès d'un groupe de femmes qui bavardaient avec animation, quand un particulier, inconnu de tous, vint se placer parmi elles et déclara qu'il allait lire un papier « rempli de vérité », *l'Ami du peuple* du sieur Marat. Au grand étonnement de l'excellent Huret, les femmes mirent fin tout aussitôt à leur léger papotage. Debout sur une chaise l'homme lisait au milieu d'un silence profond. Tout à coup sa voix s'éleva :

« — La reine est une p.... »

« Le mot n'est pas écrit dans la feuille, ajouta-t-il, mais quelqu'un serait-il assez osé pour nier mon assertion? »

Arrivé à un passage concernant Barnave et Lameth, le lecteur déclara que ces deux députés étaient de mauvais citoyens, « dont la conduite était remplie de détours ténébreux ». Quand il fut question de Bailly et de Lafayette, il les appela des traîtres. Bailly était un vil courtisan qu'il avait connu, trois ans passés, en guenilles. « Tout serait perdu si tant de crimes n'étaient promptement châtiés! »

A ces mots l'auditoire, estimant que l'orateur allait un peu loin, l'interrompit, et réclama son arrestation avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à l'applaudir. Le nouvelliste, nommé Vallée, fut effectivement arrêté et conduit au commissariat de police; puis, les petites dames reprirent le cours de leurs petites confidences, que venait d'interrompre la prose du citoyen Marat[1].

Souvent, le public se contentait de renverser le

1. 26 juin 1791, *Arch. de la Préf. de police*, section de la Butte des Moulins.

nouvelliste de la chaise où celui-ci s'était juché; comme il advint, le 13 juillet 1791, d'un particulier qui s'était mis à lire un éloge de Louis XVI. Aux mots : « Le roi ne s'attendait pas à avoir affaire à des ingrats... », vlan! il s'effondra, parmi des huées formidables, et n'eut que le temps d'aller chercher asile dans le pavillon du café de Foy [2].

On cite ces épisodes entre mille autres, dont les procès-verbaux sont restés. Les nouvellistes montent sur des chaises. Ils lisent, avec des frémissements dans la voix, les pages enflammées d'une feuille révolutionnaire, surtout de *l'Ami du peuple*, en les accompagnant des commentaires les plus violents : discours et lectures de gazettes qui se continuent fort avant dans la nuit. Et le motionnaire, debout sur sa chaise, tient lui-même la chandelle dont il éclaire son journal.

Quelques nouvellistes, pour s'adresser de plus haut à un cercle plus étendu, empilent plusieurs chaises l'une sur l'autre. Et parfois un remous de la foule fait choir le fragile échafaudage, inopinément, au milieu d'une période éloquente. Encore l'orateur doit-il s'estimer heureux si, dans sa chute, il ne s'est pas cassé le nez.

En pleine tourmente, quelques particuliers ont le courage d'affirmer leur foi royaliste. Ce sont les « chevaliers de la contre-révolution ». La rotonde du café de Foy est devenue « le réceptacle de l'aristocratie ». La discussion ne tarde pas à dégénérer en dispute, les arguments en injures. On en vient aux mains. Les cannes sont levées, les poignards sortent

2. 13 juillet 1791, *Arch. de la Préf. de police*, Butte des Moulins.

de leurs gaines. C'est une mêlée où le sang coule. La garde nationale de Saint-Roch, accourue pour rétablir l'ordre, est malmenée. Puis les violents prennent définitivement le dessus. « Les orateurs font preuve de patriotisme en mettant en avant la motion de chasser du Palais-Royal tous les aristocrates[1]. » Les listes de proscription circulent[2]. Autour des tables du café de Foy, entre deux verres de limonade, on décide de la vie et de la mort des plus honnêtes citoyens.

« Samedi dernier, à cinq heures du soir, écrit un négociant nommé Minier, en traversant le Palais-Royal, je fus accosté par un habitué de ce jardin. Il me demanda si j'allais signer la pétition qui était chez les notaires de Paris, et dont le résultat devait faire pendre ce coquin de Pétion. Il m'ajouta que tous les honnêtes gens du Palais-Royal y allaient par trois et quatre cents à la fois[3]. »

En avril 1791, l'administration constate que le Palais-Royal est envahi « par un nombre effroyable de vagabonds et de gens sans aveu, dont la licence n'a plus de bornes ». Maîtres absolus du pavé, ils font main basse sur les montres, mouchoirs et portefeuilles, et, pour distraire l'attention, fouettent en public la première fille qu'ils rencontrent[4].

Ce sont les soirées sanglantes. A la lueur vague qui sort des arcades, à la flamme vacillante des lampions placés au pied des arbres dans les allées, les filles dansent, cadençant leurs pas au rythme de gaies chansons; et, sous les tentes, les consommateurs

1. Chamfort, dans les Variétés (anonymes) de la *Gazette nationale*.
2. 22 nov. 1790. — *Bibl. nat.*, ms. nouv. acq. franç. 2666, f. 188.
3. *Arch. nat.*, D, XI, 14/60.
4. Tuetey, II, ij.

causent avec animation en prenant des bavaroises. « Les propositions de la débauche, dit Chamfort, auprès du tréteau d'un motionnaire. » Un orateur s'écriait aux Jacobins, le 1er août 1792 : « La patrie est en danger et, de tous côtés, dans cette ville, on ne s'occupe que de plaisirs, de fêtes, de bals. Parmi ces derniers, il en est un qui devrait être particulièrement proscrit dans ces jours de surveillance, c'est celui qui a lieu tous les jours depuis dix heures jusqu'à minuit au Palais-Royal. C'est le rassemblement de tout ce qu'il y a d'hommes pervers et de femmes corrompues ! » Tout à coup des roulements de tambour, des cris de victoire : les torches grésillent, éclairant de leur mouvante lueur une tête sanglante aux traits crispés, fichée au bout d'une pique. « Laissez passer la justice du peuple ! » crie, d'une voix avinée, un homme haut de six pieds, qui marche en tête du cortège, l'air magnifique. Et, à vingt pas, la patrouille du soir, en uniforme, indifférente, mais grave, solennelle, avec le sentiment du devoir accompli, se promène consciencieusement.

Au 10 août 1792, écrit Gorani, « entre dix et onze heures du matin, je traversais le jardin du Palais-Royal, pour abréger mon chemin, et, au moment où j'y pensais le moins, voilà une foule de gens armés, ayant à leur tête Mlle Théroigne de Méricourt, habillée en amazone, chaussée de bottes et portant un sabre à la main ».

Elle monte sur une banquette, harangue la multitude :

« — C'en est fait de la liberté, si on ne détruit pas cette race de vipères qui siège aux Tuileries ! »

« Hommes, femmes, tout le monde, de gré ou de

force, court derrière l'amazone.... On court jusqu'au Carrousel. »

La fin d'une monarchie.

*
* *

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les nouvellistes aient joui, pendant la période révolutionnaire, d'une plus grande liberté de parole que sous Louis XIV et sous Louis XV. En 1790-1791, la délation est de toutes les heures. Elle est à l'ordre du jour. C'est une vertu civique. L'Assemblée nationale, qui siège à Versailles, l'Assemblée des Électeurs qui prend séance à l'Hôtel de Ville, ont l'épiderme plus sensible que ne l'ont eue les rois déchus. Innombrables sont les procès-verbaux dressés contre les particuliers arrêtés et traduits devant les commissaires de police pour intempérance de langue, puis condamnés à l'amende ou à la détention [1].

Car il arrive que l'arme de l'outrage et de la calomnie se retourne contre ceux qui l'emploient. Les Jacobins sont attaqués à leur tour. Ils en sont surpris. L'un d'eux est « traité ignominieusement au Palais-Royal, on le brûle en effigie ». Robespierre s'écrie aux Jacobins :

« — Il y a des hommes qui fabriquent des faux pour venir les dénoncer [2]! »

Robespierre en est indigné.

Enfin le Palais-Royal lui-même est compris tout

1. Un grand nombre d'entre eux sont analysés dans le recueil de M. Tuetey.
2. 27 octobre 1792.

entier dans une de ces délations qui furent le caractère et le fléau de l'époque. Mais avec quel éclat n'est-il pas susceptible de présenter sa défense?

« Le Palais-Royal, un des principaux moteurs de la Révolution, » est inculpé de faire fermenter les têtes, de les exciter aux exécutions sanguinaires, de méconnaître les lois. »

Le Palais-Royal repousse ces calomnies en montrant l'œuvre glorieuse qu'il a réalisée :

« C'est au Palais-Royal que se sont faites les motions salutaires, celle de fermer les spectacles après le renvoi de Necker, celle de prendre les armes pour s'opposer aux moyens atroces médités par les ennemis de la Nation.

« C'est du Palais-Royal qu'est sorti le plan de s'emparer de la Bastille et de la démolir, d'intercepter les courriers de police.

« C'est là qu'ont été dénoncés les suspects.

« C'est au Palais-Royal qu'on voit chaque jour les honnêtes et bons citoyens s'occuper à faire tout rentrer dans le bon ordre[1]. »

Et au moment où le Palais-Royal pouvait parler ainsi, on n'était encore qu'au 23 août 1789.

Depuis, tous les grands mouvements révolutionnaires, les journées des 5 et 6 octobre, le 10 août, recevront du Palais-Royal leur impulsion.

Le Palais-Royal n'envoyait-il pas à l'Assemblée nationale des délégués et ceux-ci n'y prenaient-ils pas la parole comme les députés eux-mêmes[2]?

Aussi bien nul ne songe à contester ces titres

1. Délibéré le 23 août 1789, *Réclamation du Palais-Royal*, s. l. n. d., in-16.
2. Rivarol, *Journal politique*, nº 2.

de gloire aux nouvellistes illustrés par Camille Desmoulins et par Bordier, qui tenait aux Variétés amusantes avec tant d'éclat le rôle d'*Arlequin dans la lune*.

*
* *

Voisins du Palais-Royal, ceux de leurs confrères qui se groupaient sur la terrasse des Feuillants ne laissèrent pas, quoique moins bruyants, de jouer leur rôle, eux aussi. Et ce rôle devint important quand l'Assemblée nationale fut venue siéger aux Tuileries.

Le café de la Terrasse, qui avait servi durant le XVIIIe siècle aux gaies rencontres d'amoureux, se transforme en une manière de club [1]. Les nouvellistes, après y avoir lu les feuilles du jour, en dissertent avec animation. D'autres surviennent avec des informations inédites qu'ils ont reçues, qui de province, qui de l'étranger.

Ces discussions se déroulent surtout devant le café, à l'extérieur, à la terrasse, comme nous dirions aujourd'hui. L'auteur de *la Tasse de café sans sucre*, en a esquissé l'amusant tableau.

Des nouvellistes arrivent, apportant des détails sur l'aventure de l'évêque de Châlons, qui avait été conduit au corps de garde et de là au district, sous les insultes du peuple. Puis la conversation changea. « Un petit homme, à perruque ronde, appuyé sur une canne à bec de corbin, ayant le costume, le maintien, et le style d'un habitué de café », déclare d'un ton important :

1. *La Tasse de café sans sucre*, s. l. n. d. (1789), in-12.

« — Vous avouerez, messieurs, que la destination de ce quartier a successivement varié. Nous y avons d'abord été étourdis du cri des paons de M. de Beaujeu, puis des aboiements des chiens de M. de Lambesc, auxquels ont succédé les hennissements des chevaux de M. de Vil-Mott. Aujourd'hui nous sommes émerveillés des mouvements oratoires de nos sénateurs.... »

Entre Target, qui sera proclamé demain « le Père de la Constitution ». Une vive discussion s'engage entre lui et un aristocrate, au milieu d'un fort « peloton ». Un autre député à la Constituante y prend part, Desmeuniers. Intervient à son tour un petit abbé qui peste contre « l'aristocratie, les aristocrates, les nobles, le clergé, les riches et tous ceux qui, dans l'ancien ordre de choses avaient quelque supériorité ». C'est Poncelin de La Roche-Tilhac qui allait se rendre célèbre dans le journalisme révolutionnaire.

Le Babillard cite, parmi les principaux nouvellistes et motionnaires des Feuillants, un certain de la Montagne, fougueux anticlérical. La Montagne s'enorgueillit, dans la suite, d'avoir été l'un des premiers à demander que l'on chassât de France tous les prêtres réfractaires. Vient ensuite un facteur des Invalides, nommé Cordier. Celui-ci a l'élocution facile et pérore habituellement au milieu des groupes de dames qui vont chaque jour prendre l'air sur la terrasse. Et chacune de ses tirades de se clore comme d'un refrain :

« — Qu'en dites-vous, mesdames ? »

Et mesdames d'applaudir [1].

1. *Le Babillard*, n° 4.

Le 23 septembre 1790, on était groupé sur la terrasse des Feuillants, à écouter « la lecture du *Postillon*, qui se faisait au café », quand un particulier, commentant les idées qui s'y trouvaient exposées, déclara qu'on dupait le peuple et que la Constitution ne serait pas votée avant vingt ans. Ce fut un scandale; car la Révolution ne pouvait tolérer la même liberté de langage que l'ancien régime. L'auteur de ces « propos séditieux » fut immédiatement conduit au poste. C'était un bourgeois de Paris, Pierre-Joseph Geñiès. Celui-ci dut s'estimer heureux d'avoir pour parent le député Feydel, qui vint le réclamer.

Le 29 juillet 1791, c'était un médecin des épidémies en Bretagne, Désiré Putod, portant l'habit militaire, qui s'écriait :

« — Nous avons juré d'être fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi, et surtout au Roi. Je suis Breton. Nous sommes 40 000 de mon parti. Nous le défendrons et moi je suis dans le cas de faire passer le goût du pain à celui qui dirait le contraire! »

Il était très exalté. Il découvrait sa poitrine à nu, « pour montrer au public que si on voulait sa vie, il l'offrait ».

Un de ses auditeurs, le sieur Grenier, lui fit observer que l'Assemblée nationale avait décrété le serment que devait prêter tout bon citoyen :

« Nous jurons d'être fidèles à la Nation et à la Loi.

— Bas, bas, les décrets de l'Assemblée! s'écria le Breton, je ne connais que le Roi ! »

Là-dessus, Grenier alla requérir la force publique, et Putod dut comparaître devant le commissaire du quartier [1].

1. *Arch. de la Préf. de police.* Section de la Butte des Moulins, à la date.

L'Assemblée nationale avait en effet la peau des plus chatouilleuses. A tout instant, les commissaires informent au sujet de « propos séditieux » tenus sur la terrasse des Feuillants. Les commissaires, dans leurs interrogatoires, en arrivent à demander aux inculpés « s'ils se sont permis de parler de l'Assemblée nationale [1] ».

Le 2 septembre 1790, une vive émotion se produisit parmi les nouvellistes des Tuileries, « par suite des nouvelles reçues de Nancy ». Sur la proposition de Dupont de Nemours, les députés s'empressèrent de décréter qu'il serait ordonné aux tribunaux d'informer et aux officiers municipaux de veiller plus soigneusement au maintien de l'ordre [2].

Le 25 février, l'effervescence sur la terrasse des Feuillants est plus vive encore. Des nouvellistes y viennent annoncer l'arrestation de Mesdames de France à Arnay-le-Duc ; d'où un attroupement considérable de gens de toutes conditions, hommes et femmes. De ce jour, le corps municipal décide de faire garder la terrasse du château des Tuileries, pour prévenir le retour du tumulte « scandaleux » qui s'est produit jusque sous les fenêtres du Roi [3].

Le 30 avril 1791, des ordres sont donnés pour maintenir la force armée, particulièrement dans le « quartier des Tuileries et du Palais-Royal, où l'on peut tenter de faire du désordre ».

1. Interrogatoire de Pierre Lions, du 30 juillet 1790, par le commissaire de la Butte des Moulins, aux *Arch. de la Préf. de police*.

2. *Arch. nat.*, C, 41/407.

3. Lettre de Bailly à La Fayette du 26 févr. 1791, *Bibl. nat.*, ms. franç. 11697, f. 126. *Journal de Paris*, 179, n° 56, p. 28.

*
* *

Aux Cordeliers les propos étaient beaucoup plus violents encore; mais les Cordeliers étaient plus éloignés de ces Messieurs de l'Assemblée. Puis, les nouvellistes des Cordeliers s'exprimaient avec une telle énergie que MM. les députés en étaient impressionnés. Nous ne prétendons pas que le fameux club des Cordeliers, qui dirigea trop longtemps la Révolution par la délation et la terreur, soit sorti directement des assemblées de nouvellistes, fidèles habitués du vieux cloître; mais on n'a pas oublié que, dès le commencement du XVIIIe siècle, les nouvellistes des Cordeliers sont signalés comme les plus violemment hostiles au pouvoir établi et à l'ordre social. Cette action, en se continuant pendant près d'un siècle, ne tarda pas à pénétrer le quartier avoisinant Or le réfectoire de ce même couvent fut affecté, en 1789, à l'assemblée des Électeurs du premier degré pour la circonscription du district des Cordeliers.

Les journées du 1er et du 3 octobre avaient vu à Versailles le fameux banquet des gardes du corps, auquel la présence de Marie-Antoinette avait donné une si retentissante et si néfaste sanction. « Tout ce qu'il y a d'observateurs (nouvellistes) patriotes à Versailles partirent eux-mêmes pour porter ces nouvelles à Paris ou du moins firent porter leurs dépêches contenant ces détails. »

« M. Marat (des Cordeliers) court à Versailles, revient comme l'éclair, fait à lui seul autant de bruit que les quatre trompettes du jugement dernier et nous crie :

« — O morts, levez-vous! »

Danton, de son côté, sonne le tocsin aux Cordeliers. Le dimanche, ce district désormais fameux, affiche son manifeste, et, dès ce jour même, l'avant-garde de l'armée parisienne marche sur Versailles.

C'est à la date du 5 août 1790, que la *Chronique de Paris* annonce la constitution en club du district des Cordeliers [1].

*
* *

Avec la Révolution s'épanouit la liberté de la presse, sous cette seule réserve que, du jour où les Jacobins furent devenus les maîtres, on coupa la tête à ceux qui s'exprimaient d'une manière qui ne convenait pas. Du moins, en flattant les maîtres du jour, put-on publier toutes les gazettes que l'on voulut et les répandre à profusion. Ainsi le journalisme prit en peu d'années l'essor que l'on sait. La première conséquence d'une extension aussi prompte fut la disparition des nouvellistes. Grâce aux ressources matérielles dont il disposa, le journalisme eut une sûreté d'information et une rapidité de diffusion que les nouvellistes, malgré toute leur activité, n'avaient pu atteindre.

Une autre conséquence de l'avènement du journalisme fut de faire disparaître l'opinion publique, dont les nouvellistes s'étaient faits les multiples échos, avec tant de vivacité, d'esprit et de belle humeur. Cette causerie générale, propagée par toute la France, qui en faisait comme un salon dont les hôtes

1. Bougeart, *les Cordeliers* (Caen, 1891, in-8), p. 82.

paraissaient se connaître; cette causerie incessante qui pénétrait dans les boudoirs, les cafés, les académies, régnait dans les promenades et jusque dans les assemblées de village; où l'on s'informait spontanément auprès de son voisin des événements du jour, où l'on échangeait avec lui impressions et pensées, cette causerie à la fois intime et publique, tomba peu à peu; car, matin et soir, chacun va trouver dans son journal les nouvelles les plus récentes et des jugements tout faits.

L'ancien régime avait été gouverné par l'opinion publique; dans la France qui sort de la Révolution, c'est la presse qui va régner. Et d'ailleurs la presse ne se serait-elle pas développée, que cet échange des nouvelles, des sentiments, des idées, sur les hommes et les choses, eût été impossible dans la société du XIXe siècle. Au vieux temps, tous les Français en se rencontrant étaient d'accord sur les faits qui servaient de base à leur vie commune : ils étaient catholiques et unanimement dévoués à leurs institutions séculaires. C'était en toute confiance qu'ils s'abordaient pour causer des affaires publiques; gaîment ils échangeaient leurs pensées, leurs craintes et leurs espoirs, dans la certitude qu'ils ne se heurteraient pas à des dogmes inviolables aux yeux des uns ou des autres.

Le pouvoir royal, l'autorité religieuse, la juridiction parlementaire, les constitutions municipales et corporatives, ne pouvaient être mis en question; seuls les hommes étaient discutés. C'est ce qui frappe tant quand on suit les écrivains du temps à la promenade ou au café. Nous avons vu plus haut que les dissentiments commencent à s'accuser dans le courant du XVIIIe siècle. On voit alors se former parmi les

nouvellistes un parti de républicains. Puis ces divergences deviennent de plus en plus graves, douloureuses. C'est sur les croyances qui sont l'essence même de la vie, sur les principes qui doivent servir de fondement à la société, que les Français sont aujourd'hui divisés profondément, et sans doute à jamais. Entre gens qui ne se connaissent pas, la conversation ne peut plus être que banale et indifférente. On témoignera même d'une confiance plus grande, d'un plus facile abandon avec l'étranger, qu'avec le compatriote; car on sait par avance que, si ces dissentiments surgissent, ils seront, avec l'étranger, moins aigus et moins douloureux et toucheront moins profondément. C'est ainsi que, de jour en jour, chacun de nous se mure plus étroitement dans sa vie privée. Le développement de l'opinion publique n'est plus possible en France.

Puisse du moins la presse suffire à la grande tâche qui lui incombe, la remplir avec noblesse de cœur, sincérité et désintéressement!

TABLE DES GRAVURES

Les Nouvellistes, gravure anonyme du XVIIIe siècle. Frontispice.

Les Nouvellistes dans la Galerie du Palais (1663)... 67

La Galerie du Palais, par Abraham Bosse.......... 120-121

La Galerie du Palais-Royal (camp des Tartares), par Debucourt (1787)............................ 194-195

L'arbre de Cracovie............................ 211

Les Nouvellistes au café, par Gabriel de Saint-Aubin (1752).. 219

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le manque de nouvelles 1
II. — Nouvellistes d'État, de Parnasse et de ruelles. 23
III. — Nouvellistes de plein vent 43
IV. — Les spécialistes 67
V. — Bureaux et pelotons 83
VI. — Le Pont-Neuf 103
VII. — La Galerie du Palais 115
VIII. — Les Célestins et les Cordeliers 133
IX. — Le Luxembourg 145
X. — Les Tuileries 163
XI. — Métra 185
XII. — Le Palais-Royal 195
XIII. — Les cafés 219
XIV. — Les policiers 243
XV. — L'opinion publique 263
XVI. — Les patriotes 277
XVII. — Préludes 285
XVIII. — La Révolution 297

933-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-04.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

FORMAT IN-16, BROCHÉ

ROMANS, NOUVELLES, ŒUVRES DIVERSES

1re SÉRIE, A 3 FR. 50 LE VOLUME

About (Edm.) : *Alsace* (1871-1872); 8e édition. 1 vol.
— *La Grèce contemporaine;* 11e édit. 1 vol.
— *Le turco. — Le bal des artistes. — Le poivre. — L'ouverture au château. — Tout Paris. — La chambre d'ami. — Chasse allemande. — L'inspection générale. — Les cinq perles;* 7e édit. 1 vol.
— *Madelon;* 11e édit. 1 vol.
— *Théâtre impossible;* 2e édit. 1 vol.
— *L'ABC du travailleur;* 5e édit. 1 vol.
— *Les mariages de province;* 9e édit. 1 vol.
— *La vieille roche :*
1re partie : *Le mari imprévu;* 6e édit. 1 vol.
2e partie : *Les vacances de la comtesse;* 5e édit. 1 vol.
3e partie : *Le marquis de Lanrose,* 4e édit. 1 vol.
— *Le fellah;* 6e édit. 1 vol.
— *L'infâme;* 3e édit. 1 vol.
— *Le roman d'un brave homme;* 53e mille. 1 vol.

Barine (Arvède) : *Portraits de femmes* (Mme Carlyle. — George Eliot. — Une détraquée. — Un couvent de femmes en Italie au XVIe siècle. — Psychologie d'une sainte). 2e édit. 1 vol.
— *La jeunesse de la Grande Mademoiselle* (1627-1652). 1 vol.

Ouvrages couronnés par l'Académie française.

— *Essais et fantaisies.* 1 vol.
— *Princesses et grandes dames;* 3e édit. 1 vol.
— *Bourgeois et gens de peu.* 1 vol.
— *Névrosés.* 1 vol.
— *Saint François d'Assise* et la Légende des trois compagnons. 1 vol.

Cherbuliez (V.), de l'Académie française : *Le comte Kostia;* 15e édit. 1 v.
— *Prosper Randoce;* 5e édit. 1 vol.
— *Paule Méré;* 7e édit. 1 vol.
— *Le roman d'une honnête femme;* 13e édit. 1 vol.
— *Le grand œuvre;* 4e édit. 1 vol.
— *L'aventure de Ladislas Bolski;* 9e éd. 1 vol.
— *Meta Holdenis;* 7e édit. 1 vol.
— *Miss Rovell,* 12e édit. 1 vol.
— *Le fiancé de Mlle Saint-Maur;* 6e éd. 1 vol.
— *Samuel Brohl et Cie;* 8e édit. 1 vol.
— *L'idée de Jean Têterol;* 9e édit. 1 vol.
— *Amours fragiles;* 4e édit. 1 vol.
— *La ferme du Choquard;* 9e édit. 1 vol.
— *Olivier Maugant;* 7e édit. 1 vol.
— *La bête;* 8e édit. 1 vol.
— *La vocation du comte Ghislain;* 6e édit. 1 vol.
— *Une gageure;* 7e édit. 1 vol.
— *Après fortune faite;* 2e édit. 1 vol.
— *Profils étrangers;* 2e édit. 1 vol.
— *L'Espagne politique* (1868-1873). 1 vol.
— *L'art et la nature.* 1 vol.
— *Jacquine Vanesse.* 1 vol.

Cottin (P.) et **Hénault** (M.) : *Mémoires du sergent Bourgogne;* 3e édit. 1 vol.

Coynart (Ch. de) : *Une sorcière au XVIIIe siècle.* Marie-Anne de la Ville (1680-1725.) 1 vol.
— *Les malheurs d'une Grande Dame sous Louis XV.* 1 vol.

Daudet (Ernest) : *Le Roman d'un Conventionnel,* Hérault de Seychelles. 1 vol.

Du Camp (M.), de l'Académie française : *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie;* 8e édit. 6 vol.

Du Camp (M.) (suite) : *Les convulsions de Paris;* 7e édit. 4 vol.
— *La charité privée à Paris;* 5e édit. 1 vol.
— *La croix rouge de France.* 1 vol.
— *Souvenirs littéraires.* 2 vol.
— *Le crépuscule;* 2e édit. 1 vol.

Dugard (M.). *La société américaine;* 2e édit. 1 vol.

Ferry (G.) : *Le coureur des bois;* 13e éd. 2 vol.
— *Costal l'Indien;* 6e édit. 1 vol.

Filon (A.) : *Violette Mérian;* 2e éd. 1 v.
— *Mérimée et ses amis.* 1 vol.
— *La caricature en Angleterre.* 1 vol.

Funck-Brentano : *Légendes et archives de la Bastille;* 4e édit. 1 vol.
— *Le drame des poisons;* 4e édit. 1 vol.
— *L'affaire du Collier.* 1 vol.
— *La mort de la reine.* 1 vol.

Gebhart (E.) : *d'Ulysse à Panurge.* Contes héroï-comiques. 1 vol.

Larchey (L.) : *Les cahiers du capitaine Coignet* (1776-1850). 1 vol.

Larchey (L.) (suite) : *Journal du canonnier Bricard* (1792-1802). 1 vol.

Liégeard (S.) : *Les grands cœurs*, poésies. 1 vol.
— *Au caprice de la plume.* 1 vol.
— *Rêves et combats.* 1 vol.

Lynch (Miss Anna) : *Histoire très véridique d'une petite fille.* 1 vol.

Mézières (A.), de l'Académie française. *Hors de France;* 2e édit. 1 vol.
— *Morts et vivants.* 1 vol.

Michelet (J.) : *L'oiseau;* 17e édit. 1 vol.

Millet (P.) : *La France provinciale.* Vie sociale. — Mœurs administratives. 1 v.
— *Souvenirs des Balkans.* 1 vol.

Ralston : *Contes populaires de la Russie.* 1 vol.

Rosebery (Lord) : *Napoléon*, la dernière phrase. 1 vol.

Saintine (X.-B.) : *Picciola;* 54e éd. 1 v.
— *Seul!* 6e édit. 1 vol.

Valbert : *Hommes et choses d'Allemagne.* 1 vol.
— *Hommes et choses du temps présent.* 1 vol.

Verconsin : *Saynètes et comédies.* 2 vol.

2e SÉRIE, A 3 FR. LE VOLUME

Du Mesnil (A.) : *Souvenirs de lectures.* 1 vol.

Erckmann-Chatrian : *L'ami Fritz;* 15e édit. 1 vol.

Galdos (P.) : *Miséricorde*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

Pereda (J.-M. de) : *Sotileza*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

Tolstoï (comte) : *La guerre et la paix* (1805-1820). Roman historique traduit par une Russe; 11e édit. 3 vol.
— *Anna Karénine.* Roman traduit du russe; 12e édit. 2 vol.
— *Souvenirs.* 3e édit. 1 vol.

3e SÉRIE, A 2 FR. LE VOLUME

About (Edm.) : *Germaine;* 65e mille. 1 vol.
— *Le roi des montagnes;* 83e mille. 1 vol.
— *Les mariages de Paris;* 84e mille. 1 vol.
— *L'homme à l'oreille cassée;* 51e mille. 1 vol.
— *Maître Pierre;* 11e édit. 1 vol.
— *Tolla;* 55e mille. 1 vol.

About (suite) : *Trente et quarante.* — *Sans dot.* — *Les parents de Bernard;* 46e mille. 1 vol.

Énault (L.) : *Histoire d'amour.* 1 vol.

Gérard (J.) : *Le tueur de lions;* 14e édit. 1 vol.

Joliet (Ch.) : *Mille jeux d'esprit;* 5e édit. 1 vol.
— *Nouveaux jeux d'esprit.* 1 vol.

Zaccone : *Nouveau langage des fleurs*, avec 12 gravures en couleur. 1 vol.

4e SÉRIE, A 1 FR. LE VOLUME

Arnould (A.) : *Les trois poètes*. 1 vol.

Barnum : *Les millions de Barnum*. 1 vol.

Bernardin de Saint-Pierre *Paul et Virginie*. 1 vol.

Berthet (Élie) : *Les houilleurs de Polignies;* 7e édit. 1 vol.

Chapus (E.) : *Le turf;* 2e édit. 1 vol.

Duruy (G.) : *Victoire d'âme*. 1 vol.

Énault (L.) : *Les perles noires;* 3e édit. 2 vol.

— *Un amour en Laponie ;* 2e édit. 1 vol.

— *Le baptême du sang ;* 2e édit. 2 vol.

— *L'amour et la guerre*. 2 vol.

— *Pour un*. 1 vol.

— *Un drame au Marais*. 1 vol.

Filon (A.) : *Contes du centenaire*. 1 vol.

Guizot (F.) : *L'amour dans le mariage;* 12e édit. 1 vol.

— *Edouard III et les Bourgeois de Calais;* 7e édit. 1 vol.

Houssaye (Arsène) : *Galerie de portraits du dix-huitième siècle :* **Sculpteurs. — Peintres. — Musiciens.** 1 v.

Las Cases : *Souvenirs de l'Empereur Napoléon Ier;* 8e édit. 1 vol.

Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol.

Topffer (R.) : *Nouvelles genevoises*. 1 vol.

— *Rosa et Gertrude*. 1 vol.

— *Le presbytère*. 1 vol.

— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.

Trognon : *Histoire de France*. 5 vol.



PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

PREMIÈRE SÉRIE

Format in-16, illustré, à 3 fr. 50 le volume broché.
Relié en percaline, tranches dorées, 5 fr.

Armand-Blanc (May) : *Bibelot.* 1 vol. avec 44 gravures.
— *La maison des roses.* 1 v. avec 26 grav.
Beauregard (G. de) : *Ordre du roi.* 1 vol. avec 58 gravures.
Bovet (Mlle de) : *Le beau Fernand.* 1 vol. avec 40 gravures.
Caro (Mme E.) : *Aimer c'est vaincre.* 1 vol. avec 40 grav.
Crawford (Marion) : *Insaisissable amour.* 1 vol. avec 64 gravures.
— *Le baiser sur la terrasse.* 1 vol. avec 60 gravures.
Deschamps (F.) : *Au lys d'argent.* 1 v. avec 38 gravures.
Dourliac (A.) : *Le supplice d'une mère.* 1 vol. avec 35 gravures.
— *Liette.* 1 vol. avec 35 gravures.
Filon (Aug.). *Micheline.* 1 v. avec 15 grav.
Fogazzaro : *Un petit monde d'autrefois.* 1 vol. avec 56 gravures.
Harraden (Béatrice) : *L'oiseleur.* 1 vol. illustré de 40 gravures.
Legrand (Mlle B.) : *L'eau dormante.* 1 vol. avec 30 gravures.
— *L'amour fait peur.* 1 v. avec 35 grav.
Lescot (Mme) : *Un peu, beaucoup, passionnément.* 1 vol. avec 38 gravures.
— *Fêlure d'âme.* 1 vol. avec 36 grav.
— *Vaines promesses.* 1 vol. illustré de 48 gravures.
Longard de Longgarde (Mme) : *Une reine des fromages à la crème.* 1 vol. avec 47 gravures.
— *Jouets du destin.* 1 vol. avec 44 grav.
— *Une réputation sans tache.* 1 vol. avec 44 gravures.
Morel (Jacques) : *Muets aveux.* 1 vol. avec 30 gravures.
Pape-Carpantier (Mlle) : *Kernevez.* 1 vol. illustré de 36 gravures.
Rosny (J.-H.), de l'Académie des Goncourt : *Les Retours du cœur.* 1 vol. illustré de 56 gravures.
Winter (J.-S.) : *Mademoiselle Mignon.* 1 vol. illustré de 56 gravures.

DEUXIÈME SÉRIE

Format petit in-16, à 2 fr. le volume broché.
Relié en percaline gris-perle, tranches rouges, 2 fr. 50.

Arthez (D. d') : *Une vendetta.* 1 vol.
Borius (Mlle) : *Une perfection.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Dernier rayon.* 1 vol.
Castetis (Yan de) : *Le moulin du diable.* 1 vol.
Chabrier-Rieder (Mme) : *Les écolières de Crescent-House.* 1 vol.
Dombre (R.) : *La garçonnière.* 1 vol.
— *Un oncle à tout faire.*
Fleuriot (Mlle Z.) : *La vie en famille;* 11e édit. 1 vol.
— *Tombée du nid;* 5e édit. 1 vol.
— *Raoul Daubry,* chef de famille; 5e édit.
— *L'héritier de Kerguignon;* 4e édit. 1 v.
— *Réséda;* 12e édit. 1 vol.
— *Ces bons Rosaëc!* 5e édit. 1 vol.
— *Le cœur et la tête;* 3e édit. 1 vol.
— *Au Galadoc;* 2e édit. 1 vol.
— *Bengale;* 3e édit. 1 vol.
— *Sans beauté;* 19e édit. 1 vol.
— *De trop;* 2e édit. 1 vol.
— *La clef d'or;* 8e édit. 1 vol.
— *Loyauté;* 3e édit. 1 vol.
Fleuriot (Mlle Z.) (suite) : *La glorieuse.* 1 vol.
— *Un fruit sec.* 1 vol.
— *Les Prévalonnais.* 1 vol.
— *Sans nom;* 7e édit. 1 vol.
— *Souvenirs d'une Douairière.* 1 vol.
— *Faraude.* 1 vol.
— *La Rustaude.* 1 vol.
— *Le théâtre chez soi.* Comédies et proverbes; 2e édit. 1 vol.
Fleuriot-Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 v.
— *Zénaïde Fleuriot,* sa vie, ses œuvres, sa correspondance. 1 vol.
Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.
— *Miss Sans-Cœur;* 5e édit. 1 vol.
— *Les braves gens.* 1 vol.
— *Mauviette.* 2e édit. 1 vol.
Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.
Leo Dex : *Vers le Tchad.* Voyage aérien au long cours. 1 vol.
Maël (P.) : *Fleur de France.* 1 vol.
— *Le trésor de Madeleine.* 1 vol.

D'autres volumes sont en préparation.

Manzoni : *Les fiancés*, traduit de l'italien. 2 vol.

Marchi (E. de) : *Démétrius Pianelli*, traduit de l'italien. 1 vol.
— *L'accusateur imprévu*. 1 vol.

Mayne-Reid : *La piste de guerre*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *La quarteronne*. 1 vol.
— *Le doigt du destin*. 1 vol.
— *Le roi des Séminoles*. 1 vol.
— *Les partisans*. 1 vol.

Neera : *Thérèse*, traduit de l'italien. 1 vol.

Ouida : *Amitié*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Rider-Haggard : *Jess*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *Le colonel Quaritch*. 1 vol.

Savage : *Un mariage officiel*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Smith (J.) : *L'héritage*, traduit de l'anglais. 3 vol.

Thackeray : *La foire aux vanités*, traduit de l'anglais. 2 vol.

Tolstoï : *Les Cosaques*, traduit du russe.

Tourgueneff (I.) : *Mémoires d'un seigneur russe*, traduit du russe. 2 vol.
— *Scènes de la vie russe*. 1 vol.
— *Nouvelles Scènes de la vie russe*. 1 vol.

Van Vorst (Mrs J. et M.).

Wilkie Collins : *Œuvres*, traduites de l'anglais.
La pierre de lune. 2 vol.
Mademoiselle ou Madame? 1 vol.
La morte vivante. 1 vol.
La piste du crime. 2 vol.
La fille de Jézabel. 1 vol.
Je dis non. 2 vol.
C'était écrit. 1 vol.

NOUVELLE SÉRIE A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

Rovetta (G.) : *Mater Dolorosa*, traduit de l'italien par Mme Jeanne Darcy. 1 vol.

Ward (Mrs Humphry). *La Fille à Marie-Rose*, traduit de l'anglais par Mme Bentzon. 1 vol.

Stevenson : *Saint-Yves*, aventures d'un prisonnier français en Angleterre, traduction de l'anglais par Th. de Wyzewa. 1 vol.



Lectures pour Tous
Revue universelle Populaire Illustrée

Les *Lectures pour Tous* s'adressent à tous ceux qui recherchent avec avidité dans la lecture le profit d'une passionnante et utile curiosité.

Travailleurs, lettrés, paysans, ouvriers, jeunes filles, mères de famille, enfants et jeunes gens, tous veulent, à notre époque, puiser aux sources fécondes des connaissances humaines les plus précieuses et les plus saines émotions.

Toutes les variétés de l'Image capables de frapper l'imagination, de toucher la sensibilité, d'éveiller l'activité intellectuelle, reproductions des chefs-d'œuvre de l'art à travers les âges, scènes de dévouement et d'héroïsme, figures qui traduisent les grandes découvertes scientifiques, toutes les représentations gravées qui peuvent faire passer en notre âme le frisson du beau, développer des sentiments d'énergie et de bonté, seront répandues à profusion dans ces pages qui réaliseront ainsi **la plus abondamment illustrée des Revues populaires.**

Pas un des principaux articles ne sera conçu en dehors de ces règles qui font la force et la noblesse d'une nation, foi ardente dans les idées généreuses et amour invincible de la Patrie.

Sans doute, notre époque, dévorée d'activité, veut connaître sans retard les mille découvertes de la Science, les grandes

questions qui passionnent notre temps. Mais le lecteur exig aussi une grande distraction de l'esprit. Il aime les surprises d l'imagination, il se prend volontiers aux aventures, aux do leurs, aux remords et aux joies des héros et des héroïnes: fictions de la poésie, du roman, du drame ou de la con l'émeuvent et le captivent. Nous donnerons satisfaction à aspirations légitimes.

Tous nos articles pourront être lus par des jeunes fi Plusieurs seront destinés aux enfants qui aiment les réc d'aventures et les contes qui les transportent dans le mo d'imagination où ils se plaisent.

Le Livre du mois pour cinquante centimes.

Les *Lectures pour Tous* paraissent le **1er de chaque** depuis le mois d'Octobre 1898 et contiennent

96 pages de texte et 110 Gravures.

Chaque Numéro, format grand in-8° à deux colonn imprimé sur papier de luxe, renferme environ dix ou dou articles variés. Il se vend **50 centimes**; franco par la po en France, **60 centimes** et pour l'Union postale **75 centim**

EN VENTE

LES SIX

PREMIÈRES ANNÉES (1899-190

Six magnifiques volumes grand in-8

ILLUSTRÉS CHACUN DE PLUS DE **1 200** GRAVURES

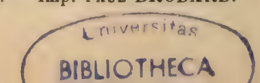
Chaque année, reliée, 9 fr.

ABONNEMENTS

UN AN. — Paris, **6** fr.; Départements, **7** fr.; Etranger, **9** f

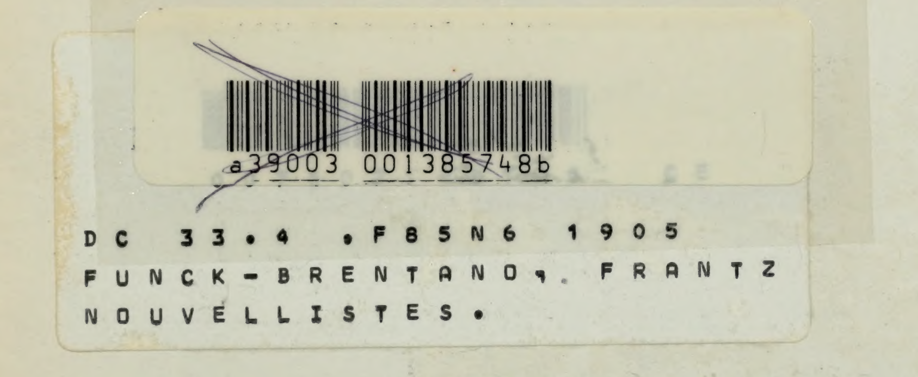
SIX MOIS. — Paris, **3** fr. **50**; Départements, **4** fr.; Étranger, **5** f

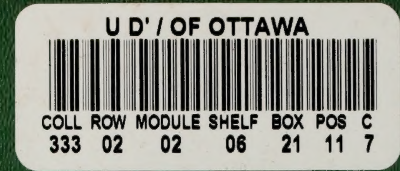
Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 10-04.





933-04. — Coulommiers. Imp. Paul Brodard. — 11-04.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 02 06 21 11 7